

CONTES DE CHEZ NOUS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Florence (roman) . . . . **Epuisé.**

Mosaique (contes) . . . . **Epuisé.**

Marie Calumet (roman) . . . . **Epuisé.**

Rédemption (roman) . . . . **Epuisé.**

L'Algonquine (roman) . . . . **Epuisé.**

Contes de chez nous (contes).

Madeleine de Verchères (conférence).

THÉÂTRE

Madeleine de Verchères (5 actes).

A la Conquête d'un Baiser (3 actes).

Le Conscrit Impérial (1 acte).

Le Doigt de la Femme (1 acte).

Le Chien d'Or (Prologue et 5 actes).

Corinne (4 actes).

Dialogue sur les Morts (Saynète).

RODOLPHE GIRARD

Contes de chez Nous



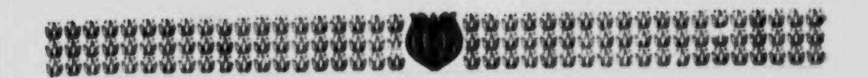
MONTREAL

1912

A Monsieur Arthur Vallée,

Son ami,

Rodolphe Girard.



CONTES DE CHEZ NOUS

LE CASTOR DE MON ONCLE CÉSAIRE

METTERNICH. (*S'adressant au chapeau*).

Te voilà, — Légendaire !

Il y avait longtemps que...

(*Avec un petit salut protecteur*).

Bonjour !

(*Ironiquement, comme si le chapeau s'était permis de réclamer*).

Tu dis?... Hein?...

(*Il lui fait signe qu'il est trop tard*).

—Non! Douze ans de splendeur me contemplent en vain
Du haut de ta petite et sombre pyramide :
Je n'ai plus peur.

(*Il le touche du doigt et riant avec impertinence*).

Voici le bout de cuir solide
Par lequel on pouvait, sans trop te déformer,
T'enlever, tout le temps, pour se faire acclamer !
Toi, — dont il s'éventait après chaque conquête,
Toi, qui ne pouvais pas, de cette main distraite

Tomber sans qu'aussitôt un roi te ramassât,
Tu n'es plus aujourd'hui qu'un décrochez-moi ça,
Et si je te jetais, ce soir, par la croisée,
Où donc finirais-tu, vieux bicorne ?

FLAMBEAU. (*Dans l'ombre à part*).

Au Musée.

METTERNICH. (*Tournant le chapeau dans ses mains*).

Le voilà, ce fameux petit!... Comme il est laid !
On l'appelle petit, d'abord est-ce qu'il l'est ?
(*Haussant les épaules, et de plus en plus rancunier*).
Non.—Il est grand. Très grand. Enorme. C'est en somme
Celui, pour se grandir, que porte un petit homme !...
(*L'AIGLON, Troisième acte, Scène VII*).

Il était grand, très grand, énorme. Le bicorne du vainqueur d'Austerliz? Non: le castor de mon oncle Césaire.

Je me rappelle l'avoir vu dans mon enfance, quand j'allais passer mes vacances à Bécancourt. Il m'est resté de ce souvenir l'impression d'un rêve étrange et confus. Et cependant, jamais je n'oublierai le castor de mon oncle Césaire. Figurez-vous un cylindre tapissé d'un poil qui avait dû être lisse dans les jours de sa pimpante jeunesse, mais que l'âge et les hasards d'une vie accidentée avaient rendu bourru, rébarbatif, et qui, au soleil, avait des reflets brisés de vieux cuivre repoli. Cette bizarre figure géométrique s'élevait à une hau-

teur insolente, et se terminait par une superficie luisante et unie, quelque chose comme une patinoire, qui, par les belles journées, servait de lieu de récréation en plein air à des insectes aussi multiples que variés. J'allais omettre d'ajouter que ce cylindre poilu était entouré à sa base d'un large cercle concave gracieusement replié sur lui-même, comme la proue d'une pirogue indienne.

Mais si je n'ai pas perdu la mémoire du tuyau de poêle de mon oncle Césaire, j'ai encore meilleure souvenance de ce dernier. Je vivrais cent ans, que je le verrais toujours présent à mes yeux, tel que je l'aperçus pour la dernière fois dans la forge de Lucien Gagnon dont la réputation de maréchal ferrant excellent, de bon garçon, et de lutteur herculéen, s'étendait à dix lieues à la ronde.

Césaire Lahaye portait allègrement ses soixante-deux ans bien sonnés. C'était un homme petit, maigrelet, chauve, précieux, la barbe en éventail si clairsemée que ça ne valait pas la peine d'en parler. Monsieur et Madame Lahaye, dont il avait été l'unique rejeton, partant le seul héritier, lui avaient laissé à leur mort, survenue à deux ans d'intervalle, une des plus belles terres de Bécancourt, à un demi-mille en haut de l'église. Le jeune Césaire, à cette époque décisive de sa vie, venait de sortir bon vingt-troisième de sa rhétorique, bien qu'il eût décroché un quatrième accessit de discours français. Il ne se sentait guère d'attrait pour la très noble et très patriotique vocation du laboureur, voca-

tion qui a fort grand air dans un sonnet ou une pastorale, ou qui résonne harmonieusement aux oreilles flattées des commettants à la veille des élections générales, mais assez pénible quand il faut engranger par une chaleur de 93 degrés au-dessus.

Le jeune homme donc n'avait pas tardé à vendre la terre. Il gardait la maison ancestrale. Assez fortuné pour vivre sans extravagance, trop indolent pour achever ses études classiques, il opta pour la carrière de rentier de village.

Les débuts de cette existence oiseuse furent marqués de commentaires pour le moins peu approbateurs. Mais comme Césaire était la bonté même, qu'il donnait largement aux kermesses du village, payait régulièrement sa dîme, et ne faisait pas le fier, on le laissa vivre à sa guise. Les jupons de la riante paroisse de Bécancourt lui gardèrent toujours, il est vrai, un peu rancune de ce qu'il ne convola jamais. Mais lui, fort du conseil de saint Paul : " Mariez-vous, vous faites bien, ne mariez-vous pas, vous faites mieux", il avait continué son petit bonhomme de chemin et laissé dire. Il couchait seul et mangeait à l'auberge.

" C'est un original ", voilà ce qu'on répondait à ceux qui s'enquéraient de mon oncle Césaire.

Où donc ce célibataire passait-il ses longues journées ? Là où je l'ai toujours vu : à la forge de Lucien Gagnon. Beau temps mauvais temps, il se rendait en cet endroit, couvert de son imposant castor.

Et, comme il prenait de son couvre-chef un soin ex-

trême, jamais il ne mettait le nez dehors sans son parapluie, — j'allais dire son parachute, — d'un noir qui se rapprochait plus du sang de boeuf que de l'encre de Chine. Pleuvait-il ou neigeait-il, mon oncle dressait sa tente au-dessus de sa tête, afin de protéger son chapeau contre la pluie ou la neige fondante. Faisait-il beau, vite il ouvrait tout grand son parachute pour se garer des rayons du soleil qu'il trouvait toujours trop ardents.

Voilà comment le castor et le parachute avaient acquis, dans la paroisse, la réputation de deux inséparables.

Quand mon oncle était en train, il arpentait lestement la route, son castor rejeté en arrière de la tête. Le 24 juin surtout, le malheureux castor faisait des efforts inouïs de saltimbanque pour se retenir au crâne dénudé du vieux. Entre nous, je vous avouerai une chose. Mon oncle n'était pas un ivrogne. Ah! pour ça, jamais de la vie. Mais... mais... comment dirai-je? Il lui arrivait de se hasarder dans les vignes du Seigneur trois fois l'an: le premier de janvier, à Pâques, et, comme c'était un bon patriote, à la Saint-Jean-Baptiste.

Tiens! observaient les villageois, monsieur Lahaye a perdu un pain de sa fournée.

En effet, le castor avait fait demi-tour en avant, et les sourcils, guère plus fournis que la barbe grisonnante, disparaissaient presque entièrement sous le cercle concave du volume tubulaire plus haut décrit.

Se trouvait-il en présence d'un personnage dont il redoutait l'ascendant — monsieur le maire, par exem-

ple — mon oncle, qui était un timide honteux, je veux dire ces timides qui jamais n'avoueront leur faiblesse, plantait avec arrogance son castor sur son oreille, gauche ou droite, peu importait.

C'était sans doute une autre réminiscence de sa rhétorique, alors que les collégiens, aux jours de sortie, voulant en imposer aux jeunes filles, renversent crânement leurs casquettes à visière sur le côté de leurs classiques têtes.

* * *

Ce jour-là donc, mon oncle Césaire s'en allait à la forge de l'Eloi de Bécancourt, qui a toujours compté sur son patron pour le faire admettre en paradis. Un large mouchoir à demi-sorti de la poche de son veston de toile blanche, son parapluie sang de boeuf ouvert au-dessus de son castor passé en arrière de son crâne resplendissant, il traînait la jambe tant l'air était lourd. Dans les champs, hommes, femmes, enfants, mal protégés par les grands chapeaux de paille trop petits, brûlés par le soleil, mettaient en veillottes. Les criquets se plaignaient tout haut de la chaleur. Réfugiées sous l'ombre des chênes et des noyers, les bêtes s'assoupissaient langoureusement étendues sur le sol, balayant de leurs queues rageuses leurs flancs assaillis par les mouches importunes.

Lucien Gagnon battait un fer à cheval tout rouge sur son enclume qui rendait un son cadencé et mélodieux.

Sous le choc du marteau volaient les étincelles. Deux chevaux de trait, la tête basse, la crinière longue, la queue rasant la terre, attendaient, attachés par un licou à deux gros anneaux en fer. Leurs maîtres, deux villageois de Sainte-Angèle-de-Laval, fumaient sans mot dire, assis sur l'établi. Près de la croisée, étaient suspendus les marteaux, les masses, les limes, les tenailles et la boîte en bois dans laquelle, frappés par un rayon de soleil traversant un carreau sale et poussiéreux, où une arraignée achevait de tisser sa toile, brillaient les clous en lame de stylet à grosse tête ronde et plate. De vieux fers rouillés étaient amoncelés dans un coin. Tout près de la porte, un travail de faucheuse mécanique, rompu aux trois-quarts. Un terre-neuve, au long poil noir et soyeux, reposait au pied de l'enclume, le museau allongé sur les pattes, les yeux à demi-fermés.

Et Lucien Gagnon tapait dur. C'est que le maréchal de Bécancourt était un colosse. L'antiquité payenne en eut fait un fils de Vulcain, chargé de ferrer les coursiers des dieux. Il tapait dur. La sueur coulait le long de son visage noirci par la fumée, de sa poitrine et de ses bras nus et velus, mordillés par les étincelles. A chaque coup de marteau, ses muscles jouaient comme des serpents entrelacés. Il martelait sans relever la tête.

Quand l'étique charpente de mon oncle Césaire parut dans le large encadrement de la porte, le maréchal posa son marteau sur l'enclume, et s'essuya le front avec son tablier taillé dans une peau de mouton. Alors, on vit à la lueur mourante de la flamme du foyer, un visage doux et terrible.

Lucien Gagnon avait une quarantaine d'années et une jolie fiancée qu'il devait épouser après les foins. Il était remarquable par sa figure massive, son nez camard, ses yeux bons en boules de loto, ses lippes épaisses, sa mâchoire forte et édentée. Il ne portait ni barbe ni moustache, et ses cheveux noirs, entremêlés de fils blancs, étaient crépus comme ceux d'un zoulou. Cet homme parlait en bégayant et en grimaçant comme un chimpanzé. Bien qu'il eût la tête aussi dure que son enclume, c'était un coeur d'or. Cependant, quand il avait bu, il ne faisait pas bon de lui donner de la tablature. Fait singulier, ce cyclope qui, à la grande lumière du jour, pouvait faire reculer une troupe armée de bâtons, était, les ténèbres venues, lâche comme un grimelin. Il avait une peur atroce des morts. Les esprits forts du village lui assuraient qu'il n'y avait pas de revenants, et que les morts sont tellement heureux d'avoir quitté ce monde de misères, que, même chez le diable, ils ne tiennent pas à revenir parmi nous. Lui n'en voulait rien croire.

Vous eussiez fouillé tout le comté de Nicolet sans découvrir une meilleure paire d'amis. Voulait-on trouver mon oncle Césaire, on cherchait Lucien Gagnon, et *vice versa*. Cela ne veut pas dire que le colosse et le maîgrichon n'eussent pas, comme le reste des humains, leurs petites querelles. Mais, bah! ils s'arrangeaient toujours de façon à resserrer les liens de leur amitié.

—Ah! bonjour le rentier, dit d'une voix tonnante, le forgeron, dès qu'il aperçut mon oncle.

—Bonjour, mes amis, répondit le petit vieux, en parcourant la forge du regard.

Un grognement inarticulé partit de l'établi où étaient assis les deux cultivateurs.

—N'est-ce pas, Lucien, qu'il fait chaud aujourd'hui?

—Chaud! j'ai pas le temps de m'occuper d'ça, moé. C'est bon pour des gros messieurs comme vous.

—Tiens! voilà encore ce bon Lucien qui veut me pointiller. Ne dis donc pas de bêtises, espèce de gros mufle!

Dans un mouvement de gaieté, le forgeron, pour toute réponse, saisit mon oncle à la ceinture, d'un seul bras, et l'assit sur son enclume, comme il l'eût fait d'un poupard.

Mon oncle ne goûta pas la farce. L'enclume n'était pas encore refroidie, et ce mouvement désordonné avait fait perdre l'équilibre à son castor, qui alla rouler avec un cri plaintif sur un tas de vieilles ferrailles.

L'auteur du mal et les deux cultivateurs s'élancèrent en avant pour ramasser le couvre-chef endolori par la chute.

Mon oncle passait son grand mouchoir écarlate sur les poils rebelles et couverts de poussière avec une sollicitude toute paternelle.

Il expliqua :

Je vais dire comme on dit, ce castor-là est pour moi comme le Bucéphale du grand Alexandre.

Mon oncle Césaire avait de son passage au petit séminaire de Nicolet gardé un souvenir impérissable de ses belles-lettres et de sa rhétorique. Confondant dieux,

demi-dieux, déesses, nymphes, vestales, césars, imperators, dictateurs, tribuns, aréopagites, conquérants, rois, ducs, coursiers, il en faisait un panthéon hétérogène, abracadabrant, où il arrivait aux villageois de voir Attila, à cheval sur le coursier d'un prince byzantin, donnant l'accolade à Savonarole. Monsieur le curé, le médecin, le notaire, que mon oncle promenait parfois dans les dédales de ce capharnaüm hétéroclite, avaient peine à s'y reconnaître, tant il y avait tohu-bohu.

Les gens de Bécancourt, que ces réminiscences classiques avaient d'abord étonnés, avaient fini par s'y faire en déclarant que c'était là une nouvelle originalité du bonhomme.

—Et s'il m'arrivait de le perdre, conclua-t-il, j'en ferais, je crois, comme on dit, une maladie.

—Mais dites-donc, monsieur Lahaye,—Lucien ne tutoya jamais son ami—vot' castor y a donc ben d'la valeur puisque vous y tenez tant? En disant cela le maréchal prit entre ses cuisses nerveuses la patte d'un robuste porcheron gris pommelé, et lui entailla avec sa rénette la corne du sabot après y avoir adapté le fer.

—De la valeur! à qui le dites-vous? s'écria mon oncle. Tenez, ajouta-t-il avec emphase, en redressant sa taille fluette, vrai comme il y a une enclume ici, ce castor a vu le feu en 1837 à Saint-Eustache.

Les deux paysans quittèrent leur établi et se rapprochèrent. Lucien laissa retomber la patte de la bête. Il prit un vieux fer de cheval qu'il mit dans le foyer, le recouvrit de menu charbon amoncelé en forme de cône,

et, d'un seul bras couché sur la flasque du soufflet, fit entendre un sonore ronronnement. Il s'échappa d'abord du monticule de charbon, sous la poussée du vent sortant de la tuyère, une fumée opaque, jaunâtre, puis la flamme se fit ça et là une trouée, enfin le feu monta droit et brillant. Quand le narrateur vit qu'il avait suffisamment éveillé l'impatiente curiosité de son mince auditoire, il reprit après avoir toussé :

Oui, mes amis, ce castor a vu le feu en 1837 à Saint-Eustache. Et, comme la couronne de Charlemagne a été portée de tête en tête jusqu'à Napoléon, ce castor, comme on dit, a déjà appartenu au fameux Chénier, et, de tête en tête, est venu jusqu'à moi.

—Un tas de blagues que vous nous contez-là, repartit Lucien, incrédule.

—Des blagues! sursauta mon oncle, rouge de colère de ce qu'on soupçonnait l'authenticité de son historique castor, c'est aussi vrai qu'il y a, comme on dit, un bon Dieu dans le ciel.

Le maréchal pour se donner une défaite ajouta :

—Il paraîtrait qu'il a fait du chemin vot' castor !

—S'il a fait du chemin! j'te crois. Et plus que tu penses, comme on dit. Oui, mon cher, ce castor, tel que tu le vois, a appartenu à l'illustre Chénier? Je posséderais le chapeau de Bonaparte que je n'en serais pas plus fier. Voici en deux mots son histoire :

Quand le patriote reçut dans le ventre un coup de pistolet, au moment où il enjambait une clôture, son castor alla rouler sur le sol...

—Et Chénier itout ?

—Naturellement.

—Il y en a, peut-être, qui diront que Chénier n'avait pas de castor, ce jour-là, ou ben encore que mon castor n'a pas plus appartenu au patriote qu'à Jean-Marie du deuxième rang. Mais il ne faut pas s'occuper de ces jaseurs-là. Ce sont tous des escarreux, comme on dit, des gens qui prétendent tout savoir et qui ne savent rien. Ça me rappelle que quand je faisais ma rhétorique au petit séminaire de Nicolet avec ce pauvre défunt M. Lacroix, un saint prêtre, et un savant s'il en fut, une discussion s'était élevée à propos du passage des Thermopyles. . .

—Mais, monsieur Lahaye, interrompit Lucien, vot' castor, lui, y était pas aux Bermovyles. Quisqui l'a ramassé vot' castor, ou betôt celui de Chénier, comme vous dites ?

—C'est le gros Zéphirin Ledoux, qui était le neveu à mon grand-oncle Auguste. Tu as entendu parler du gros Zéphirin ?

—Connais pas.

—N'importe. Or, le gros Zéphirin, qui n'avait jamais été mis au monde pour faire un soldat, et qui avait eu une telle peur qu'il lui était arrivé le même sort qu'à Henri IV, ramassa le castor de son chef, tira sa révérence, et prit les jambes à son cou. Mais il ne courait pas si fort qu'Atalante, et il n'avait pas fait quatre arpents qu'il tomba nez à nez avec deux longs goddams armés chacun de pistolets d'arçon. Le neveu à mon

grand-oncle Auguste n'était pas un Thersite, pour preuve qu'il avait risqué sa peau, mais, comme on dit, contre la force pas de résistance. Il se laissa mettre la main au collet. Bref, pour piquer au plus court de mon histoire, comme on dit, il fut déporté aux Bermudes avec les autres patriotes, et avec son castor qu'il n'avait pas voulu abandonner, le cher homme.

De retour d'exil, il ne vécut que trois ans, et légua son castor à son fils Jérémie qui, moyennant la somme de trois louis deux schellings, le céda à mon père lors de son voyage à Saint-Eustache. Et, comme de bonne, quand défunt mon père mourut, que le bon Dieu ait son âme en son saint paradis, comme on dit, il me laissa le castor de Chénier, avec la maison et la terre. Comme vous savez, je me suis départi de la terre, mais j'ai gardé le castor et la maison.

Le maréchal avait cessé de faire fonctionner le soufflet. Il demanda :

—Et quand vous défuntiserez, qu'est-ce que vous en ferez de vot' castor ?

Mon oncle Césaire n'hésita pas une seconde :

—Je veux qu'on m'enterre avec, dit-il d'un ton mêlé d'assurance et d'émotion.

Lucien Gagnon ne répondit pas, mais un éclair fauve venait de briller dans ses prunelles douces. Il sortit le fer rougi à blanc, et, pour cacher ses impressions, se mit à frapper avec frénésie, penché sur son enclume.

* * *

Trois semaines plus tard, mon oncle Césaire, emporté par une congestion de poumons, rendait à Dieu son âme pacifique.

On disait même dans Bécancourt, certains en gouaillant, mais d'autres fort sérieusement, que c'était l'héroïcité de son amour pour son castor qui avait hâté la fin du vieillard. En effet, un jour que mon oncle revenait de l'Ile, où il était allé voir un sien ami, il avait été surpris par une pluie torrentielle. La fatalité s'en mêlant, il avait, pour la première fois de sa vie, oublié son parapluie chez son ami. Alors, il n'avait pas balancé. Courageusement il avait abrité son castor du mieux possible sous les pans de son habit, comme un enfant chéri qu'on protège contre la tempête. Et, sur son crâne poli comme une bille de billard la pluie froide et traîtresse était tombée. Revenu à la maison trempé comme une soupe, il s'était mis à grelotter et avait pris le lit.

Quand il vit arriver sa dernière heure, il fit venir Lucien Gagnon, et lui tint à peu près ce langage :

—Mon pauvre ami, c'est la fin. Non, non, ne proteste pas, je la sens là, tout près de mon lit. Tu vois, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Je suis seul au monde, ou plutôt, les rares parents que j'ai se soucient de moi comme de l'homme dans la lune, comme on dit. Nous avons toujours été de vrais amis, comme qui dirait Nisus et Euryale de Virgile. Prends l'enveloppe que tu trouveras dans la boîte de la grande horloge de ma tante Egérie, dans la salle à manger. Je te nomme mon

exécuteur testamentaire. Je te cède la moitié de mes biens, l'autre moitié à Monsieur le Curé. Seulement, mon cher Lucien, n'oublie pas le castor, tu sais le castor du grand Chénier. Tiens, mets-le là, devant moi, que je le voie encore une fois avant de rendre le dernier soupir. Bien, c'est cela! Quand je ne serai plus, tu le coucheras avec moi dans ma tombe. Je veux reposer avec. C'est la seule faveur que je te demande. Tu sais, la prière, d'un mourant, c'est sacré. Au revoir, mon cher Lucien, dans le ciel, comme on dit. Mon cher castor!!!...

* * *

L'exécuteur testamentaire passa une nuit terrible. Ce fut pis que la tempête sous le crâne de Jean Valjean. Garderait-il le chapeau, le rendrait-il à la terre? La douleur d'avoir perdu son autre soi-même, la reconnaissance et la joie de la petite fortune si inattendue, se confondaient, s'emmêlaient, s'effaçaient devant un autre sentiment, un épouvantable, celui-là: la convoitise.

Il était là devant lui l'objet de sa cupidité, là, grand, très grand, énorme sur la petite table au pied de la couchette en sapin, éclairé des reflets douteux d'une lampe fumeuse. Le vent, parfois, se faufilant par la croisée mal fermée, faisait trembloter la flamme. Alors le castor prenait des formes fantasmagoriques. Le malheureux forgeron y découvrait des yeux tristes et cour-

roucés, un nez colère, une bouche au rictus effroyable. Ce n'était plus un chapeau, c'était un homme; ce n'était pas un homme, c'était un esprit d'outre-tombe qui revenait sur terre pour réclamer justice et pour allonger au-dessus de la tête du coupable un bras invisible, chargé de vengeances. Aussitôt Lucien étouffait un cri, et, pâle, baigné de sueur, il frottait avec épouvante ses yeux hagards, et... ne revoyait plus que le castor de mon oncle Césaire.

Après tout, pensait-il, quel mal y avait-il à ne pas rendre ce vieux chapeau qui avait certainement au-delà de trois-quarts de siècle d'existence. Le sentiment qui le poussait à le garder pour lui était un sentiment noble. Monsieur le Curé ne saurait que l'approuver. M. Lahaye était son meilleur ami; lui-même était parent de feu Monsieur Chénier par sa grand'mère. Ce chapeau lui appartenait donc. S'il fallait obéir aux désirs de tous les mourants, on en ferait de belles parfois. Qu'est-ce que le défunt ferait de ce chapeau à six pieds sous terre? C'était une lubie du pauvre vieux, lubie dont il ne fallait pas s'occuper. Nom d'un petit bonhomme ! c'était idiot: aller donner en pâture aux vers un castor historique, un castor qui avait apaprtenu au grand Chénier. Et puis ce n'était ni ci ni ça, ce satané chapeau avait le diable dans le corps pour ainsi dire, un charme inexpliquable qui l'attirait à lui, l'empoignait, ne le lâchait plus. Il était ensorcelé à la fin!

Le maréchal ne ferma pas l'oeil de la nuit. A l'aube, il avait décidé de faire ensevelir mon oncle Césaire sans

son castor. Dire qu'à partir de ce moment-là il eut la conscience tranquille, ce serait mentir effrontément.

Lucien, lui, croyant s'en tirer à assez bon compte avait songé :

Je lui ferai dire des messes.

* * *

Mais Lucien Gagnon avait beau faire dire des messes, il dépérissait à vue d'oeil. Il était devenu maigre comme un clou. Tellement que les villageois trouvèrent outrée la douleur *post-mortem* de leur maréchal ferrant. Ils ne se gênaient pas d'observer tout haut qu'il avait beau se ronger les sangs à cause de la mort de son ami, ce n'était toujours pas ni sa femme ni son enfant. Il était ridicule enfin !

Lucien, lui, laissait dire, mais ne mangeait plus, ne dormait plus, ne parlait plus. Depuis quinze jours que mon oncle Césaire avait trépassé, l'infortuné n'avait plus qu'une consolation : la jolie Virginie Arcand, sa fiancée. Comme toujours, il allait la voir les dimanches après-midi, les mardis et les jeudis soir. Hélas ! leur bonheur, qui, depuis bientôt trois ans, avait été un ciel d'un rose inaltérable, menaçait de se couvrir. Un grain venait d'apparaître à l'horizon de leurs promesses ensoleillées. Virginie trouvait blessante pour son amour et sa fierté la douleur exagérée de son Lucien. Pourquoi les mardis et les jeudis soir était-il si distrait ? Pourquoi la quittait-il beaucoup plus de bonne heure

qu'anciennement ? A mesure que l'été s'éloignait, il abrégeait ses visites. Si ça devait continuer ainsi, à l'automne il ne viendrait plus du tout. C'était donc qu'il se fatiguait d'elle. Elle avait une rivale peut-être ? La mort de l'ami n'était qu'un prétexte, sans doute, un trompe-l'oeil. Il n'osait pas briser tout d'un coup.

Quand une femme se met à faire des suppositions, on sait bien quand et comment ça commence, mais sait-on quand et comment ça finit ? Ah ! si elle avait pu lire, la pauvre petiote, dans cette conscience rongée par le remords ! Si elle avait su qu'il ne la laissait, dès la brunante venue, que pour rentrer chez lui avant la noirceur pour ne pas passer seul devant le cimetière ! Mais on eût offert toutes les terres de Bécancourt au maréchal, qu'il n'eût confié son secret à personne, encore moins à Virginie Arcand.

* * *

Ça devait arriver. Un jeudi, Lucien ayant voulu, comme depuis un mois, quitter sa promise beaucoup trop tôt, il s'ensuivit des prières d'une part, des refus de l'autre, de vives paroles des deux côtés, et, finalement, un coup de vent accompagné de rupture de trois ans de bonne et tendre amitié.

Quand il revint à la maison, ce soir-là, le colosse pleura comme un enfant. Tout le long du chemin, il

tourna entre ses gros doigts une bague ornée de trois petits grenats — trois larmes de sang.

* * *

Il se mit à boire à tire-larigot. Les foins étaient finis, et Virginie s'appelait encore mademoiselle Arcand. La pauvrette avait bien pleuré la mort de son rêve, mais il avait fallu s'y résigner. Le fiancé, en effet, n'était pas retourné au Moulin où elle demeurait. Ça n'allait plus. La forge était délaissée pour la bonne raison que, la la plupart du temps, la porte en était fermée, et que le maître courait le guilledou. Il avait une mauvaise réputation, aujourd'hui. Sept jours sur sept, il rentrait au logis en tibulant comme une charrette surchargée dans de mauvais chemins.

* * *

En compagnie de deux amis, il avait passé cette froide journée de novembre à chasser les outardes. On n'était revenu que sur le soir. Mécontent de s'être attardé,le maréchal ferrant se préparait à quitter ses compagnons de plaisir, quand il céda à leurs instances, et accepta de vider avec eux une couple de verres de rhum. Un troisième verre suivit le deuxième, un quatrième le troisième, et coetera. Vint un moment où il fallut songer au départ. Lucien, à son immense effroi, devait reprendre seul la route du logis. Ses amis demeuraient

de ce côté-là de l'église, et lui à l'autre extrémité du village, à quelques arpents en de ça du pont rustique de l'Ile. Il était minuit, heure solennelle, heure des drames et des mystères. Pour rien au monde, l'ancien ami de mon oncle Césaire n'eût avoué sa peur. Et cependant, rien qu'à songer qu'il lui faudrait franchir seul, à cette heure de la nuit, — dans le mois des morts, — cette longue route, il sentait une sueur froide moiter toute son écrasante corpulence.

Son fusil sur l'épaule, il partit.

Il fait une nuit noire. Le ciel est balayé en tous sens de nuages qui prennent les formes les plus sinistres, trouées de temps en temps par des apparitions fugitives d'un morceau de lune terne. Pour une conscience inquiète, le moindre bruit, l'objet le plus insignifiant prennent des proportions anormales, surnaturelles, redoutables. A chaque pas, le piéton, aux grandes jambes lourdes, le coeur battant à lui rompre la poitrine, voit surgir des fantômes tout noirs, aux dimensions atrocement gigantesques, qui ne sont autres que des arbres ou des massifs de bosquets. Ou bien encore, il entend des miaulements lugubres, des rugissements de damnés, des hurlements infernaux. C'est le vent tapageur qui fait grincer les girouettes, craquer les branches sèches et dénudées des arbres, claquer les volets.

Soudain, ô horreur! le forgeron s'est arrêté tout court. Il ne peut faire un pas. Ses membres sont ankylosés par une terreur indescriptible. Ses rares dents claquent dans sa bouche comme les osselets d'un sque-

lette choqués les uns contre les autres. Il a dépassé l'église et se trouve en face du cimetière. Cette fois, il ne se trompe pas. Là, à une cinquantaine de pieds, au sein des pierres tumulaires, a surgi un fantôme devant ses regards agrandis par l'épouvante. A demi-voilée par les nuages, la lune lui montre, embrouillée comme dans un cauchemar, menaçante, accoudée à un tombeau, la taille grêle de mon oncle Césaire coiffé de son castor grand, très grand, énorme. Les jambes du coupable fléchissent sous son corps. Sa vue s'obscurcit. Les vapeurs dont son cerveau est plein lui montrent le formidable spectre qui grossit, grossit, grossit. Epouvantable, le castor a pris des proportions démesurées. Il est haut comme l'église. Il se penche en avant comme au temps où mon oncle Césaire se fâchait. Et, des profondeurs des ténèbres et des tombeaux, sort une voix caverneuse, courroucée, vengeresse.

Alors, l'infortuné ne sait plus ce qu'il fait. Il est fou d'horreur. Il sent le poids de son fusil sur son bras. Il épaule au hasard. Il presse la détente. On entend un coup de feu retentissant suivi d'un sinistre cri de douleur, un gémissement qui n'a rien d'humain.

Et les gens du village, réveillés en sursaut, mettent la tête aux fenêtres et aux lucarnes, et voient dans la nuit un géant tout noir fuir avec la rapidité du vent.

* * *

Le lendemain, qui était un dimanche, les villageois, en se rendant à la messe, aperçurent avec stupeur, dans le modeste cimetière, un jeune veau à la robe noire étendu sur le flanc — étrange coïncidence — en travers de la tombe de mon oncle Césaire. Le pauvre animal avait perdu tout son sang par un trou béant à la tempe.

Et le castor de mon oncle Césaire, maintenu par une corde en filasse, était crânement penché sur le côté de la tête de la bête, comme s'il avait voulu en cette heure suprême prendre un air imposant. Ses dernières paroles avaient dû être : " J'm'en vas dire comme Cambronne à Waterloo : " La garde meurt mais ne se rend pas ! "

Au milieu de la route on avait ramassé le fusil du maréchal ferrant.

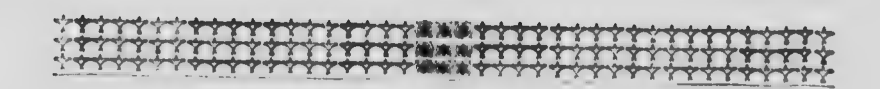
* * *

Cette aventure faillit coûter la vie à son héros. Durant quinze jours et quinze nuits, il fut dans le délire. Il ne sut jamais la farce qu'on lui avait jouée. Souvent, un mal finit par un bien, car ce fut pour son bonheur.

Aujourd'hui, on le voit, à chaque anniversaire de la mort de son ami, aller prier avec sa femme, Virginie Arcand, et ses enfants, sur la tombe de M. Labaye.

Mais le castor de Chénier repose sur la tombe de mon oncle Césaire.





UN ENLÈVEMENT AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

I

Les Agniehronnons, sous la conduite du redoutable sagamo Kiotsaeton, sont partis de leur pays au nombre d'une centaine. Ils se sont répandus dans les cours d'eau et les bois qui avoisinent la bourgade des Trois-Rivières, où ils savent rencontrer les Indiens à la poursuite du castor et de la loutre. Une trentaine de guerriers, au nombre desquels le sagamo, viennent d'arriver à la hauteur du lac Saint-Pierre, où ils se sont embusqués.

Il fait une nuit calme et tiède, une de ces incomparables nuits de juin des vastes et imposantes solitudes de la Nouvelle-France.

Dans toute la nature endormie règne un silence solennel. Un léger frisson plisse la surface des eaux du lac, striées d'une raie d'argent. C'est à peine si l'on entend sur la grève le murmure de la vague légère qui vient y mourir.

Là-bas, on découvre le Metaberoutin, ou fleuve des Trois-Rivières, que ne sillonne aucune embarcation à cette heure de la nuit. Pas le moindre nuage ne tache la nappe limpide et resplendissante de l'immensité saupoudrée de millions d'étoiles.

Le camp des Agniehronnons sommeille sous la garde de deux sentinelles. Comme la lune inonde les bois et les eaux de sa lumière calme, et qu'il faut agir en toute prudence, on n'a pas allumé de feu.

Cependant, outre les deux sentinelles placées à chaque extrémité du camp endormi, un homme veille.

Cet homme est Aontarisati.

Debout, droit, les bras croisés sur sa large poitrine traversée de colliers de porcelaine, immobile, Aontarisati se tient sur la pointe avancée d'un roc dans lequel il paraît sculpté.

Ses yeux sont perdus dans l'infini.

A quoi songe l'Indien, en cette nuit éblouissante de sauvage grandeur? Pourquoi ne partage-t-il pas le repos de ses frères d'armes ?

L'Iroquois aime.

Nénuphar-du-Lac, fille de Kiotsaeton, lui a pris son coeur.

Inutilement dans vingt combats sanglants il a montré sa valeur indomptable: vainement à sa ceinture pendent les chevelures de nombreux ennemis; sans succès il a promis au sagamo, pour la main de sa fille, des chiens, des castors, des chaudrons et des haches.

Kiotsaeton n'a pas encore donné son assentiment.

C'est que Gonaterezon, rival d'Aontarisati, a montré une même vaillance à la guerre, et a promis au père, en échange de la beauté de sa fille, des présents aussi tentants.

Le chef avait réuni la parenté pour délibérer avec eux de cette alliance. Age, race, crédit, bravoure, munificence des deux prétendants, tout avait été mis dans la balance. Le conseil de famille les avait trouvés tous deux du même poids. Et, bien que Nénuphar-du-Lac se fût secrètement déclarée pour Aontarisati, elle attendait avec impatience que son père eût parlé.

Or, un matin, en présence de la bourgade rassemblée, Kiotsaetou avait promis la main de sa fille à celui qui accomplirait l'acte de bravoure le plus téméraire.

Depuis ce jour, plus qu'auparavant même, Aontarisati n'osa, comme c'était la coutume parmi les amoureux indiens, regarder Nénuphar-du-Lac, ni lui parler, ni demeurer auprès d'elle, excepté par occasion. Il ne devait manifester aucun signe extérieur de sa passion, de peur d'être tourné en ridicule par ses compatriotes et de faire honte à celle qu'il avait choisie entre toutes.

Et cette nuit-là, que son amour le hantait plus que jamais, Aontarisati voulut en finir et mériter le prix qui l'obsédait sans cesse, ou tomber victime de cette course au bonheur.

Après avoir levé les yeux et les bras au ciel, il redescendit le rocher à pas lents. A mesure que s'affermissait sa décision, il accélérait sa marche.

Il se trouva bientôt dans une sorte de clairière entou-

rée d'un rempart naturel de pins hauts et serrés les uns contre les autres. Là dormaient les Agniehronnons, leurs corps huileux, souples et nerveux allongés sur la mousse et le gazon.

Le jeune homme enjamba tous ces corps cuivrés qui, mystérieusement éclairés par des échappées de lune, ressemblaient à des statues de bronze renversées par la tempête.

Quand il eut atteint le centre de ce camp volant, il toucha de la main l'un des guerriers, en évitant tout bruit.

L'Indien fut aussitôt sur pied, et porta la main à son tomahawk.

Il était vêtu d'une peau d'ours, qu'il portait à la façon d'une toge romaine, et qui le drapait avec autant de dignité que les Anciens du Capitole. Au travers du corps, il était ceint d'une corde de boyau. Ses cheveux longs, noirs et graisseux, étaient liés en arrière de la tête et ornés de plumes blanches et rouges. Sa figure aux traits énergiques et fiers, ces traits qu'a si bien rendus le célèbre ciseau de Philippe Hébert, étaient recouverts de raies noires, rouges et bleues, tirées des oreilles à la bouche.

C'était Kiotsaeton.

—Que me veut mon frère, le jeune guerrier intrépide? demanda-t-il à voix basse.

Alors Aontarisati, les yeux pleins d'un feu sombre, redressa sa taille élancée d'éphèbe vigoureux, et dit :

—Chef formidable des Agniehronnons, ton frère Aon-

tarisati souffre depuis plusieurs lunes d'un mal qui le consume. Depuis que Nénuphar-du-Lac l'a regardé de ses yeux troublants, le bras de ton guerrier ne bande plus l'arc avec autant de fermeté; son oeil n'a plus la même limpidité quand il lance sa flèche au coeur de l'ennemi ou de la bête fauve.

—Je le sais, repartit simplement Kiotsaeton.

—Quand donc alors Nénuphar-du-Lac ornera-t-elle le wigwan d'Aontarisati ?

—J'ai posé mes conditions, fit le capitaine iroquois avec un mouvement de fierté mêlé d'impatience.

—Soit, j'accepte, reprit l'autre.

Alors, parlant si bas, que c'est à peine si le sagamo pouvait l'entendre:

—Si cette nuit même, continua-t-il, je vais seul aux Trois-Rivières, si je me rends compte des positions des visages-pâles, et que je sois de retour avant que le soleil ait atteint la hauteur de ces pins, me donneras-tu ta fille ?

Kiotsaeton fut quelques instants avant de répondre.

—Et qui me dit que tu feras réellement ce que tu me proposes ? demanda Kiotsaeton sur un ton d'incrédulité.

Le jeune Indien frémit. Instinctivement, il serra le manche de son couteau à sa ceinture en peau de daim.

—Ton frère n'a jamais menti, répliqua-t-il, les dents serrées.

Et, levant au ciel son bras musculeux chargé d'anneaux de cuivre, il ajouta :

—J'en prends à témoin le grand Manitou !

Mais, puisque le puissant sagamo croit si peu les paroles qui sortent des lèvres de son jeune guerrier, demain, avant que l'aube se soit levée, il aura quelque gage éclatant de sa bonne foi.

A ces mots, un éclair de joie traversa la prunelle fauve de Kiotsaeton.

—Que mon frère soit fidèle à son serment, répondit-il, et je garderai ma parole. Nénuphar-du-Lac sera sa femme.

Le prétendant, sans ajouter rien de plus, s'élança vers une anse du lac couverte de hauts joncs, parmi lesquels il disparut. Peu après, il en sortit avec un canot d'écorce, et bientôt il ne fut plus qu'un point noir qui disparut dans la direction du Metaberoutin.

II

Il se passait cette nuit-là, dans la bourgade des Trois-Rivières, une scène d'un tout autre genre.

Les sentinelles montaient la garde sur les bastions et les courtines, de même que sur la plate-forme, où l'on avait dressé deux canons.

Seul le va-et-vient des gardes troublait le silence parfait de la nuit.

Et cependant, on se demande encore comment les habitants, même à l'abri du fort et sous la garde des sentinelles, arquebuse au poing, pouvaient dormir en paix, alors que la bourgade des Trois-Rivières était si

exposée aux assauts répétés des Iroquois, qui tombaient sur la place comme des fauves dans les ténèbres.

La jeune et jolie comtesse de Champflour, épouse du commandant, venait de se lever.

Elle était agitée d'une appréhension dont elle ne pouvait se rendre compte, et qui l'obsédait, comme une méchante bête.

Devant ses yeux inquiets de mère aimante et dévouée passaient des visions de danger comme des oiseaux de mauvais augure aux grandes ailes noires.

Elle s'assit près du lit de son fils Jean, à peine âgé de cinq ans. Un rayon de lune éclairait la délicieuse figure de l'enfant aux cheveux noirs bouclés. Et celui-ci dormait paisiblement, comme s'il avait eu conscience de l'ange tutélaire penché amoureusement au-dessus de son lit, ange dont la tendresse et le dévouement sans bornes ne peuvent être que l'oeuvre d'un Dieu.

La comtesse, veillant sur son enfant au front pur et à l'âme immaculée, se rappelait ses caresses, quand, le soir, elle l'avait mis sur ses genoux pour sa prière.

Etait-ce illusion, il lui semblait que Jean, ce soir-là, l'avait embrassée avec plus d'affection que d'habitude quand il lui avait passé son bras autour du cou.

—Bonsoir, maman chérie, avait-il dit.

—Bonsoir, mon Jean, avait-elle répondu.

Et, avant d'abaisser ses longs cils bruns sur ses yeux remplis de candeur et d'intelligence, l'enfant avait demandé :

—Dis, maman, les Iroquois, y viendront jamais nous faire bobo ici, dis?

—Non, non, sois sans crainte, mon amour. Dors, cher enfant, dors, avait répondu la jeune mère, en embrassant son fils, tandis que des pleurs perlaient à ses paupières.

Jean s'était endormi avec ce sourire aux lèvres et cette sérénité au front que l'on a quand on s'endort à cinq ans.

Soudain, un chien de garde, dans la cour du fort, hurla longuement.

Mme de Champflour tressaillit et se signa.

Instinctivement, elle alla vers la fenêtre laissée ouverte, à cause de la chaleur qu'il faisait.

Elle ne vit que les sentinelles qui marchaient sur les bastions et les courtines; elle n'entendit que leurs pas et le bruissement des feuilles dans la ramée. L'animal s'était tu.

La femme porta ses regards au loin sur le fleuve. Elle ne vit que le miroitement du fleuve argenté.

Pourquoi ne réveillait-elle pas le comte de Champflour ?

Mais, après réflexion, elle se dit qu'elle n'avait pas le droit de troubler le repos de celui qui se donnait tant de fatigue pour veiller sur le salut des siens.

Et elle se rassit, anxieuse, auprès de la couche de son enfant.

Au moment même où la jeune femme était allée à la fenêtre, un canot disparaissait à quelques arpents du fort, dans une anse qui le dérobait à la vue des premières habitations de la bourgade au repos.

Un Indien sauta prudemment sur le sol, et cacha sa rapide embarcation dans de hautes herbes, à quelques pas de cet endroit.

Maintenant, il se traîne sur les mains et les genoux, jusqu'aux premières maisons, et dès ce moment il rampe jusqu'au fort, à la manière du serpent qui se glisse dans les savanes marécageuses de l'Amérique.

Le firmament n'est plus aussi clair; la lune se voile.

L'Indien est parvenu, sans avoir été découvert, au pied du fort.

Tout à coup, avec une adresse merveilleuse, il lance son tamahawk à la tête de la sentinelle qui lui tourne le dos. La hache de silex part, siffle et atteint le malheureux soldat, qui s'affaisse en bas du rempart, sans un cri.

L'Indien, pour être plus sûr que cette sentinelle ne l'inquiétera pas dans l'exécution de son plan, retire le tomahawk de la plaie béante, et plonge son couteau dans le coeur de celui qui n'est plus qu'un cadavre.

Les nuages montent dans le ciel en s'épaississant. Et, enfin, la lune disparaît tout à fait derrière cet envahissement de nuages, qui se bordent d'or en passant devant elle.

Alors, l'Indien, qui n'était autre d'Aontarisati, lance sur la courtine vide de sentinelle une longue et forte lanière en peau de cerf, terminée par une espèce de grappin, qu'il portait enroulée autour de son cou.

Puis, avec l'agilité d'un félin, il grimpe le long de

cette corde. En un clin d'oeil il est de l'autre côté du rempart.

A peine le chien de garde a-t-il fait entendre un ou deux aboiements que l'Indien le fait taire en lui plongeant son couteau dans la gorge.

La fidèle bête pousse un faible râle et s'abat.

Aontarisati, de peur que le chien n'ait donné l'alarme, se jette derrière un puits, et attend avec anxiété.

Rien ne bouge.

Alors, il sort de sa retraite, traînant après lui une courte échelle qu'il a trouvée par hasard à ses côtés. Favorisé par les ténèbres épaisses qui couvrent la terre, il adosse cette échelle sous la fenêtre ouverte.

Naturellement, les sentinelles, qui n'avaient pas vu l'Indien s'approcher des remparts, ne soupçonnent la présence d'aucun ennemi à l'intérieur, et tiennent leurs regards rivés au loin, cherchant à percer l'obscurité.

Aontarisati, le couteau entre les dents, monte les échelons à pas rapides.

A la hauteur de la fenêtre, il s'arrête.

Il plonge dans l'intérieur de la pièce des yeux avides.

Tout semble endormi.

Alors, retenant son souffle, il franchit l'appui de la fenêtre et se glisse dans la chambre.

Silence.

Soudain, comme un grand fauve des déserts, il bondit.

Avec ses yeux perçants, il a surpris, assise près du lit

de Jean, la comtesse endormie, les tresses blondes de la mère mêlées aux boucles noires de l'enfant.

La malheureuse n'a pas eu le temps de crier. Pour empêcher la femme de donner l'alarme — le moindre cri eût été fatal — l'Agniehronnon lui applique une main ferme sur la bouche, tandis que de l'autre il saisit une écharpe à sa portée, et en bâillonne sa victime.

Des spectres horribles se dressent menaçants devant les yeux hagards et épouvantés de la mère, qui regarde son enfant. Cette vision la jette dans une terreur indicible.

Elle perd tout sentiment de la vie et s'affaisse sur le parquet.

Ce fut son salut.

Aontarisati, en effet, levait déjà son bras armé du couteau, quand il remit son arme à sa ceinture en disant :

—Jamais Aontarisati n'a frappé une femme sans défense.

Cependant, il avait promis au sagamo un gage de sa parole.

Il ne pouvait retourner sur ses pas avec ce lourd fardeau, et il n'y avait pas un instant à perdre.

Bientôt les étoiles allaient disparaître une à une pour faire place à l'aube hâtive de cette saison.

Aontarisati porta ses regards sur l'enfant qui dormait, avec un sourire aux lèvres, le sourire qu'avait créé sa mère en imprimant ses lèvres sur les siennes avant de l'endormir.

L'Iroquois se jette sur lui, le saisit dans ses bras, et fuit, reprenant le chemin qu'il avait parcouru une demi-heure auparavant.

Il va dans la nuit, emportant avec lui toute la joie, l'orgueil et l'espoir du comte et de la comtesse de Champflour.

Maintenant, il court et se démasque tout à fait.

D'une main violente posée sur les lèvres roses de l'enfant, il étouffe ses appels à sa mère.

Mais les sentinelles ont aperçu le ravisseur dont la forme noire tranche dans l'aube naissante.

Sans l'atteindre, elles déchargent sur lui leurs arquebuses.

Aontarisati se sauve avec la rapidité du cerf qui franchit les plaines en bondissant.

Il est déjà loin.

—Aux armes! crie-t-on de tous côtés.

On va, on vient, partout on s'appelle.

Çà et là, des lumières s'allument dans les maisons.

La pauvre sentinelle est trouvée baignante dans un flot de sang. et la comtesse inanimée sur le parquet, près du lit vide.

Le comte, à ce dernier spectacle, pousse un cri terrible, qui retentit lugubre au sein des dernières ténèbres de la nuit, le cri du lion du désert à qui l'on vient d'enlever son lionceau.

La moitié de la garnison, renforcée de tout homme capable de porter les armes, se met en route, sous le commandement du comte de Champflour.

Toute la journée on fouille les bois.

Les Agniehronnons, cependant, qui ne se sentent pas assez forts pour accepter le combat des Français et des Hurons acharnés à leur poursuite, ont sauté dans leurs canots légers, nageant avec la vitesse du vent.

III

Kiotsaeton et ses guerriers sont revenus dans leur pays.

En présence de toute la tribu réunie, le chef a déclaré que, dans une lune, il accordera pour squaw au vaillant guerrier Aontarisati, sa fille, Nénuphar-du-Lac, et que l'on fera festin solennel accompagné de harangues, de chants et de danses.

Et Nénuphar-du-Lac est très heureuse d'appartenir à Aontarisati, bien que son sort ne doive pas être si désirable.

En effet, il lui faudra, comme toutes les squaws, entretenir la hutte, l'approvisionner de feu, de bois et d'eau, boucaner les chairs et autres provisions, apprêter les viandes, aller chercher la chasse à l'endroit où elle aura été tuée, quelque loin que ce soit; coudre et radouber les canots, accommoder et tendre les peaux, les corroyer et en faire des habits et des souliers à toute la famille, aller à la pêche, tirer à l'aviron, et que de travaux encore !

Mais Nénuphar-du-Lac aimait, elle était heureuse.

Ce matin-là, donc au grand soleil qui jetait à profusion l'émeraude et l'or dans les bois et sur les champs de maïs, entre les huttes faites de peaux de bêtes ou d'écorces de bouleau, hommes, femmes et enfants, étaient assis sur deux rangées, attendant avec impatience le moment où le sagamo donnerait le signal du supplice.

Soudain, Aontarisati fait retentir une sorte de conque marine, et un enfant apparaît dans l'enceinte.

C'est Jean de Champflour.

Le pauvre petiot tremble de tous ses membres.

Pour le forcer à courir, Gonaterezon, qui a réclamé le supplice de l'enfant à grands cris, par la rage d'avoir perdu Nénuphar-du-Lac, le frappe d'un coup de bâton.

Le captif court, tandis que sur son corps nu les coups de bâton laissent leurs sanglantes empreintes.

C'est une pitié de voir ce pauvret, qui, jusqu'à ce jour, n'a connu que les caresses et les baisers, gémir sous les verges qui s'abattent sur ses membres frêles.

Les jeunes mères, le front traversé de larges courroies qui soutiennent leurs enfants au maillot dans des paniers d'osier, semblent demander grâce par les pleurs qui perlent à leurs longs cils noirs.

Jean, tout à coup, s'affaisse avec un gémissement d'oiseau blessé.

—Oh ! maman, maman, appelle-t-il.

Un coup plus violent que les autres, qui l'a frappé à la tête fait couler le sang en abondance.

Le conseil des Anciens, cependant, a décidé que le

jeune captif serait brûlé, afin de se rendre agréable le grand Manitou, par ce supplice d'enfant.

Et l'on attacha Jean, quand il fut revenu de son long évanouissement, à un peuplier au tronc badigeonné de rouge.

Au milieu des hurlements de joie, des vieillards et des jeunes gens, qui trouvent tout naturel de torturer un prisonnier, fût-il un enfant inoffensif, entassent des brindilles et des branches sèches mêlées d'écorces de bouleau sous les pieds de la victime.

Gonaterezon s'approche du bûcher, alors que Jean fait entendre des appels déchirants.

Le bourreau tient dans ses mains la peau d'une cuisse d'aigle, avec le duvet fort inflammable. Il bat ensemble deux pierres de mine, à la façon d'une pierre à fusil avec du fer ou de l'acier. Il met ainsi le feu à un morceau de tondre qu'il place dans de l'écorce de cèdre pulvérisée sous les brindilles. Enfin, il souffle doucement sur l'écorce qui s'enflamme.

Le feu jaillit, crépite, les branches s'allument, la flamme monte mêlée à une fumée opaque; le supplicié pousse des cris d'épouvante, les Indiens rient.

A ce moment, Nénuphar-du-Lac se rapproche d'Aontarisati, impassible :

—Vaillant guerrier, lui dit-elle à l'oreille, laisseras-tu brûler cet enfant? Grâce à lui, je t'appartiens à la vie, à la mort. Ignores-tu donc que son supplice a été demandé, surtout, par Gonaterezon, ton rival, furieux de son échec? Plus brave et plus généreux que tous tes

frères de cette tribu, souilleras-tu ta gloire en permettant que l'on torture cet oiselet sans nid ?

Délivre-le, et le grand Manitou te rendra le plus heureux et le plus grand des guerriers agniehronnons.

Et Nénuphar-du-Lac regarde l'Iroquois avec des yeux qui jettent le trouble dans son esprit.

La flamme enveloppe le martyr, qui se tord sur son bûcher.

Soudain, en trois sauts, Aontarisati se trouve près de l'arbre en feu.

Au sein de la stupeur générale, de son coutelas il tranche les liens de la victime, qui tombe sans vie dans ses bras.

Des huées et des cris de rage fendent les airs. Les jeunes squaws, serrant leurs enfants contre leurs poitrines font entendre des exclamations de joie contenues.

Aontarisati tient toujours l'enfant dans ses bras. Il monte sur une bûche à demi-consumée, qui avait déjà servi, peut-être, au supplice de quelque prisonnier.

Il relève fièrement la tête, et, promenant sur la bourgade un regard plein d'assurance, il étend, pour imposer silence, son bras chargé d'anneaux de cuivre :

—Tout-puissant sagamo des Agniehronnons, dit-il, et vous, mes frères, je réclame pour mon esclave cet enfant, que j'ai moi-même enlevé.

Alors, Kiotsaeton, faisant taire d'un geste impératif Gonaterezon qui proteste avec véhémence :

—Mon frère est dans son droit, dit-il, puisqu'il veut

ce visage-pâle pour esclave, qu'il soit fait selon son désir !

Voilà comment Jean de Champflour grandit au milieu de cette tribu des Agniehronnons.

On lui donna le nom d'Andioura.

IV

Quinze ans plus tard.

Le vieux sagamo Kiotsaeton n'est plus. Ses fils ont été tués par les Algonquins.

Le nouveau chef de la tribu est Aontarisati.

Or, ce soir-là, le nouveau sagamo, assis à l'entrée de son wigwam aux côtés de sa squaw, qui cousait pour l'hiver des souliers en peau d'élan, avait les yeux rivés sur un jeune Indien.

Ce dernier était étendu près du feu, sur une peau de loup-marin, au-dessous de laquelle avaient été jetées des des feuilles de hêtre pour intercepter l'humidité de la terre.

Couché sur le dos, le jeune homme fumait son petun dans la pipe de pierre indienne. Il contemplait la magnifique voûte diamantée qui se déroulait au-dessus de sa tête.

Il n'était pas coutume parmi les Indiens d'alors de porter des hauts-de-chausse, pour la raison que ce vêtement les incommodait dans leurs mouvements, comme si leurs membres inférieurs eussent été ligottés. Cepen-

dant, cet Indien, nu jusqu'à la ceinture, était vêtu de hauts-de-chausse en peau de daim barriolée de peinture en forme de passements fort jolis. Ses souliers avaient été taillés dans la peau du même animal.

A sa ceinture pendait un long couteau, la seule arme que l'on vît sur lui, à ce moment.

Cet Agniehronnon, couché, semblait grand. Ses membres étaient bien développés. La flamme se reflétait sur sa figure en tons tranchés, accentuant des traits nobles et déterminés. Il avait le nez arqué, le front haut, l'oeil noir, la bouche mince, et l'ove parfait du visage de l'Agnieronnon.

Sa peau bronzée, mais pas autant que celle des Indiens qui l'entouraient, était rayée de bleu, de rouge et de noir. . Ses cheveux, d'un noir de jais, étaient relevés au sommet de la tête en une torsade que dominait une plume d'une blancheur de neige.

C'était Andioura, l'enfant des antiques preux français, l'héritier du sang des croisés, dont la fatalité avait fait un fils des bois d'Amérique, un des ennemis de la Nouvelle-France.

Et, cependant, bien que Jean de Champflour eût oublié jusqu'à l'origine de sa race, bien qu'il se crût un des enfants terribles et nomades de ces bois, ne connaissant d'autre langue que la langue indienne, n'ayant d'autre religion que celle du paganisme, bien qu'il se fût acquis, même à vingt ans, un renom de guerrier fameux, néanmoins, ce soir-là, comme toujours, sa figure était couverte d'un nuage d'éternelle mélancolie.

N'était-ce pas que les conditions physiques de la nature peuvent modifier l'apparence de l'homme; que les habitudes contractées au cours de la première existence peuvent être anesthésiées; mais que l'âme, elle, n'a pas d'âge, est immortelle.

L'âme d'Andioura appartenait au comte et à la comtesse de Champflour, elle appartenait à la France d'Amérique, elle appartenait à un Dieu qui n'était pas le Soleil qu'on lui faisait adorer, et que l'on avait badigeonné sur toutes les huttes de la bourgade.

Andioura ne ressemblait-il pas à ces oiseaux en cage qui jouissent de tous les bienfaits de la vie, excepté de la liberté? Ils ignorent parfois qu'ils n'ont pas toujours été encagés, mais ils se sentent privés d'un bien qu'ils ne peuvent expliquer. Ce bien, c'est leur liberté, tout libres qu'ils paraissent être, c'est le retour au milieu des leurs qu'ils croient n'avoir jamais connus, mais dont les premières tendresses ont laissé dans le secret le plus intime de leur être un souvenir impérissable.

Comme l'oiseau captif, Andioura chantait, mais dans sa voix il y avait des sanglots qui appelaient les larmes.

Combien de fois Aontarisati ne fut-il pas sur le point de dévoiler au Français le secret de son origine.

Mais le sagamo des Agniehronnons aimait Andioura.

Il l'aimait pour lui, pour la gloire qu'il faisait rejaillir sur sa tribu par ses exploits; il l'aimait à cause de Biche-Blanche, sa seule enfant.

Et ce soir-là, le sagamo, qui n'avait pas de fils, qui, d'esclave avait fait d'Andioura son fils adoptif, rêvait

de le faire proclamer devant tous, au cas où lui-même tomberait sous quelque balle française ou quelque tomahawk huron, le sagamo reconnu des Agniehronnons.

Andioura, soudain, entendit des branches mortes craquer sous un pied délicat.

Il se lève sur le coude et regarde.

La profonde tristesse qu'Aontarisati a, tout à l'heure remarqué sur ses traits, a fait place à une vive animation.

Les yeux brillants, le cou tendu, Andioura contemple.

A l'extrémité de la bourgade, à quelques pieds d'une cascade à triple étage, dont les eaux, aux reflets de la lune, tombent en nappe d'argent enrichie de diamants de rubis et d'émeraudes, avec un chant sonore, une jeune fille est penchée au-dessus d'un bouleau qu'un caprice de la nature a tordu à quelques pieds du sol.

Cette jeune fille est Biche-Blanche, fille d'Aontarisati et de Nénuphar-du-Lac, la plus resplendissante beauté qu'ait jamais connue la tribu des Agniehronnons.

Cette Indienne, dont la coupe du visage rappelait le grec classique le plus pur, présentait un charme vraiment étonnant chez ce peuple.

Le front bien découvert était auréolé d'une couronne de cheveux qui lui tombait sur les épaules en une somptueuse chape d'ébène d'une nuance si ardente qu'on y surprenait, parfois, des reflets d'un bleu métallique. Le nez était droit et bien dessiné. Quand elle souriait, les lèvres, merveilleusement belles et d'un rouge violent,

laissaient voir deux rangs de perles d'une blancheur éclatante. C'était pour cette raison, peut-être qu'on l'avait surnommée la Biche-Blanche. Comme ceux des femmes de sa race, ses yeux d'un noir châtoyant étaient ombragés de cils riches.

Mais ce qui la différenciait des autres était l'expression indéfinissable de ces yeux, expression simultanée de candeur et de passion, de jeunesse et de fermeté.

Elle n'avait pas quinze ans, et, toutefois, pas une jeune fille de la tribu n'était plus grande.

Sa robe en peau de cerf, toute couverte de-matachias et de colliers de porcelaine, aux couleurs les plus variées, laissait apercevoir, quand elle marchait, la grâce de ses mouvements et l'admirable proportion de ses membres.

Ouvrait-elle la bouche pour parler, c'était une musique qui modulait l'idiome pourtant si peu harmonieux des Agniehronnons.

Telle est la créature qu'Andioura contemplait avec tant d'émotion, quand il s'était levé sur son coude, après avoir entendu les branches craquer sous les pas de Biche-Blanche.

Et cette dernière, qui ne se croyait pas observée, était toujours accoudée au tronc du bouleau à la robe immaculée.

Ses yeux semblaient rivés à la chute écumante et chantante des eaux de la cascade. Mais un observateur rapproché eut surpris dans ses prunelles ardentes une autre vision.

Tout à coup, l'Indien à la pipe de pierre se leva. Sans retourner la tête pour s'assurer si personne ne l'épiait, il marcha dans la direction de la cascade.

A quelques distance de l'Iroquoise, il ralentit le pas, et lorsqu'il fut près d'elle, à quelques pieds en arrière, il s'arrêta, pour l'admirer longuement, amoureusement.

Puis, comme prenant une décision subite :

—Biche-Blanche! appela-t-il d'une voix tremblante.

Il s'en voulut aussitôt de cette émotion auprès d'une jeune fille, lui le guerrier, l'homme, le maître.

Mais le sang d'Andioura ne pouvait mentir, ce sang de la vieille France, qu'il portait intact dans ses veines généreuses, ce sentiment de délicatesse et de courtoisie pour la femme, à quelque classe de la société appartienne-t-elle.

Et de nouveau, ce fut avec un tremblement dans la voix qu'il répéta :

—Biche-Blanche !

Cette fois, l'Indienne s'était retournée avec une rougeur au front.

Tous deux furent quelques secondes à se regarder sans mot dire. Andioura rompit le silence :

—Fille d'Aontarisati, le noble sagamo, dit-il, plus belle que l'astre des nuits qui illumine en ce moment tes grâces enivrantes; toi, plus douce que le miel de l'abeille et que la biche dont tu portes le nom, plus pure que la colombe qui n'a pas encore quitté le nid de sa mère, toi, dont la voix est plus mélodieuse que le rossi-

gnol qui chante au-dessus de nos têtes dans la ramure embaumée des parfums du soir, détourneras-tu tes regards de ton frère Andioura s'il épanche dans ton coeur les sentiments qui l'agitent ?

—Que mon frère parle, répondit Biche-Blanche en levant les yeux sur le jeune homme, mais en les baissant aussitôt, sa soeur l'écoute.

—Cinq hivers ont blanchi tour à tour cette terre en fleurs et ces arbres géants depuis qu'Andioura porte dans son coeur l'image de la fille d'Aontarisati.

C'était pour lui être agréable qu'à la chasse il tuait les élans les plus rapides, les ours les plus redoutables, les loups les plus cruels. C'était pour lui plaire que dans les combats les plus sanglants il s'élançait au plus épais de la mêlée.

Et c'était l'image de Biche-Blanche qu'Andioura avait devant les yeux, quand, il y a vingt nuits, attaché au poteau de torture par les Hurons, il entonna son chant de mort. Et, s'il n'avait été délivré par le brave sagamo suivi de ses guerriers, Andioura serait mort au sein des tourments en chantant la louange de Biche-Blanche, plus belle et plus suave que le lys de la vallée quand il offre aux baisers du soleil du matin ses pétales blancs tout pleins des diamants de la nuit.

N'était-ce pas une scène étrange que ce rejeton des siècles illustres des lettres et des arts, que l'on avait bercé aux chants de la savoureuse langue française, charmât dans le langage indien, le seul qu'il connût, les

oreilles de cette délicieuse enfant des bois, transportée par la musique de ces aveux qui résonnaient à son coeur comme des accords jusqu'alors à elle inconnus.

La jeune fille roulait entre ses doigts fuselés, que n'avaient pas encore grossis les travaux manuels de la vie indienne, un des colliers de porcelaine qui pendaient sur sa poitrine.

Elle leva timidement ses prunelles, qui brillèrent comme deux astres dans la nuit claire.

—Si le sagamo, mon père, dit-elle, accepte la demande du plus généreux et du plus intrépide de ses guerriers, le coeur de Bible-Blanche ne cessera d'appartenir à Andioura que lorsque tomberont ces arbres qui nous couvrent de leur voûte protectrice, que quand aura cessé de couler cette cascade dont la musique n'est que l'écho de l'enivrement de tes paroles.

Ce serment jette Andioura dans un transport indicible.

Il lève au ciel étincelant d'étoiles ses deux bras bronzés par le soleil et la vie errante des camps.

—O grand Manitou, s'écrie-t-il, entends mon serment! Jamais dans mon wigwam n'entrera d'autre squaw que Biche-Blanche, qui m'a pris mon coeur par son innocence et m'a charmé les yeux par sa beauté sans rivale! Et je veux, si je manque à ma parole, que tu me fasses tomber entre les mains de mes ennemis; que sur le bûcher, au lieu d'entonner avec joie le chant de mort, je pleure comme une vieille femme; et que mon corps,

privé de sépulture, soit persécuté par tous les mauvais génies!

Et, cependant, ces mots étant dits, une profonde tristesse, sa tristesse coutumière, se répandit sur la belle et mâle figure d'Andioura, fils du comte de Champflour.

Cet accès de mélancolie n'échappa point au regard affectueux de Biche-Blanche, dont le front se plissa.

Puisque Andioura, dit-elle, jure par le grand Manitou, qu'il m'aime au point de ne jamais désirer d'autre squaw que moi, et que je lui voue un amour dont la durée sera celle du soleil, pourquoi donc est-il si triste?

Quel est ce secret qui ronge son coeur, comme le ver le tronc vigoureux de l'arbre aux fruits rafraîchissants?

Ne serai-je jamais plus qu'une squaw pour mon frère Andioura, et ne peut-il épancher dans mon sein cette douleur qui l'accable ?

Alors, le jeune homme, avec une grande douceur dans la voix, dit à l'Iroquoise en abaissant vers elle ses yeux humides :

—Aussi loin que se reportent mes souvenirs, depuis le jour où le sagamo mit entre mes mains inexpérimentées l'arc du chasseur pour m'apprendre à lancer la flèche rapide, je porte en moi un chagrin que je ne connais pas et qui me consume.

Plusieurs fois le jour, plusieurs fois la nuit, j'invoque le Soleil de me dévoiler la nature de ce mal qui me brûle comme une hache rougie au feu. Mais, la divinité

courroucée contre moi, sans doute, me laisse souffrir sans soulager ma peine.

L'autmoin, que j'ai consulté, a soufflé et ressoufflé sur moi avec ses enchantements ordinaires. Enfin, n'y pouvant rien, il a fini par déclarer que j'étais sous le charme de la femme du manitou.

Viens, Biche-Blanche, il n'est pas bon que l'homme ennuie la femme de ses chagrins. Retournons vers le sagamo, qui doit trouver longue ton absence du wigwam. Il est temps de prendre notre repos.

Mais, après que Biche-Blanche se fût retirée sur sa natte de roseaux recouverts d'une peau d'ours, Andioura s'assit, les jambes croisées, près du feu, auquel il ralluma sa pipe de petun.

La lune avait atteint le zénith, mais Andioura n'avait pas quitté sa place, sa pipe éteinte entre les dents.

Une main le touche à l'épaule.

Il sursaute en portant la main à son couteau.

—Mon frère Andioura ne reconnaît plus la main qui caresse de la main qui frappe, remarque Aontarisati, un sourire amer aux lèvres.

Le jeune guerrier, cette nuit, est triste comme le faon dont la mère vient de tomber sous la flèche du chasseur.

Ne puis-je rien pour éloigner ces nuages de ton front et y faire resplendir un rayon de soleil?

—Généreux sagamo, répond Andioura, mon âme sera

toujours triste comme un mois d'hiver; j'ignore si le printemps y rentrera jamais ?

Oui, tu peux quelque chose, beaucoup, pour moi.

—Parle!

—J'aime Biche-Blanche, ta fille. Je voudrais en faire la joie et l'orgueil de mon wigwam. Donne-la moi. Que veux-tu en retour ?

Un feu sombre traverse alors la prunelle fauve d'Aontarisati, qui réplique :

—Biche-Blanche est tienne, mais à une condition.

—Laquelle? Je suis prêt.

—Que tes oreilles s'ouvrent toutes grandes à mes paroles! C'est au risque de mes jours que j'ai mérité Nénuphar-du-Lac, mère de Biche-Blanche. Fais de même.

—Commande, j'obéirai.

—Demain, peut-être, nous nous mettrons en route pour surprendre et attaquer les visages-pâles. Accomplis un exploit qui te fasse envier de tes compagnons d'armes, et Biche-Blanche t'appartiendra.

—Ah! pourquoi donc toujours les visages-pâles? reprend Andioura avec lassitude. Pourquoi pas les Hurons, les Montagnais, les Algonquins? N'en avons-nous pas assez versé déjà de ce sang des Français ?

—J'ai dit! interrompit fièrement le sagamo des Agniehronnons en retournant à son wigwam.

Andioura, près du brasier refroidi, veillait encore, les yeux vers l'infini, que les étoiles s'éteignaient une à une dans l'aube embrumée.

V

Aontarisati n'avait pas vengé la mort des deux fils de Kiotsaeton, tués à la guerre.

Il fit donc porter un édit dans tout le pays des Agniehronnons, invitant à la guerre tout homme capable de porter les armes.

Tout ennemi, Français ou Indien, qui tomberait entre leurs mains, devait être impitoyablement mis à mort.

Il fallait surtout enlever la bourgade des Trois-Rivières, et faire subir les derniers supplices aux habitants qu'on y capturerait.

C'est au mois de février 1663 que fut conçu ce projet.

Pour en assurer l'exécution, une petite armée d'Agniehronnons alla prendre ses quartiers d'hiver à trois lieues da la place, dans la profondeur de la forêt, où il se construisit un fortin en troncs d'arbres entouré d'un tranchée. L'Indien croyait, non sans raison, surprendre plus facilement les habitants lorsque les neiges épaisses et les froids de loup feraient plus penser à la paix qu'à la guerre.

Les éclaireurs iroquois se hasardèrent jusqu'à deux ou trois milles de la bourgade.

Quelques Algonquins, occupés à chasser l'orignal, les surprirent. Abandonnant là leur chasse, ils coururent donner l'éveil aux Trois-Rivières.

On fortifia les bastions et les courtines, on redoubla les gardes et les sentinelles, et l'on attendit. Toutes

les nuits, la trompette et le tambour se firent entendre.

Souvent on criait : Qui va là ?

De la redoute furent tirés plusieurs coups d'arquebuse.

L'Agniehronnon, désespérant de ne pouvoir surprendre la place, et ne trouvant pas de chasse dans les environs, retourna dans son pays.

Il n'y fut pas longtemps.

Dès que le Saint-Laurent fut libre de glace, les Iroquois s'élancèrent de tous côtés, en bandes détachées, à la poursuite des Français ou des Indiens ennemis.

Les Agniehronnons d'Aontarisati, furieux de leur premier échec, résolurent de nouveau d'enlever par surprise la bourgade des Trois-Rivières. Sur le conseil d'Andioura, ils dépêchèrent dans les environs de Montréal et de Québec quelques bandes détachées de leur troupe, afin d'occuper l'attention des Français, et leur enlever toute idée de descendre ou de monter aux Trois-Rivières.

Cela fait, ils se divisèrent en trois bandes : la première, sous les ordres d'Aontarisati, se cacha dans l'épaisseur des bois en arrière des Trois-Rivières ; la seconde, montée dans une dizaine de canots, traversa le Metaberoutin, en face du fort ; la troisième, enfin sous le commandement d'Andioura, s'embusqua dans un canot à l'intérieur d'une anse dont la pointe élevée le dérobait à la vue du fort.

Les Indiens avaient remarqué au fond de cette anse des champs de maïs en culture. Ils pensaient donc que

le matin on viendrait travailler à ces champs. Alors, les dix hommes d'Andioura devaient s'élancer sur les cultivateurs, les faire prisonniers, les embarquer dans leur canot et les promener devant le fort, afin d'inciter les Français à se porter à leur secours. Alors, les onze canots en embuscade de l'autre côté du fleuve iraient rejoindre Andioura.

Or, voici ce qui devait arriver.

Les habitants des Trois-Rivières, au comble de l'excitation, se porteraient en masse sur les bords du fleuve, qui pour combattre, qui pour assister à la bataille. Alors, les guerriers d'Aontarisati, formant le gros de la troupe, sortiraient de leur cachette et s'élanceraient sur la ville dégarnie de combattants.

Le lendemain, dans le calme religieux du matin, alors que le soleil montait radieux dans un azur d'une limpidité charmeresse, deux hommes quittaient le parvis de la chapelle de la Conception.

Ils s'entretenaient d'une voix amicale en se dirigeant à pas lents vers l'endroit où les dix Agniehronnons étaient en embuscade sous la conduite d'Andioura.

L'un des deux hommes était petit de taille. Il avait les membres frêles, le dos légèrement voûté, la figure mince, encadrée d'une forte barbe grisonnante, le front traversé d'une balafre.

Il portait la soutane du Jésuite.

C'était le Père Buteux.

La cicatrice, dont sa figure hâlée était embellie, et ses doigts mutilés, chantaient les souffrances passées du missionnaire.

Si la taille était grêle, le dos voûté, en revanche, la flamme et la détermination qui brillaient dans le regard montraient chez cet homme de Dieu un courage et une énergie plus qu'humains.

Son compagnon était grand et robuste. La figure, complètement rasée, était encadrée d'une chevelure qui retombait sur les épaules en lourdes tresses blanches.

En dépit de cette neige et des rides du front nuageux, des plis amers qui s'étaient formés aux commissures des lèvres fines, cet homme ne devait pas être très âgé.

Tous ses traits, en effet, portaient une empreinte de jeunesse et de bonté mêlée de force. Son pourpoint et et ses hauts-de-chausse taient de velours noir. A son côté pendait une longue rapière, et à sa ceinture brillait le canon d'un pistolet. Ses bottes de cuir noir étaient tout humides de la rosée du matin.

Le comte de Champflour — c'était lui — ne dépassait guère quarante ans. Depuis le rapt de son fils Jean qu'il croyait mort, il n'avait pas quitté ses habits de deuil.

Plusieurs fois on lui avait offert en France et au pays des postes enviables. Le comte avait demandé de demeurer aux Trois-Rivières, dans l'espérance de retrouver son fils.

Et, tout espoir perdu, M. de Champflour avait conçu pour l'Iroquois une haine telle qu'il avait juré de finir ses jours en lui faisant la guerre sur le théâtre même où son fils avait péri.

—Comment est Madame la comtesse, ce matin? demanda le Père Buteux.

—Hélas! elle n'est pas très bien, répondit le comte. Depuis quinze ans, cette femme souffre plus qu'elle ne veut le laisser voir.

—Pauvre mère !

—Mon révérend père, un seul remède pourrait la guérir. Ah! si Dieu voulait faire un miracle et nous le rendre. Mais hélas! il est bien mort, notre petit Jean adoré, mort pour toujours.

Tenez, mon révérend père, continua le comte, tandis que ses cils se mouillaient, il me semble que c'est hier, tellement tout est vivace dans mon esprit. C'est le dernier soir que j'ai joué avec lui. Le cher enfant avait grimpé sur mon dos, et hope-là, me voilà galopant partout dans la maison. J'étais son cheval de bataille.

Et Jean riait, riait. J'entends toujours son rire d'argent perler dans mes oreilles.

Ah! non, dit M. de Champflour, en mettant la main sur son coeur, même après quinze ans, il vaut mieux ne pas parler de ces choses, ça fait trop mal là.

Et après un moment:

—Mon Jean, aujourd'hui, serait âgé de vingt ans, et je vous assure, mon révérend père, que la Nouvelle-France aurait un vaillant soldat de plus, et moi, un fils charmant et chéri.

—Et vous n'avez jamais retrouvé les ravisseurs? demanda le missionnaire avec un sympathique intérêt.

—Je l'ignore. J'ai livré nombre de combats à des troupes iroquoises, mais je n'ai jamais revu mon fils. Voilà ce qui me porte à croire que ces barbares l'ont mis

à mort sans se laisser attendrir par son âge et sa faiblesse.

—Monsieur le comte, dit le Jésuite, avec onction, je comprends l'énormité de votre douleur. Puissé-je vous soulager en m'y associant, je le ferais de grand coeur. Mais ces douleurs sont, je le soupçonne, de celles qui ne se partagent pas, tant elles sont cruelles.

Dieu vous voit et vous entend. Soyez homme, soyez chrétien. Dans quelques années, vous serez uni pour toujours à votre fils. Que sont dix, vingt, trente ans, si l'on songe à l'éternité ?

Le missionnaire et le soldat étaient arrivés à quelques pas des Indiens en embuscade.

Andioura sait par expérience que le missionnaire n'offre jamais de résistance. Aussi, ne pense-t-il qu'à s'emparer du soldat sans perdre un seul homme.

Un guerrier agniehronnon a bandé son arc et se prépare à lancer une flèche à M. de Champflour.

Andioura pose la main sur la flèche et dit au guerrier :

—Arrête, ce visage-pâle m'appartient.

Et s'adressant aux autres Indiens :

—Saisissez-vous de la robe noire. Quand nous serons de retour dans notre pays, je veux que vous racontiez au sagamo ce que vous aurez vu.

Les Iroquois se jettent comme des vautours altérés de sang sur le missionnaire, qui, comme l'avait prévu Andioura, ne présente aucune résistance, dans le secret dessein de porter le flambeau du christianisme au coeur même du pays ennemi.

Son coutelas à la main, Andioura s'avance lentement et avec calme contre le soldat français.

Les Agniehronnons, dont l'habitude est de tomber à l'improviste sur leurs ennemis, comme des panthères qui, des profondeurs des bois, s'élancent d'un bond sur leur proie, regardent, muets de stupeur.

Andioura voulait par sa bravoure mériter la main de Biche-Blanche.

Voilà le motif qui le faisait agir quand il s'offrit, à découvert, à son ennemi, sans d'autre arme qu'un couteau.

M. de Champflour, étonné de cette manière d'agir de l'Iroquois, sort l'épée du fourreau, tout en ayant soin de retourner la tête, de peur d'être surpris par derrière.

Alors, rapide comme la pensée, le comte décrit dans l'azur du ciel un moulinet foudroyant.

Andioura, plus agile que le léopard, évite le coup fatal.

A son tour, il bondit.

Laissant tomber son couteau, il saisit des deux mains le bras armé de son adversaire, et le force à lâcher son arme.

—A moi! s'écrie aussitôt le jeune homme.

Trois ou quatre Agniehronnons s'élancent sur M. de Champflour et le font prisonnier.

Le missionnaire et le comte, solidement ligottés, sont conduits dans le canot que les Indiens ont caché dans les roseaux de l'anse sablonneuse.

Il s'agit maintenant de mettre à exécution le plan suggéré par Andioura.

Ce dernier donne l'ordre du départ.

Mais à peine ont-ils plongé leurs avirons dans l'eau que les Indiens entendent un vacarme assourdissant du côté de la bourgade.

Or, voici ce qui était arrivé.

Quelques soldats français étaient sortis pour aller faire la pêche sur le fleuve, quand, au large de la grève, ils surprirent les Indiens d'Aontarisati tapis en embuscade.

Ils déchargent leurs armes et reviennent au fort à grands coups d'avirons, poursuivis par les Iroquois de l'autre côté du fleuve.

Le tambour appelle aux armes.

On cherche partout M. de Champflour.

Enfin, les Indiens conduits par le sagamo, cherchant à surprendre la bourgade par derrière, on fait fermer les portes. Sur les courtines, on roule deux canons.

La chaloupe des soldats pêcheurs est assaillie de tous côtés.

Mais, protégés par le canon du fort et les coups d'arquebuse tirés sur les canots ennemis, les Français rentrent dans le fort.

Les habitants n'étant pas sortis de la place, le plan d'attaque était encore manqué. C'est ce que comprit Andioura.

En un clin d'oeil, il vit que les Agniehronnons ne

pourraient surprendre la bourgade, et seraient obligés de fuir devant un ennemi plus fort et mieux armé.

Et pour ne pas s'exposer à perdre les deux captifs qu'il avait dans son canot, il attendit de loin, sans être aperçu des Français, l'issue de l'escarmouche.

Quand donc il vit la débandade des siens, il donna le signal de la retraite.

VI

Aontarisati revenait dans son pays, la rage au coeur de l'humiliation qu'il venait de subir devant les visages-pâles de la bourgade des Trois-Rivières. Plusieurs, parmi ses meilleurs guerriers, étaient tombés sous les balles et les boulets de l'ennemi. Un bon nombre avaient été blessés.

—Ah ! s'il avait au moins pu faire quelques prisonniers parmi les Français ou les Hurons. Leurs tourments l'eussent vengé de la honte de la défaite. Mais, loin de là, nombre de ses guerriers étaient tombés les armes à la main.

Le sagamo atterrit enfin à la bourgade de sa tribu.

Andioura s'avance vers lui :

—Grand sagamo des Agniehronnons, dit-il, Andioura te demande Biche-Blanche pour sa squaw.

—Et qu'as-tu fait pour la mériter ? répond d'un ton farouche Aontaritasi.

Le jeune homme ne dit mot.

Il entraine le sagamo vers la hutte de ce dernier.

Etendus sur le sol, liés à des pieux disposés en croix de saint André, le missionnaire et le soldat français semblaient poursuivre leur conversation, interrompue par l'attaque des Indiens.

—Regarde , dit avec fierté le fils adoptif du sagamo. Les visages-pâles pleureront durant nombre d'hivers la perte de leur robe-noire et de leur sagamo. Car c'est le sagamo des visages-pâles que j'ai fait prisonnier, la robe-noire me l'a dit.

Mes frères te diront comment Andioura, qui aime Biche-Blanche, a capturé le visage-pâle à la longue épée.

—Andioura, Biche-Blanche t'appartient, mon fils, s'écrie le sagamo, les yeux allumés.

Guerriers, mes frères, le Soleil nous protège et nous favorise. Je suis heureux du succès de notre expédition, puisque le grand Manitou livre entre nos mains le sorcier et le sagamo des visages-pâles.

Des hurlements et des vociférations, accompagnés de danses échevelées, accueillent les paroles d'Aontarisati.

Andioura, tout assuré qu'il fût maintenant de la possession de Biche-Blanche, ne manifesta aucun signe de joie, quand le sagamo lui donna la main de sa fille.

Incapable de démêler les sentiments qui l'agitaient, un remords oppressant le hantait depuis qu'il avait capturé ce visage-pâle à la chevelure de neige.

Et, maintenant qu'il le voyait étendu sur la terre, les membres douloureusement liés en croix, réservé à des

tourments dont il ne connaissait que trop la nature, une immense pitié pour le captif naquit dans son coeur.

Pour ne plus voir des yeux et des traits qui le poursuivaient comme une obsession vengeresse, il détourna la tête.

—Guerriers, s'écrie tout à coup Aontarisati, dont la voix éclate comme la foudre, ces prisonniers sont à moi, je les ai payés au prix de ma fille unique.

Ces deux visages-pâles, je vous les donne, ils sont les prisonniers de la nation.

Je vous les livre. Faites-en vos délices jusqu'aux premiers feux de l'aurore. Que le jeune Agniehronnon, qui n'a pas encore bandé l'arc ni fait chanter ou pleurer le prisonnier, s'exerce sur ces captifs.

Demain, quand le soleil éclairera l'entrée de nos wigwams, on attachera les visages-pâles à ces poteaux pour y être brûlés. J'ai dit.

A ces paroles, Andioura, qui ne connaît pas la peur, frissonne de tous ses membres.

Il sait d'avance les atrocités auxquelles vont être sujets les captifs durant cette nuit infernale. Dissimulant alors les vifs sentiments qui se combattent dans son âme et bouleversent ses esprits, il ouvre la bouche :

—L'illustre sagamo, dit-il, pour qui j'ai tant d'admiration et de reconnaissance, écoutera-t-il un conseil de son fidèle guerrier ?

Nous voulons savoir si, comme les Agniehronnons, les visages-pâles peuvent entonner, le sourire aux lèvres, leur chant de mort au milieu du supplice, ou bien s'ils

ne sont que de vieilles squaws qui versent des larmes et demandent grâce à la moindre douleur.

Le visage-pâle se laisse facilement abattre par la fatigue; son corps n'est pas brisé à la noble vie des camps. Laissons, cette nuit, reposer les prisonniers, et, demain, quand ils seront frais et dispos, nous verrons si nous devons manger leur coeur ou le donner en pâture à nos chiens. J'ai dit.

Des murmures de désapprobation accueillent ces paroles. Mais un Ancien, vétéran de cinquante batailles, se lève majestueusement et parle en ces termes :

—Andioura n'a que vingt hivers, mais il a la sagesse du vieillard. Il a raison. Donnons à boire et à manger à ces visages-pâles. Qu'ils étendent sur nos meilleures peaux de loups-marins leurs membres exténués. Demain quand ils se seront remis de leurs fatigues, nous leur ferons entonner leur chant de mort. Notre jouissance, pour être un peu retardée, n'en sera que plus vive. J'ai dit.

Le sagamo se tourne vers la tribu. Il impose silence d'un geste autoritaire et dit :

—La jeunesse et la vieillesse ont parlé; leur bouche a proféré des paroles sages. Attendons.

Andioura, je te laisse la garde des deux prisonniers J'ai dit.

Un éclair de joie, qui n'échappe point au rusé sagamo, brille dans la prunelle ardente d'Andioura.

VII

Le camp est plongé dans sommeil.

Près d'une hutte en écorces de bouleau recouverte de roseaux tressés en nattes, Andioura veille à la lumière d'un feu qu'il semble ne pas vouloir ranimer.

Assis, les jambes croisées, il fume son petunoir dans une impassibilité feinte, car, sous son crâne gronde toute une tempête de pensées.

De temps à autre, il jette sur les huttes endormies des regards anxieux.

A quelques pas de là sont attachés les deux captifs.

Le missionnaire a obtenu de son gardien de lui détacher un bras. Il lit son bréviaire, le front serein, comme s'il eût été dans un oratoire, et non lié au milieu de ces Indiens qui lui feront subir d'horribles tortures.

M. de Champflour dort paisiblement.

L'aboiement de quelque chien ou le hurlement de quelque fauve troublent seuls la paix enveloppante de cette nuit pure et calme qui précède la scène sanglante dont sera témoin l'aurore.

Que se passe-t-il dans l'esprit d'Andioura ?

Comment donc ce jeune homme, dont les circonstances néfastes de la vie ont fait un Indien farouche, n'est-il pas heureux de cette prise qui flatte si fort son orgueil d'Iroquois, orgueil souvent poussé jusqu'au ridicule ?

Pourquoi ne se réjouit-il pas de cette capture, sur-

tout parce qu'elle lui mérite Biche-Blanche, la fameuse beauté des Agniehronnons, la fille charmante d'Aontarisati le sagamo, celle qu'il aime avec toute la fougue et les illusions de la jeunesse ?

Et cependant, l'âme de l'Indien est triste jusqu'à la mort. Il ne quitte plus des yeux le soldat à chevelure blanche. Son regard est chargé de compassion.

C'est en vain qu'il s'irrite de ce sentiment de pitié pour un prisonnier, qu'il prend pour de la lâcheté.

Plus il regarde M. de Champflour, plus il s'attendrit.

Une seconde nature ne peut jamais, quoi que l'on fasse et quoi que l'on dise, supplanter celle que nous apportons en naissant.

Andioura avait été dompté à la vie de l'Iroquois; il avait adopté les moeurs et les habitudes de cette race sauvage et cruelle, mais son coeur était resté français, son âme appartenait au Dieu qui l'avait fait chrétien.

Andioura demeurait le fils du comte et de la comtesse de Champflour, l'héritier d'un sang noble et généreux.

Soudain, il fait un mouvement brusque, comme pour se lever.

Il se rasseoit avec accablement.

—Biche-Blanche! murmure-t-il.

Je perdrais pour toujours la fille d'Aontarisati que j'aime plus que mon arc et mes flèches,, plus que tous les combats qui m'ont donné de la réputation, plus que moi-même.

Et soudain, comme s'il eût voulu chasser une image

enchanteresse qui le retenait cloué sur sa natte et l'empêchait d'obéir à la résolution qu'il venait d'arrêter il se leva d'un mouvement énergique.

Il dirige ses pas vers le soldat prisonnier et le touche à l'épaule.

Il lui pose un doigt sur les lèvres.

Toujours sans prononcer une parole, il prend le couteau qui pend à sa ceinture.

Le commandant des Trois-Rivières n'est pas encore remis de son étonnement qu'il est libre.

Alors, Andioura tend le bras dans la direction du Metaberoutin en faisant comprendre par signes au visage-pâle qu'il trouvera un canot sur la grève.

M. de Champflour s'adresse au missionnaire :

—Mon révérend père, dit-il, faites comprendre, je vous prie, à cet Iroquois, que jamais je ne partirai seul d'ici, que jamais je ne vous abandonnerai à la fureur de ces barbares. Nous avons été pris ensemble, nous mourrons ensemble.

Alors, entre ces deux héros de la patrie et de la foi, c'est un combat de générosité.

Le missionnaire, enfin, ayant interprété les paroles de son compagnon, Andioura coupe les liens du Jésuite.

Il dit avec tristesse :

—Vous êtes libres tous les deux. Suivez-moi.

Vous monterez dans mon canot, et vous retournerez auprès de vos frères les visages-pâles.

Andioura marche en silence, quand il réprime un cri de rage et de surprise. Lui barrant le chemin, les bras

croisés sur la poitrine, et un sourire de dédain aux lèvres, se tient Aontarisati, le sagamo des Agniehronnons.

Un désir terrible traverse le cerveau d'Andioura, qui porte la main à son couteau.

Un souvenir doux et calme, frais comme l'eau d'un ruisseau dans les chaleurs torrides de l'été, celui de Biche-Blanche, se présente à son esprit.

Son bras retombe inerte.

Aontarisati n'a pas été sans surprendre le mouvement agressif d'Andioura, mais il n'a pas bougé.

—Andioura, dit-il enfin d'une voix basse et grave, Aontarisati savait que les ours ne s'entre-dévorent pas, que les loups ne font pas la guerre aux loups. Pourquoi le frère laisserait-il torturer son frère ?

—Je savais que le fils des visages-pâles ne laisserait pas mourir les siens, puisque, hier, son coeur s'est attendri quand j'ai commandé de livrer les captifs à la torture.

Robe-noire, dis à ton frère que celui qu'il croit un enfant des bois, que celui qui l'a fait prisonnier, est un visage-pâle comme lui-même.

Le comte de Champflour, en entendant ces paroles, s'appuie contre un arbre, ployant sous le poids d'un fou pressentiment qui s'est emparé de lui.

—Et que ce visage-pâle, qui voulait délivrer les prisonniers, a vécu quinze hivers avec les Agniehronnons.

—Ensuite! Ensuite! s'écrie le comte haletant.

—Qu'une nuit d'été, il fut enlevé dans une chambre du fort des Trois-Rivières, après qu'une sentinelle eût été tuée.

—Continue! Continue! implore M. de Champflour à demi-suffoqué par la joie.

—Et que la mère de l'enfant tombait sans vie près du lit de son enfant.

—Mon fils! s'écrie le comte de Champflour d'une voix qui retentit dans les ténèbres et met toute la bourgade sur pied.

Le comte s'élance vers Andioura, le presse sur sa poitrine et le couvre de baisers.

—Mon enfant! mon fils! mon Jean! ne cesse-t-il de répéter, la voix entrecoupée de sanglots.

—Mon père! soupire Andioura, je vais donc être heureux, enfin !

VIII

Huit jours plus tard, un canot quittait le rivage du pays des Agniehronnons pour se rendre aux Trois-Rivières.

Il y avait, à bord de l'embarcation, le comte de Champflour, Jean, son fils, redevenu Français, Biche-Blanche, rayonnante, le Père Buteux, et le sagamo Aontarisati, dont la tribu venait d'être convertie par le missionnaire, et qui se rendait à Québec pour traiter de la paix avec Ononthio.



LE MONSIEUR QUI SAIT LE BRIDGE

A lire au coin du feu, les longues soirées d'hiver, quand on n'a pas mieux à faire et qu'on a envie de jouer au bridge.

Nous étions quatre dans la garçonnière de mon ami Charles Moreau, deux célibataires et deux hommes mariés dont les femmes philosophaient, dans quelque coin de campagne, sur les avantages de la solitude dans la vie matrimoniale.

Nous avions dîné en ville, c'est-à-dire que nous avions mangé et bu comme de joyeux compères en rupture de ban avec la cuisine du foyer sacré.

Nous étions assis ou couchés avec tout le sans-gêne d'intimes dans un intérieur confortable quand ils ne sont pas en présence de dames. Car, si la société de la femme est chose charmante en soi, dans le cours ordinaire de la vie, rien n'est plus embêtant que sa compagnie après un copieux repas.

Et, à travers la frange de nos cils à demi-fermés, nous voyions, dans une savoureuse somnolence, flotter sur les nuages de nos pipes et de nos cigares des houris qui nous enveloppaient de leurs plus enivrants sourires.

Après que nous eûmes consciencieusement déchiqueté notre prochain, Raoul Planchon, le gros ventru, qui regarde le ommeil du jour comme une faiblesse humaine, nous dit de sa voix de contrebasse que l'on croirait émerger des cavités d'un tonneau qu'il est lui-même :

—A table, Messieurs, du bridge à un cent du point !...

—Accepté ! criâmes-nous en choeur.

A ces mots, mon ami Charles, qui rêvassait dans un coin, sur une ottomane plus moëlleuse que la couche du plus choyé des dieux de mythologique mémoire, bondit de son siège...

—Holà ! s'écria-t-il, vampires qui vous nourrissez de sang humain, vous voulez donc ma mort ?...

—Bridge ! bridge ! clamâmes-nous plus fort.

—Pas de bridge ! ni ce soir, ni demain, ni après-demain... jamais !

—Tiens ! observa le petit Jérôme Cornu, de sa voix aigrelette, les yeux rieurs derrière le binocle, Charles a fait voeu de ne plus jouer aux cartes pour trouver à se marier.

Ce dernier, dédaignant de répondre à ce trait malicieux, continua :

—Comment ! misérables, j'arrive, ce matin, exténué des fatigues d'un long voyage, je vous offre à dîner, je vous invite à venir ici, loin de tout oeil inquisiteur et de

toute mauvaise langue, laisser s'évaporer les effets de votre gloutonnerie, et de quelle manière me témoignez-vous votre gratitude?... En me jetant à la tête une invitation de bridge!... Ingrats!... mais vous êtes donc plus enragés que mes cannibales de là-bas!..

Et, comme il terminait cette tirade, qu'il avait débitée tout d'un trait, sans reprendre haleine, ses yeux tombèrent sur un jeu de cartes charmantes, exquises, délicieuses, brillantes, qui semblaient cligner de l'oeil, pour l'inviter à jouer.

Charles, à cette vue, devient pourpre.

Il ne fait qu'un saut.

S'emparant avec rage de ces cartes, il les lance par la fenêtre... Les pauvres s'envolent à droite et à gauche, tourbillonnent comme une pluie d'or poussée par la rafale, et vont s'abattre en horoscope sur la tête des passants amusés...

—Il devient fou!... murmurai-je, ajoutant presque foi à mes paroles propres.

Charles m'avait entendu.

—Ah oui! je deviens fou, tu dis, le grand Girard, eh bien! je serais curieux de savoir si toi et les autres ne le seriez pas devenus avant moi, la même aventure vous étant arrivée?...

Ecoutez :

Las d'inhaler à pleins poumons la poussière microbienne de notre ville enfumée, dégoûté de l'eau grisâtre que nous fournit le réservoir assassin, fatigué des confidences et des jérémiades de clients qui ne nous paie-

ront que dans l'autre monde, harassé de plaider devant des juges qui ne vous écoutent que d'une oreille, sont sourds de l'autre, vous font la leçon vingt fois par audience et ne rendent leurs jugements que lorsque vous avez les cheveux blancs, je résolus de prendre un mois de vacances.

Dans tous les journaux je fis annoncer que M. Charles Moreau, avocat bien connu, partait pour l'Angleterre, où il allait plaider devant le Conseil privé.

Et le lendemain soir, j'achetais modestement mon ticket à la gare Bonaventure en destination de...

—En destination de?... insistai-je.

—Peu importe l'endroit! répondit Charles, après quelques moments d'hésitation, car le fléau dont je veux vous parler, ce soir, atteint tous les humains si tous n'en meurent point.

Toujours est-il que, par un clair matin, courbaturé, fourbu, les membres ankylosés par des centaines de milles de chemin de fer, je débarquais dans le plus beau coin du monde que l'on puisse rêver.

—Au nom de ce que tu as de plus sacré! lui dis-je, ne va pas nous infliger une description poétique et topographique !

—Imaginez un ciel...

—Passons au déluge! interrompit la contrebasse.

...un ciel qui avait fait toilette neuve, un vrai ciel de dimanche, d'un bleu si pur et d'une limpidité telle

que vous n'auriez pu, vous, pêcheurs endurcis, vous écrier avec le poète :

" Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur."

Vous est-il jamais arrivé de vous arrêter devant une toile de maître dont le pinceau magique semble plutôt avoir reproduit un paysage de son imagination qu'une scène réelle de la nature, un paradis terrestre au vingtième siècle, peint avec les couleurs les plus merveilleusement belles ?

Eh bien! tout ça, c'est de la paille à côté du pays enchanteur où je descendis une matinée du quinzième jour de juillet, en l'an du Seigneur mil neuf cent neuf.

D'un côté, la mer, la mer à perte de vue, avec sa mystérieuse mélancolie, ses voiles blanches sous les feux étincelants du soleil, et le phare qui s'avance, là-bas, au loin, dans les eaux bleues... Et tout près de moi, à mes pieds, c'est la vague charmeresse, étouffant ses mugissements comme un fauve dompté, qui vient s'abattre sur la grève solitaire...

A ma droite, j'aperçois des côtes vertes, fleuries, couvertes de bosquets sans nombre, émaillées de lilas et de pommiers en fleurs, dont le parfum délicat est imprégné d'un arôme salin.

Tout cela est moucheté de points brillants aux couleurs les plus légères et les plus gaies. Ce sont les maisons qui, à mesure que l'on monte, se dessinent plus nettement, pimpantes et parées de fleurs comme des jeu-

nes mariées. On dirait que ces châlets ont une âme tant ils sont attirants et qu'ils communiquent de joie et de contentement.

—Si tu continues ta description, fit la voix en trompette, tu vas nous conduire à Nangasaki, avec ses collines, ses pommiers, ses lilas. Il n'y manquerait plus que madame Butterfly.

—C'est précisément là où j'allais en venir.

Je mettais pied à terre sur le quai de la station, avec cet air d'indécision et d'égarement qui nous accompagne quand on débarque dans une place inconnue, lorsque soudain, mer, voiles blanches, phare, pentes en fleurs, bosquets, cottages égrenés dans la verdure, tout disparut comme sous le coup d'une baguette enchantée.

Et cette baguette enchantée était une enfant superbe...

—Naturellement, c'était inévitable, interrompit le petit Cornu, encore quelque affaire de femme...

—Silence! je vous ai ordonné de ne pas m'interrompre, ou sinon je vous flanque tous à la porte !

—A l'ordre! à l'ordre! hurlâmes-nous, avec un accord touchant.

—Je disais donc, continua Charles, une enfant superbe, la plus adorable créature qu'aient jamais abritée les cieux. Elle n'était pas grande, mais si délicieusement petite! Sa taille se dégageait si souple et onduleuse dans la robe de satinette bleu marin. Elle avait le pied si mignon que c'était une pitié de lui voir fouler les mauvais madriers du quai de la station. Ils n'é-

taient faits que pour marcher sur des tapis de lys et de roses.

—Quelle était la couleur de ses cheveux? demanda Planchon.

Et les questions s'entrecroisant :

—De ses yeux ?

—Portait-elle un *merry-widow?*

—Ou un *mushroom?*

—Ou un canotier ?

—Etait-ce un panama ?

—Vous êtes assommants avec vos questions, interrompit le narrateur avec humeur. Il n'y a vraiment pas de plaisir à vous raconter d'histoire...

D'abord, je vous dirai qu'elle ne portait pas de coiffure. Et c'était bien fait, car c'eût été une honte de masquer sous une de ces horribles cuvettes que la mode impose à nos femmes, à nos soeurs, à nos fiancées, la masse des cheveux qui nimbait son front de vierge d'un diadème d'or.

Etait-ce éblouissement, dans la blancheur rayonnante de son teint de blonde, ses grands yeux chatoyants me parurent deux améthystes dans un écrin de satin immaculé.

—Des améthystes! s'exclama Cornu avec un rire insulteur, les cheveux d'or, passe! mais tu ne nous feras jamais croire que ta Belle au bois dormant avait les yeux violets !...

—Je maintiens ce que j'ai dit, repartit Charles, piqué au vif. Quand nos regards se croisèrent — jamais

de la vie je n'oublierai cet instant — je surpris, dans ses pupilles allumées, un reflet qui rappelle cette teinte violette des horizons, quand le soleil descend, aux dernières heures du jour, derrière la ligne brisée des sapinières embaumées...

Les femmes, vous ne l'ignorez pas, m'ont toujours laissé l'esprit passablement en repos, et jamais l'amour ne me fit faire de ces bêtises qui troubleront la sérénité de vos vieux jours.

Si Charles n'avait été protégé par les lois trois fois sacrées de l'hospitalité, ces insinuations outrageantes l'eussent fait mettre en charpie.

Il en fut quitte pour se rétracter.

La tempête apaisée, Charles poursuivit :

—Eh bien! à ce moment j'eus peur. Je me dis que si je ne prenais garde, cette jeune fille, — j'avais jeté un regard furtif sur ses mains pour m'assurer qu'elle ne portait pas d'alliance — me ferait tourner aux quatre vents comme des ailes de moulin.

Bref, pour la première fois de ma vie, j'étais tombé dans le panneau ; j'étais amoureux fou de mon inconnue au diadème d'or et aux yeux d'améthyste..

* * *

J'avais fui Montréal avec la sincère et ferme résolution de dire adieu temporairement au monde, à ses pompes, à ses œuvres, à ses frivolités. Voyager incognito, me débarrasser des civilités et des exigences mon-

daines, avec tout le branlement des empesages de salons et de gardes-robes, voilà ce que je me proposais bien de faire.

D'avance, je me faisais une fête de me rouler dans les flots saisissants et réconfortants de la mer, de m'étendre dans le sable chaud d'une plage solitaire qui ne porte pas quelque appellation pompeuse et aristocratiquement roturière où plus que jamais on est l'esclave de l'obsession des mondains émigrés aux eaux. En un mot, je me jurais de tout oublier, sans en excepter mes créanciers.

Et ne voilà-t-il pas que, dès mon arrivée en ce pays d'autant plus beau qu'il est moins connu, je m'éprends d'une jeune fille qui m'enlève la première des libertés: la pensée. Dorénavant, je ne devais plus faire un pas, un geste, sans penser à elle.

Quand je montai à bord de la voiture de l'hôtellerie, la belle m'accompagna longtemps du regard.

—Comment s'eppelait l'ondine? demandai-je.

Et Cornu et Planchon de blaguer :

—Anastasie ?

—Céleste ?

—Opportune ?

—Simplicie ?

—Peu importe le nom, rétorqua Charles, la voix maussade; il n'enlève ni n'ajoute un iota aux qualités et aux charmes de l'être qu'on aime.

—N'empêche, répondis-je, que je préfèrerais me nommer Pierre ou Jean que Sémaphore.

—Alors, tu comprendras mon enthousiasme quand je t'aurai dit qu'elle s'appelait...

—Silence! commanda la contrebasse, nous allons apprendre le nom de la nymphe aux yeux d'améthyste!...

—Suzette! murmura tout bas Charles, comme s'il eût craint de profaner ce nom si doux en notre compagnie de mauvais garnements.

Alors, nous nous levâmes, avec respect, et, emplissant nos verres, nous tonnâmes :

—A la santé de Suzette! " What's the matter with Suzette? She's all right "...

Charles, qui se fâche vite, crut que l'on voulait se payer sa tête.

Tout rouge, il s'écria :

—Holà! si vous pensez me faire perdre patience, et m'empêcher de vous faire mes confidences, vous vous trompez! Vous m'entendrez jusqu'au bout!...

—Va! mon garçon, fis-je conciliant, nous ne demandons pas mieux que de t'écouter.

—Je n'avais pas mis le pied sur la vérandah de l'hôtellerie, continua Charles radouci, que des éclats de voix parvinrent à mes oreilles :

—Pas d'atout !

—Je double !

—Puis-je jouer, partenaire ?

—S'il vous plaît.

Tiens! me dis-je étonné, on joue donc au bridge, par ici!

Si l'on jouait au bridge! Hélas! j'allais l'apprendre à mes frais et dépens...

Je soupe, et je suis à peine sorti de table, qu'un des pensionnaires de l'hôtel me dit, très poli, en se courbant très bas :

—Monsieur joue-t-il au bridge ?

Ah! pourquoi la folie humaine, l'orgueil qui se tapit comme une méchante bête au fond d'un chacun de nous nous poussant à croire que l'on sait tout, que l'on peut tout, me fit-il répondre à l'étourdie :

—Oui, un peu.

Mes lèvres avaient dit un peu, mais ces mots ne sont que trop souvent le synonyme déguisé de beaucoup. C'est ce que le quidam avait compris à l'intonation avec laquelle je les avais prononcés.

—Alors, dit-il, Monsieur nous ferait-il le plaisir et l'honneur de faire la partie avec nous ?

Grand Dieu! pourquoi ai-je jamais fait cet aveu fatal?...

Je jouai. Et, naturellement, comme, en face de moi, se trouvait une brune aux yeux vifs, qui avait conservé tous les charmes jeunes d'une fille vieille, et, à ma droite, une septuagénaire à l'air très respectable, je m'efforçai de bien faire les choses.

Il faut croire que je les fis si bien, qu'on me tint sur la sellette jusque sur le coup de minuit.

Le lendemain, madame et mademoiselle étaient pour moi tout sourire,et le monsieur très poli avait pour mon humble personne des égards à nuls autres pareils.

Et, lorsque je traversai le village, je crus surprendre des regards de curiosité mêlée d'attendrissement et d'admiration.

Cet intérêt insolite m'intrigua.

Je parcourus mon être de la tête aux pieds pour m'assurer que je n'avais pas quelque chose de trop ou qu'il ne me manquait rien.

Je ne découvris rien d'anormal.

En revanche, je rencontrai, sur un bout de trottoir, un homme très propre, la figure sereine, le regard imposant.

J'allais, en homme bien élevé, lui céder le pas, quand d'une voix émue, et me tendant gracieusement la main, il me dit :

—Monsieur Moreau, bien que je n'aie pas eu l'honneur de faire votre connaissance, permettez-moi de vous dire que j'ai entendu parler de vous dans les termes les plus flatteurs...

V'lan! ça y est! pensai-je alarmé. Je suis découvert, et mon voyage à Londres, et mon plaidoyer devant le Conseil privé! Ce que l'on va en faire des gorges chaudes à mon sujet !

—Oh! fis-je avec modestie, en baissant les yeux.

—Vous jouez parfaitement au bridge, nous dit-on.

—Ah! ne pus-je m'empêcher de répondre bêtement, furieux d'avoir cru, un instant, que ma bonne renommée avait parcouru des centaines de milles.

—Permettez-moi de me présenter: je suis le notaire Marsolais.

—Enchanté de faire votre connaissance !

Et, comme la conversation tombait :

—Beau temps, fit-il.

Il y avait apparence de pluie.

—Superbe! répondis-je, pour ne pas le contredire.

—Vous aimez le pays ?

—Délicieux !

Je voyais, toutefois, que le brave homme avait une question à poser qui lui brûlait les lèvres.

Je lui tirais ma révérence quand il dit timidement comme une chose honteuse :

—Etes-vous engagé ce soir ?

—Comment le serais-je: j'arrive dans le pays.

Ses lèvres esquissèrent un sourire de contentement manifeste.

—Alors, dit-il, voulez-me faire le plaisir de venir chez moi ?

Bien qu'animé d'un mauvais pressentiment, je répondis :

—Avec plaisir.

Allez donc refuser quelque chose à un homme si gentil !...

Il n'y a pas à dire, pensai-je, les gens sont bien élevés dans ce pays.

Mais, diable! il paraît que les bons joueurs de bridge sont bien notés.

Je ne saurais résister à la tentation qui me dévore de vous faire, en quelques coups de pinceau, le portrait de celui qui faillit devenir mon beau-père.

Je le vis venir de loin, et, sur-le-champ, sa vue me frappa. Il faisait chaud et, cependant, le petit gros homme qui s'avançait, avec la majesté d'un monarque,

au-devant de sa cour, portait un long pardessus en drap noisette. Son crâne chevelu et crépu comme celui d'un guerrier du Zoulouland était couronné d'un haut de forme gris.

Le personnage marchait à petits pas, mais il avait le buste ferme, les épaules rejetées en arrière, la démarche assurée. La main droite reposait sur une canne à pommeau d'or avec toute l'élégance d'un incroyable ; la gauche était passée à la Bonaparte derrière le dos.

Une émotion insurmontable m'avait saisi : j'allais au-devant de quelque chose d'intéressant, de grand, d'extraordinaire !...

Pour rien au monde je n'aurais perdu le moindre de ses gestes.

Maintenant l'apparition se dessinait avec plus de netteté. Le pardessus déboutonné laissait entrevoir la redingote gris clair et un morceau du gilet blanc. Détail que j'appris plus tard, ce gilet avait quelque chose de particulier : toujours entr'ouvert à la hauteur des trois premiers boutons, le plastron de la chemise resplendissait avec un faux rubis de la grosseur d'une châtaigne. Il portait une sempiternelle cravate blanche De toute cette blancheur émergeait une figure de bronze rehaussée d'une moustache et d'une impériale napoléonienne d'un noir de suie. Dans les traits épais, rien de caractéristique. Si, la nature avait gratifié notre grand homme, sous la paupière droite, d'un pois chiche qui lui donnait un air pas comme un autre.

Laissez-moi vous dire ce que m'apprirent de charita-

bles commères plus empressées dans cette partie du pays que partout ailleurs de nous renseigner sur le compte du voisin.

Cet original, qui s'était marié sur le retour de l'âge, se teignait la barbe et les cheveux. De mauvaises langues prétendaient qu'il avait toujours porté le même chapeau, le même pardessus, le même gilet et la même chemise. D'autres, cependant, plus généreuses, expliquaient cette malice en disant que le notaire, depuis l'âge d'homme, avait adopté cette manière de s'habiller que les exigences des diverses modes successives ne lui avaient point fait quitter depuis. Sa garde-robe contenait alignés toute une série de pardessus et de couvre-chefs façonnés à Londres sur commande. Ces reliques feraient partie du bagage des héritiers.

Il ne buvait pas, ne fumait pas et jouait du violon.

Le soir donc, j'arrive chez Mtre Marsolais.

Je me trouve devant une maison qui suinte l'antiquité comme son propriétaire.

Je soulève le marteau en cuivre poli.

La porte roule sur ses gonds.

O surprise ineffable! inénarrable ébahissement! Elle m'apparaît dans tout son éblouissement avec ses cheveux de flamme et ses yeux de lumière.

L'émotion m'a cloué sur place, muet et stupide.

M. Marsolais, est-il chez lui? demandai-je enfin avec effort, comme dans un rêve.

Alors, d'une voix qui chantait à mes oreilles telle une harpe éolienne, elle me répondit avec grâce :

—Oui, Monsieur, veuillez entrer.

Elle n'avait dit que cela et de ma vie je n'avais rien entendu de si joli.

J'allais ajouter quelque parole aimable quand mon prince noir parut dans l'encadrement de la porte, toujours digne, solennel.

—Entrez donc, cher Monsieur, me dit-il, la main tendue.

—Monsieur Moreau, ma fille Suzette, ajouta-t-il en présentant.

Sa fille! cet être incomparable! pensai-je avec ahurissement. Elle, l'enfant de ce peau-rouge! Est-il surprenant, après cela, que Darwin nous donne le singe pour aïeul. Je serais curieux de voir la mère.

—Au nom de tout ce que tu as de plus cher! interrompit Planchon, fais-nous grâce de la description de la bonne femme. C'est déjà assez de celle du vieux !

—Ça s'adonne bien: elle était morte.

Il est huit heures et demie, Monsieur, me dit mon hôte; nous sommes quelques minutes en retard, puisque nous commençons à jouer à huit heures précises tous les soirs. Ce que nous allons jouir de votre société! Vous connaissez si bien le bridge!...

—Comment! me dis-je alarmé, eux aussi! mais dans quelle galère suis-je donc tombé?...

Et, tandis que le notaire disposait les chaises autour du tapis vert:

—Vous savez, depuis la mort de ma sainte femme, et depuis que j'ai abandonné l'exercice de ma profession,

j'ai été mordu par la passion des cartes... Mais, fit-il, en se reprenant, quand je dis la passion des cartes, je veux parler du bridge... Au grand jamais! nous ne mettons d'argent à l'enjeu : c'est contre mes principes... Chaque soir, des amis viennent jouer avec moi... Ma fille, seule, ne joue pas... Elle n'a jamais voulu apprendre le bridge. Un si beau jeu!...

Dans mon for intérieur, je l'en aimai davantage et la contemplai avec une admiration émue : elle ne connaissait pas le bridge!...

Les amis arrivés, nous jouâmes au bridge jusqu'à une heure.

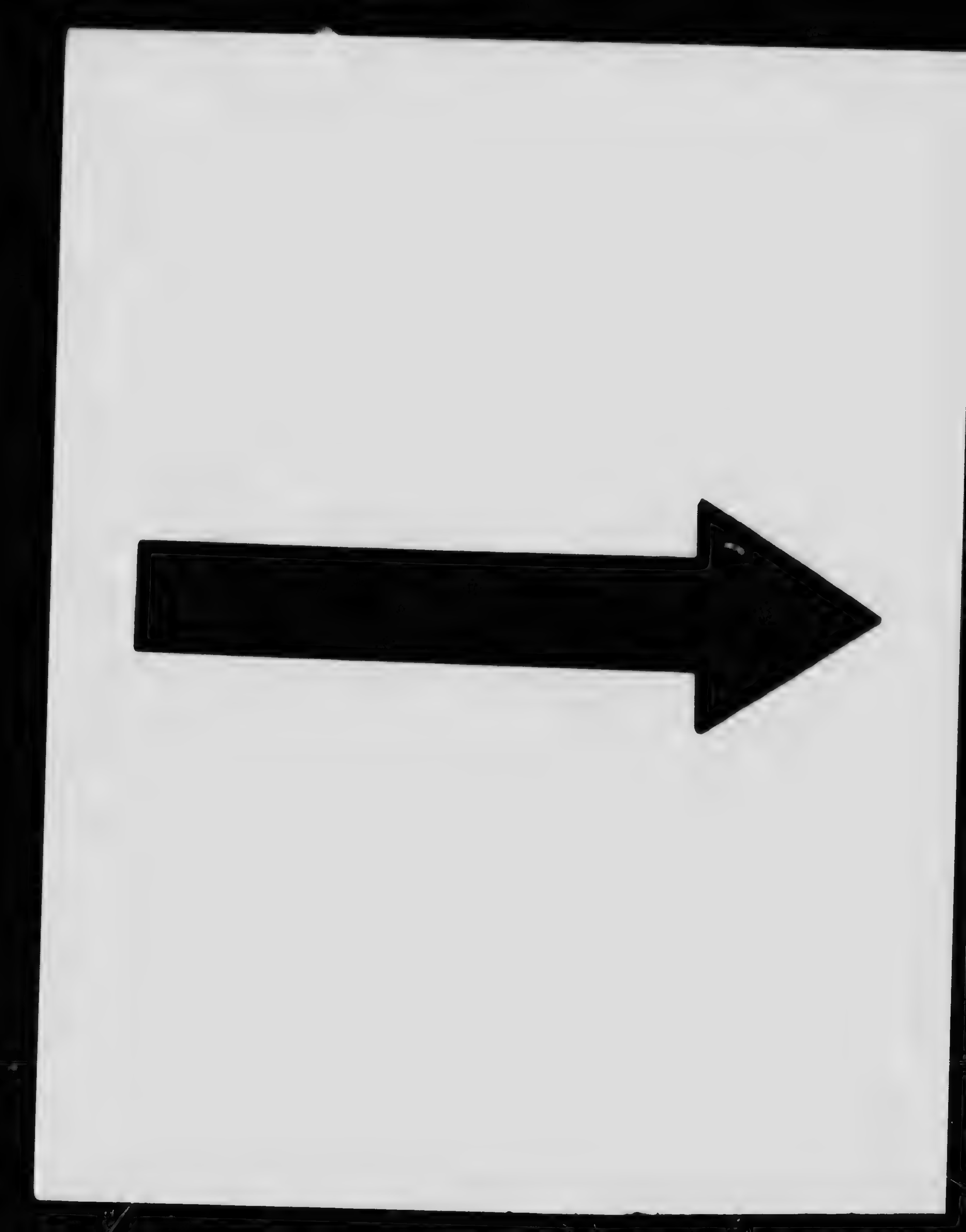
Et toutes les ouvertures étaient fermées, et nous rôtissions comme dans un four à chaux. Mais le notaire, comme on l'appelait dans le village, tenait constamment et fenêtres et portes closes.

Il prétendait que le moindre courant d'air était contraire à sa constitution qu'il soignait avec une sollicitude toute paternelle.

Le lendemain, soirée chez M. le maire.

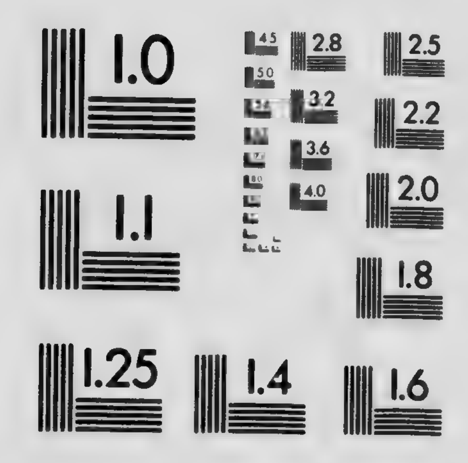
Faut vous dire que l'on faisait les choses en grand dans ce village. On jouait au *high life* des villes tapageuses. On y mettait un sérieux et une bonne foi touchants. La comédie, parfois, n'était pas trop mal réussie. Mais aussi, il arrivait que c'était délicieux!... Cette parodie mondaine me rappelait joliment les petites filles qui s'affublent des jupes de leurs mamans pour donner leurs *five o'clock teas.*

Je balançai longtemps avant d'accepter l'invitation



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





dont m'avait honoré Mme la mairesse. Sur mes gardes, désormais, j'avais présent devant les yeux le souvenir du bridge comme un épouvantail.

Mais, j'étais certain de revoir ma Suzette chez M. le maire. La pensée de la jouissance que me procureraient les moments passés en tête-à-tête avec elle vainquit ma résistance et mes appréhensions.

* * *

Je venais de saluer les hôtes de la maison, quand, assise sur un banc rustique, sous une tonnelle à demibaignée de la lumière douce et calme de la lune qui montait, là-bas, au-dessus des flots assoupis, je l'aperçus belle et captivante comme dans un conte des Mille et une Nuits.

Vite! je me glisse dans sa direction, mon coeur battant à me rompre les côtes...

Je m'asseois sur le siège, à côté d'elle, la seule place de libre.

Aucun danger d'être interrompu.

Mon âme tressaillit d'allégresse...

Enfin, j'allais causer seul à seul avec cette beauté qui me souriait, et quel sourire!...

Que j'avais bien fait de ne pas m'arrêter à des craintes futiles et de me rendre à cette soirée!

On a beau aimer le bridge, ces gens étaient raisonnables et civils. On ne fait pas un abus même des meilleures choses.

J'allais entamer la conversation, quand, dans l'atmosphère attiédie et parfumée du soir, une voix retentit à mes oreilles comme un éclat de tonnerre :

—Monsieur Moreau est-il là ?

Hélas! oui, il était là.

Un moment, je fus tenté de ne pas répondre, me cacher, fuir.

Et la raison aidant:

—A quoi bon, pensai-je, on finira toujours par savoir, et l'on me prendra pour un sauvage.

—Présent, fis-je d'une voix défaillante.

Je levai les yeux.

L'opulente personnalité de Mme la mairesse masquait presque en entier l'encadrement lumineux de la porte.

—Nous vous attendons, cher Monsieur Moreau, dit-elle, le bridge vous réclame.

—Le bridge! pensai-je, atterré... Ils sont donc mordus dans ce pays et ne me laisseront pas une heure de répit!...

Et jusqu'à deux heures, nous le fîmes sans atout, nous le fîmes coeur, nous le fîmes carreau, nous le fîmes trèfle, nous le fîmes pique; nous bridgeâmes et rebridgeâmes; nous doublâmes et redoublâmes, tandis que dans la pièce voisine, aux accords de la musique entraînante, je voyais valser les couples enlacés, et que, mon amour, qui ne savait pas le bridge, — heureuse mortelle — passait légère comme une sylphide et radieuse comme un beau ciel de printemps dans les bras des danseurs que je maudissais de tout mon coeur!...

* * *

Plusieurs fois, j'allai, et le soir et l'après-midi, voire même la matinée, chez le notaire, dans l'espérance de me trouver en tête-à-tête avec la jolie Suzette.

Fatalité ! Le marteau retombait, la porte s'ouvrait, et moi, je tombais dans les bras de l'homme au castor gris.

—Vous arrivez bien, mon ami, — j'étais devenu son ami — me disait-il, la figure épanouie. Nous sommes trois, nous allons faire la partie.

Ils étaient toujours trois, et, depuis mon voyage dans ce satané beau pays, je me défie du nombre trois que j'ai appris à regarder comme néfaste.

Et nous nous attablions, et nous jouions au bridge. Et, à mon retour à l'hôtel, si c'était le jour, la vieille dame à l'air très respectable et la brunette aux yeux clairs venaient vers moi, au sortir de table, la bouche en coeur :

—Une partie de bridge, Monsieur Moreau. Nous n'abusons pas, n'est-ce pas?...

Et moi, par mollesse, je jouais, espérant toujours revoir enfin, seule, ma Suzette aux yeux doux.

Avais-je le malheur d'être invité quelque part, on me lançait invariablement la même phrase à la tête en accourant au-devant de moi :

—Oh ! Monsieur Moreau, nous allons avoir une partie de bridge !... Et vous allez vous amuser, car le bridge, ça nous connaît !... Nous ne ressemblons pas aux Gron-

din, qui jouent comme des pieds!... Cher Monsieur Moreau, que vous avez dû trouver cela ennuyeux de jouer avec des gens qui ne connaissent rien !...

Ailleurs, c'était pire :

—De grâce, Monsieur, me demandait-on avec des yeux suppliants, montrez-nous donc le bridge!... On ne parle que de vous dans le village.

Alors, je devenais professeur de bridge.

J'en perdis le sommeil, le boire et le manger. Mes nuits étaient assaillies de cauchemars. Cartes et chiffres s'alignaient à l'infini. C'étaient des batailles entre le rouge et le noir.

Une fois, j'avais édifié un gigantesque château de cartes. Avec ma Suzette, j'allais en franchir le pont-levis, quand un Barbe-Noire monstrueux, sortant des profondeurs des forêts voisines, d'un coup de pouce abattit le château, nous ensevelissant, Suzette et moi, sous les décombres. Je ne fus jamais si narri qu'à mon réveil: moi qui croyais en avoir fini avec le bridge.

—Mais, interrompit Plançon, rien ne t'empêchait de déguerpir et d'aller finir tes vacances ailleurs?

—Rien! s'écria Charles avec transport, et que faites-vous de ma Suzette? J'aimais à la folie la fille du notaire. Je ne pouvais me résoudre à la quitter. Sa pensée me hantait partout. Et cependant, me croirez-vous si je vous dis que, depuis dix jours que j'étais arrivé, je n'avais pas encore réussi à lui adresser la parole, encore moins à lui déclarer de quels feux je brûlais pour elle, pour sa taille onduleuse, ses cheveux d'or, ses yeux d'améthyste, et sa voix de sirène...

Chaque soir, avant de me mettre au lit, furieux, je faisais ma malle. Le lendemain, cependant, après avoir vu passer dans mes rêves la chaste Suzette, je débouclais, honteux, quitte à reboucler le soir même.

* * *

Emporté sur l'aéroplane de la renommée, mon nom avait franchi les frontières du village.

Ah! que je comprends aujourd'hui le poids de la gloire et la tyrannie des grandeurs ! D'aucuns n'avaient songé à me demander qui j'étais ni d'où je venais.

J'ÉTAIS LE MONSIEUR QUI SAVAIT LE BRIDGE !

Ce parchemin d'honneur et d'intelligence supérieure m'ouvrait à deux battants les portes les plus récalcitrantes.

Un jour, par une exquise après-dînée, j'étais descendu sur la plage, quand, à distance, je surpris Suzette, belle comme la mer calme et bleue dont la dentelle venait gracieusement couvrir ses jolis petits pieds roses.

Elle était seule, les yeux perdus dans l'immensité. Sa robe de mousseline mauve s'enroulait autour d'elle suivant les caprices de la brise légère. Les cheveux, sous l'étincellement du soleil, la couronnaient d'une auréole.

Cette fois, pensai-je, je suis certain de mon affaire:

je cours à elle, je me jette à genoux, et je lui déclare mon amour!...

Et déjà, j'allongeais le pas, quand, tout à coup, des voix criardes retentirent à mes oreilles :

—Ah! ah! Monsieur Moreau, c'est comme ça que vous fuyez la compagnie des dames pour les plages solitaires !

Je me retourne, je suis cerné.

—Marie, as-tu tes cartes? demande une dondon au faux chignon à triple étage.

—Oui, ma chère, répond une grande flûte, au nez allongé en saxophone surmonté d'une paire de lunettes.

—Alors, une partie de bridge sur la grève!... Ce sera très original!...

Et toutes de battre des mains comme des oies qui se font aller les ailes.

—Nous étions trois, remarque la dondon, vous êtes le quatrième et le plus important... Il y a une demiheure que nous vous cherchons...

Toujours trois!...

Et Marie sortit des cartes de son réticule...

A cette vue, je ne fais qu'un tour.

Pour comble de déveine, j'aperçois le notaire, comme un cerbère, se dirigeant vers sa fille.

Cette fois c'en est trop.

Je perds patience... J'oublie tout... et ma galanterie que l'on harcelle depuis quinze jours, et le Conseil privé, et les sarcasmes qui m'attendent à mon retour à Montréal, et surtout mon adorable et bien-aimée Suzette !...

—Ah ça! leur criai-je sous le nez, voulez-vous bien me f... la paix avec votre bridge!......

* * *

Et je remonte la côte quatre à quatre, si je puis dire.

J'entasse tout pêle-mêle dans ma malle...

Je règle ma note d'hôtel, et, un quart d'heure plus tard, j'étais à bord du rapide en route pour Montréal et la liberté... me félicitant d'avoir échappé à mes bourreaux pour ne pas pleurer au souvenir de ma Suzette perdue à jamais...





FRANÇOISE LA BLONDE

Il y a quelques années, à Paspébiac. C'est le soir. La mer est d'un calme reposant.

Çà et là des frissons sur la vaste nappe bleue comme de la soie qui se plisse sous les doigts caressants de la femme.

La lune, dans sa plénitude, traverse d'une large raie d'argent les flots assoupis.

Dans la paisible immensité du soir, aussi pure que le coeur d'un séraphin, les étoiles, qui semblent se nuire, tant elles sont nombreuses, étincellent comme un foison de pierreries.

Là-bas, à l'extrémité du barachois, dont le sablonneux triangle se prolonge dans la mer, la lumière du phare jette ses premiers feux.

Et le long de la falaise, et parmi les " chafauds ", et sur la mer se meuvent des ombres épaisses.

Ce sont les pêcheurs qui viennent de tendre leurs rets, ou seinent pour la boëtte du lendemain.

Les seines décrivent dans la baie de larges cercles qui vont en se rétrécissant, et quand, enfin, les seineurs se sont rapprochés jusqu'à se toucher du coude, c'est une pluie de diamants qui s'abat sur la grève, à cause de la phosphorescence de la mer.

Emprisonnés dans les mailles étroites, il y a des harengs au dos d'argent, des truites aux écailles miroitantes, des éperlans tout petits et frétillants, des plis au ventre large et plat, des raies à longue queue, des crabes rampants à l'aspect hideux dans l'obscurité.

Ce soir-là, cependant, Abel Horth, fils de Rémi, n'était pas descendu sur le " plain ".

Abel avait eu ses dix-sept ans à la Trinité. On eût dit un homme fait. Il était déjà grand, avec des épaules larges, des membres longs et une poitrine qui remplissait tout le tricot de laine brune.

Les traits forts n'avaient rien de caractéristique, à l'exception de la bouche au sourire charmeur qui donnait à toute la physionomie une expression d'irrésistible bonté.

Les yeux, très noirs, étaient couverts de sourcils touffus que l'on n'avait jamais vus se froncer. La barbe, déjà, commençait à pousser. Et, tout jeune qu'il fût, Abel avait la réputation d'un pêcheur habile. N'était-il pas, à la dernière pêche du Nord, arrivé deuxième barge?

Ce midi-là, de retour de la pêche, c'est à pas lourds qu'il avait remonté la longue côte menant du banc au chemin du roi. Il demeurait à quelques arpents à l'est du calvaire, sur la falaise.

Et, quand il était passé devant la grande croix noire entourée de la clôture en bois, il s'était signé avec un soupir de douleur.

Abel poussa la porte d'une maisonnette à mansarde.

Il franchit la cuisine, qui sert de salle à manger, et entre dans la pièce voisine que sépare une mince cloison de planches brutes.

Dans un coin, sur un grabat, gît une femme.

Près de la couche, on voit une table de bois blanc couverte de remèdes et d'un crucifix en plâtre.

La pauvre femme paraît immobile. Ses regards sont fixés sur la cloison, où une main pieuse a broqueté quelques lithographies religieuses que l'âge a jaunies.

Les joues creuses et ridées de la malade ne sont pas plus jaunes. Les cheveux en broussailles, ni blancs ni gris, ont cette teinte de la première neige d'hiver qui disparaît au lever du soleil.

Sur le seuil, Abel s'est arrêté.

Il ne sait pas si sa mère dort, ou bien si, dans le silence glacial de la chambre, ce n'est pas la mort qui a passé par là.

—C'est toé, Abel, demande la malade, sans retourner la tête.

—Oué, mère... Comment ça va?

—J'étions ben mal " épinglé "... Approche.

Le jeune pêcheur s'avança timidement. Ce squelette vivant qu'il avait là, devant les yeux, n'allait-il pas entr'ouvrir une des portes de l'éternité?

—Betôt, mon gars, dit la mère d'une voix basse, j'au-

rai défuntisé... C'est le docteur qui me l'avont dit... M'sieu le curé itout m'avont préparé pour le grand voyage... Et puis, j'voyons plus ben clair...

—Où est Jacques? demanda le jeune homme, chagrin, parce que son frère n'était pas au chevet.

—Il doit être en haut; je l'avons entendu marcher y a pas cinq minutes... Un instant, mon gars, ajouta-t-elle en retenant par la manche de son tricot Abel, qui se levait pour aller chercher Jacques.

T'as toujours été un bon fils pour moé, dit-elle, le bon Dieu t'en bénira... Ecoute-moé ben... avant que de défuntiser, j'avons une faveur à te demander... Jacques est pas fort; l'état de pêcheux est un métier trop dur pour lui: ça le tueriont... Y tient ça de mon défunt homme, qui s'étiont morfondu à la besogne... Y a ben souffri... Promets-moé de m'remplacer auprès de ton frère...

—J'le promettons, répondit Abel, les yeux humides.

—J'avons encore d'aut'chose à te demander, mon gars, continua la veuve de Rémi Horth, en prenant entre les siennes les mains de son fils. J'avons jamais osé parler de ça à mon homme de son vivant, mais, tous les jours, j'avons pensé... à envoyer Jacques au collège... Promets-moé de le faire éduquer.

Et la mère regarde son fils avec des yeux qui sont tout un monde de mystère et d'amour.

Abel, qui aimait bien son frère, mais encore mieux sa mère, fut quelques secondes sans répondre. Comment

s'y prendrait-il, lui, le pauvre pêcheur, qui gagnait de peine et de misère le pain des trois? Le collège, pensait-il, c'était un gouffre sans fond où s'engloutissaient des sommes fabuleuses.

Mais sa mère, sur son lit de mort, le lui demandait sur un ton qu'il n'avait jamais connu, ni si tendre, ni si pressant.

Sans s'arrêter, alors, à réfléchir, pour n'être pas tenté de refuser, c'est d'une voix assurée qu'il répondit :

—Mère, je vous l'promettons!...

A ce moment, Jacques parut dans l'encadrement de la porte.

Agé d'une douzaine d'années, Jacques était un garçon maladif et maigrelet. Il avait le front bas, comme tout ramassé sur lui-même, le regard glauque et fuyant, le nez camard, les lèvres épaisses. Avec des épaules voûtées, des jambes minces dans la culotte de bure longue et flottante, c'était un enfant pitoyable et peu sympathique.

—A genoux, râla soudain la veuve Horth, à genoux, mes enfants, que j'vous donnions ma bénédiction!...

Abel s'écroula plutôt qu'il ne s'agenouilla, secoué par les sanglots.

Jacques, les yeux secs, le regard distrait, se mit à genoux à côté de son frère.

Alors, tandis que par la fenêtre grande ouverte, montaient de la mer les accords d'une voix mâle qui chantait une complainte, la moribonde, levant son bras dé-

charné, traça dans l'air un signe de croix qu'elle ne put achever....

La main était retombée inerte le long du grabat...

* * *

Abel venait de rentrer après avoir tendu ses rets.

Dans le ciel sans lune les nuages s'amoncelaient, et les vents d'aval chassaient les vagues sur la grève avec un bruit de canonnade dans le lointain.

Çà et là dans le village, trouant les ténèbres, qui se font tôt en octobre, brillaient de petites lumières.

Abel alluma la chandelle de suif et mit le loquet aux portes.

Comme il avait soif, il souleva la chaudière de ferblanc, sous l'escalier, et but à même l'ustensile,essuyant, du revers de sa main, sa forte barbe noire.

Revenu à la table, où il y avait des restes du repas du soir, il s'assit, la tête dans ses mains, et songea longtemps à sa mère défunte, à son frère, à Françoise la blonde.

Son profil se dessinait en silhouette sur la cloison de planches brutes. Il n'entendait que le vent, qui faisait craquer la mauvaise charpente, et les lames qui venaient se briser contre la falaise.

Soudain, le chien d'Abel, qui veillait sous le poêle, gronda sourdement, puis se mit à aboyer.

Abel tressaillit.

Dans cette maison où il vivait seul depuis plus de douze ans, personne n'en avait franchi le seuil après le coucher du soleil.

Et quelqu'un frappait à la porte.

—Qui va là? demanda-t-il à voix haute, sans bouger de son siège.

—Moi, Jacques, ton frère.

—Ah! c'est toé, fit Abel en ouvrant.

Il enleva de dessus un coffre son suroît et ses bottes de caoutchouc.

—Assis-toé là, dit-il, c'est pas un trône, mais ça vaut encore mieux que ma chaise, qui boite autant que l'vieux Samuel.

As-tu fret, continua-t-il, empressé, j'm'en vas faire du feu? Car, tu sais, moé, j'pensons pas à ça.

—Non, merci, répondit Jacques, je n'ai pas froid.

Au fait, poursuivit-il, il y a quelque temps que je t'ai vu... Comment te tires-tu d'affaires?...

—Oué, y a quéq'temps... murmura le pêcheur, en baissant la tête avec tristesse.

Sais-tu, mon Jacques, qu'y a betôt deux mois que je t'avons pas vu...

—Oh! prétexta le nouveau médecin de Paspébiac, les visites, les consultations... je n'ai pas un moment à moi...

—Oué, oué, j'comprends ça. Tout de même que c'est ben triste de pas s'voir plus souvent... J'avons fait un p'tit saut à ta maison ben des fois, mais le guignon me poursuit... t'étais toujours sorti... Ensuite... j'ai-

mons autant te le dire, ça m'gêne que d'aller chez vous. j'avons toujours peur de te déranger....

—A propos, observa Jacques, en secouant négligemment la cendre de son cigare, sais-tu bien que les gens commencent à trouver étrange que je ne me marie pas...

—Marie-toé, alors, remarqua le pêcheur avec un sourire triste.

—Fort bien, mon cher, mais on ne se marie pas comme ça, sans crier gare, avec la première venue sur le chemin du roi!...

—C'est pas non plus ce que je voulions dire... On m'a rapporté que tu faisais les yeux doux à Catherine Chapados, la fille à Philippe... C'est ça qui te ferait une bonne femme, jolie, accorte, bonne ménagère... avec ça que l'bonhomme a des bidous, ajouta-t-il, en frottant son pouce contre son index,

—Bah! fit Jacques, avec une indifférence affectée, je me passerai bien des bidous de Philippe Chapados... Du reste, sa fille ne me plaît pas, et je ne lui ai jamais fait les yeux doux.

Tu d'venions difficile. Y est vrai que tout l'monde est pas docteur... Y a encore Charlotte Huard. V'là qui te ferait un bon brin d'femme, et puis...

—Mon cher Abel, interrompit Jacques, tu es à cent lieues de ma pensée... Il n'y a qu'une femme que j'épouserai... Sais-tu qui ?

—Non... répondit gauchement Abel, en remplaçant la chandelle, qui menaçait de s'éteindre.

—Françoise Aspirot.

Abel se lève tout d'une pièce, la gorge sèche, les yeux hagards, et retombe comme une masse sur son siège.

—Françoise Aspirot!... t'as dit Françoise Aspirot! ...répète-t-il d'une voix brisée... Tu savons donc pas que...

—Abel, qu'as-tu?... demanda le médecin sans s'émouvoir. Est-ce que réellement Françoise?... Je n'ignorais pas que tu la trouvais jolie fille, mais de là à en être épris! S'il fallait s'amouracher de toutes les filles que l'on trouve de son goût... Mais tu ne l'aimes pas?

—L'aimer! j'en étions fou!... A c't'heure que t'as une position, c'est pour elle seule, frère, que j'travaillons, dans l'espoir de gagner assez d'argent pour la marier....

Et après un silence :

—Y a six ans que je l'aimions !...

—Et moi donc! reprit Jacques en s'animant, et la voix méchante, l'oeil en dessous. Il y a cinq ans, quand je suis revenu de ma dernière année de collège à Québec, et que j'ai rencontré Françoise sur la grève, pure et fraîche comme une rose, je me suis mis à l'aimer comme ça, tout de suite. Et, chaque année, quand je revenais prendre mes vacances d'université, et que je voyais Françoise s'épanouir en sagesse, en beauté, je me promettais bien de n'avoir jamais d'autre femme...

Il se leva et mit une main sur l'épaule du pêcheur :

—Abel, continua-t-il d'une voix radoucie, tu as été plus qu'un frère pour moi... Eh bien! sache que j'aime tellement Françoise que, si je ne l'ai pas pour épouse, je ne me marierai jamais...

Abel, mon frère, ma seconde mère, j'ai une faveur à te demander, celle qui couronnera le dévouement de ta vie... Aide-moi à gagner la main de Françoise, et je te devrai le bonheur de mon existence... Fais cela, dis, le veux-tu?...

Le pêcheur se taisait.

Devant ses yeux agrandis par la douleur passèrent deux visions: Françoise, si belle, si douce, si pure, dans sa robe de percale blanche, avec ses yeux profonds et bleus comme la mer, et son front de marbre couronné de cette masse ardente de cheveux d'or...

Il n'aimait plus qu'elle et son frère...

Jamais il ne pourrait la sacrifier, même à Jacques... Il l'aimait trop, trop, trop!... Et puis, il y avait si longtemps qu'il caressait le rêve d'en faire sa femme, qu'il la regardait déjà comme sienne...

Des pleurs perlèrent à ses cils.

Sa vue s'embrouilla. Il ne distingua plus clairement la première image qui s'effaça pour faire place à celle d'une femme au front ridé, aux yeux ternes enfoncés dans leurs orbites, à la chevelure d'une blancheur indécise.

Cette femme, étendue sur un grabat de souffrances, disait d'une voix qu'il n'oublierait jamais :

" Promets-moé, mon gars, de m'remplacer auprès de lui "...

Elle était vieille, cette femme, fanée, mourante, mais c'était sa mère. C'était celle qu'il avait juré de remplacer auprès de Jacques.

Son frère lui demandait sa vie: l'amour de Françoise...

Cette vie il la lui donnerait.

Le pêcheur se leva.

—Jacques dit-il, la voix cassée je te l'promettons... je t'aiderons...

—Merci, répondit le médecin, en serrant mollement la main d'Abel.

Maintenant, ajouta-t-il, il faut que je m'en aille, car Abraham Maldemay, qui s'est planté un croc rouillé dans la main, doit venir me voir. Il y a danger d'infection.

Abel prit le chandelier d'étain pour accompagner son frère jusqu'à la porte.

—Au revoir, dit ce dernier.

—Au revoir, Jacques, répondit le pêcheur en élevant la chandelle de suif fumeuse au-dessus de sa tête, pour mieux éclairer le médecin, qui s'en allait d'un pas léger, en fumant son cigare.

Et quand Jacques eut disparu dans la nuit, Abel, sans refermer la porte, s'écroula en travers de la table, en sanglotant, lui, le colosse, comme un enfant...

* * *

Abel, parti pour la pêche avant l'aube, avait traversé à la Grande-Anse. Il avait passé tout le jour sur mer.

Et, bien qu'il eût fait une pêche abondante, ayant pris nombre de morues qui ne pesaient pas moins de

cinquante livres, il revenait à la maison d'un pas pesant, le front sombre.

Il songeait, le pauvre, que cet argent ne lui servirait guère, puisqu'il ne servirait qu'à lui.

Tout le temps qu'il avait peiné, au prix de sacrifices que lui seul connaissait, à faire instruire son frère, à lui obtenir son diplôme de médecin, il avait travaillé avec courage, puisqu'il avait une ambition au coeur.

Et après que Jacques se fût établi dans la paroisse, alors, le pêcheur avait songé à son propre bonheur : se mettre assez d'argent de coté pour épouser Françoise. Il s'était imposé tant de privations, qu'au printemps, pensait-il, il pourrait demander la main de celle qu'il aimait.

Mais, voilà qu'un soir, Jacques avait frappé à sa porte et lui avait demandé sa Françoise aux cheveux d'or...

Suicide moral, le grand frère avait fait saigner jusqu'à la dernière goutte son coeur immensément bon...

Il avait donné sa parole au cadet à qui il ne pouvait rien refuser en mémoire de la morte...

Sa vie, maintenant, était brisée... Son âme ne rendait plus aucun son, comme la harpe dont la dernière corde vient d'être rompue par une main profane.

Depuis deux jours que Jacques était venu le trouver, il allait ainsi qu'une barge désemparée sur une mer sans rivages...

Se résoudrait-il jamais à parler à Françoise?...

Il faudrait pourtant en finir un jour ou l'autre, il l'avait promis à Jacques.

Il marchait la tête basse.

On venait dans sa direction.

Il allait céder le pas quand un flot de sang monta de son coeur à sa figure...

—Françoise!... s'écria-t-il.

C'était comme s'il eût retrouvé un être adoré que l'on croit à jamais perdu.

Tous deux s'arrêtent.

Abel lève les yeux.

La grande croix noire du calvaire se trouve devant lui...

Il frémit...

Lui faudra-t-il donc, lui aussi, boire jusqu'à la lie le calice de la douleur?...

Il regarde la jeune fille, radieuse dans la paix ambiante de la tombée du jour, sa beauté blonde et fraîche tout ensoleillée, se découpant merveilleusement sur le fond bleu de la mer endormie.

—Françoise, dit Abel, ignorant des roueries du langage, tu m'en voudras pas si ce que j'allons te dire te surprend?.. J't'avons jamais fait d'avances, mais t'as p'tet ben cru qu'un bon jour j'te demanderions pour ma femme...

—Abel, tu as toujours été bon et gentil pour moi, répond Françoise en rougissant, mais une honnête fille ne doit pas faire de ces calculs.

—Eh ben! Françoise, j'y avons pensé pour tout de bon depuis queq' jours, et j'métions dit comme ça que j'me marierions jamais...

Françoise pâlit et s'accouda à la clôture du calvaire.

—Vois-tu, poursuit Abel, après quelques instants d'un silence atroce pour les deux, j'me sentons pas d'inclination pour le mariage... et puis... et puis... c'est à peine si j'pouvons gagner de quoi vivre tout seul... Plus ça va, moins la morue paye... Et si j't'épousions, Françoise, j'voudrions tant de belles choses pour toé!..

La jeune fille se tait.

—Encore, si j'avions l'espérance de faire de l'argent comme mon frère Jacques... A propos, Françoise, comme j'étions décidé à rester une jeunesse, et que j'aimions ben Jacques, j'serions si content de vous voir convoler...

Elle, la tête basse, ne dit mot.

Le pêcheur, de plus en plus mal à l'aise de ce silence continue:

—Jacques m'a souvent paru te trouver de son goût.. T'es si jolie qu'tas ainq' l'embarras du choix!...

Abel parle, parle, mais c'est une cloche fêlée qui rend un son lugubre.

Françoise est toujours muette.

—Veux-tu que je lui parlions à ton sujet? demande le fils de Rémi, qui lève les yeux vers le calvaire pour ne pas regarder la jeune fille.

Françoise la blonde tend alors la main au pêcheur :

—Au revoir, Abel, il se fait tard... Nous recauserons de cela demain, veux-tu?...

—Bonsoir, Françoise...

Abel sent un frisson terrible secouer ses membres.

Une larme brûlante, larme d'ange, vient de tomber sur sa main hâlée, brisée par les labeurs de la mer.

La jeune fille, elle, poursuivait sa route, sans retourner la tête.

* * *

Le lendemain, un dimanche, le redoutable vent d'est, accompagné de pluie, faisait rage. La terre argileuse du chemin se détrempait en une peinture brique.

Le ciel était d'un gris lamentable.

Dans les sinuosités de la falaise, goélands et mouettes faisaient entendre leurs cris rauques et saccadés.

La sirène du phare retentissait à travers le brouillard de la mer rageuse.

Agenouillés dans l'église, les fidèle priaient.

Un homme, soudain, franchit en courant l'enceinte sacrée.

Sa voix couvre celle des chantres et du petit orgue.

—Les " marrins " sont cassés!... les barges s'en vont à la dérive!...

En un clin d'oeil, les pêcheurs, vieillards, hommes dans la force de l'âge, jeunes gens, voire même des enfants, sortent du temple avec précipitation.

Il y a quelque chose de sinistre dans cette nouvelle.

C'est tout comme si l'on eût crié. " Le feu est à vos maisons! "

Leurs barques, en effet, avec leurs gréements, les rets,

les seines, les filets, les voiles, c'est toute leur fortune.

Et les voilà qu'ils courent dans la tempête.

Arriveront-ils à temps pour rattraper leurs barques et les mettre à l'abri du vent, à l'ouest du barachois. ?

Les éclairs déchirent en zigzags les nues noires. Menaçantes comme des fauves, les vagues se ruent en montagnes écumantes contre la falaise, où elles se brisent avec un sonore fracas.

Débarrassées de leurs ancres, les embarcations sont emportées au large par le déchaînement de la tempête.

Les femmes, à l'église, supplient l'Etoile de la Mer et le Dieu qui commande aux flots, d'avoir pitié de leurs hommes et de leurs gars.

Pas une, cependant, ne prie avec autant d'ardeur que Françoise qui, à genoux aux pieds de la Vierge blonde comme elle, laisse tomber sur les grains de pierre bleue de son chapelet des larmes d'amour et d'effroi.

Les pêcheurs, maintenant, sont arrivés sur la grève, balayée jusqu'à la côte du Portage par des houles d'un vert sinistre et magnifique.

Alors, ces héros obscurs de la mer, ces vaillants qui bravent les fureurs de la gueuse pour gagner le pain de tous les jours, s'efforcent de mettre à l'eau leurs *flats,* afin d'atteindre leurs barques.

Vingt fois ils s'élancent, vingt fois la mer les rejette violemment sur la grève rocailleuse.

Les uns après les autres parviennent enfin à lancer leurs embarcations à la mer.

Chaque vague menace de les engloutir.

Les voici à bord de leurs barques, dont ils hissent les voiles.

Ils mettent la barre sur le phare.

Le *parchenier,* compagnon de pêche d'Abel, était retenu à la maison par la maladie.

Resté seul sur le banc, le frère de Jacques réussit, après des efforts surhumains, à mettre son *flat* à la mer.

Tantôt il apparaît sur la crête blanche des vagues en démence, tantôt il disparaît dans des gouffres béants...

C'est à ce moment que les femmes, la messe finie, arrivent sur la grève, haletantes et anxieuses.

Elles voient Abel tendre la voilure en luttant contre le vent qui s'y engouffre.

La barque s'élance avec une rapidité qui fait peur...

Elle court sur la cime des flots.

On dirait un fantôme qui fuit dans le brouillard...

Deux cents poitrines, soudain, laissent échapper un cri d'horreur...

Les mâtereaux se sont cassés sous la violence de la tempête, les voiles se sont déchirées, et la vague puissante a fait chavirer la coque démâtée.

Abel, les cheveux au vent, les traits transfigurés par une pensée supérieure à celle de la mort, lève les deux bras au ciel, et disparaît dans l'abîme et l'éternité....

Il avait vu passer, sans doute, devant ses yeux, deux femmes plus chères que la vie : l'une à qui il avait sacrifié l'autre, l'épouse espérée à la mère défunte.

Le lendemain soir, à basse mer, à l'heure où les dernières notes de l'angélus s'égrenaient dans le beau ciel

de Dieu, teinté d'orange et de pourpre, les pêcheurs, descendant sur la grève, aperçurent de loin une femme à genoux, enveloppée dans un rayonnement de lumière d'or.

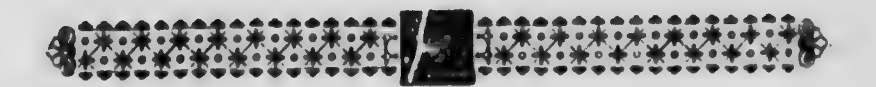
Rendus près d'elle, ils reconnurent Françoise, tenant dans ses bras le cadavre d'Abel Horth.

De ses cheveux blonds déroulés sur ses épaules, elle essuyait les caillots de sang sur la figure tuméfiée du pêcheur.

Quand elle vit les hommes, Françoise se mit à rire aux éclats.

Elle était folle.





NOÉ BRUNEL ET NARCISSE BIGUÉ

Le soir tombait mollement, délicieusement, sur le pimpant village de Champlain.

Dans l'enveloppant calme de cette fin de jour de juin la main exercée du sonneur égrenait dans le ciel bleu serein les notes saintes de l'hymne vespéral, en même temps que de l'autre côté du fleuve, on entendait en sourdine la mélodie lointaine qui s'envolait du clocher de Gentilly. Une brise, si légère qu'elle n'était que le souffle embaumé de la nature fleurie, courbait langoureusement en houles d'or les longs épis, qui devaient bientôt tomber sous l'acier poli et tranchant. Au sein de la parfaite quiétude du Saint-Laurent — un géant au repos — deux pêcheurs, qui devaient aller le lendemain à l'aurore porter le produit de leur journée à Trois-Rivières, rentraient en accompagnant de chansons joyeuses la cadence de leurs rames sur l'eau.

A un quart de mille de l'église, autour de laquelle sont groupées, dominant le fleuve, les jolies habitations en brique ou en bois du village de Champlain, deux vieillards jouaient aux dames sur la vérandah d'une maison en cailloutage dont les murs grisâtres et raboteux disparaisaient à demi sous l'envahissement de plantes grimpantes. Penchés au-dessus des joueurs au dos courbé, cinq ou six villageois, silencieux, attentifs, suivaient le mouvement des pièces avec un intérêt aussi marqué que l'on témoigne parfois pour les parties jouées par des diplomates sur le grand damier de l'univers.

Ces deux hommes étaient Narcisse Bigué et Noé Brunel, les joueurs de dames les plus acharnés qui aient jamais existé sous le soleil.

Pleuvait-il, l'un et l'autre ne trouvaient rien de mieux, pour tuer le temps, que de faire la partie, comme ils disaient. Quand il faisait beau dans la saison d'été, rien ne pouvait les empêcher, au sortir du souper, de mesurer leurs forces aux deux bouts d'un damier. Et l'hiver donc, comment auraient-ils passé les longues soirées autrement qu'à jouer aux dames tout en se chauffant près du poêle à deux ponts dans lequel les énormes bûches d'épinette et de merisier brûlaient en pétillant gaiement ?

Et cette vieille amitié et cette vieille rivalité remontaient si haut que, lorsque tous les deux s'étaient pour la première fois assis l'un en face de l'autre, Louise Bigué et Philippe Brunel n'étaient pas encore nés.

* * *

Voulez-vous savoir quel homme était Narcisse Bigué? Représentez-vous un être énorme, haut, large d'épaules, la poitrine portée en avant comme une grosse caisse, la tête volumineuse solidement assise sur le tronc presque sans transition, le cou étant très court et bouffi. Fait extraordinaire dans nos campagnes, et surtout pour un homme comme Narcisse Bigué, il ne portait pas de barbe. Tous les matins, il se rasait avec la même minutie qu'un galant qui va faire sa cour. Ses cheveux tout blancs étaient relevés en une houppe à la Papineau, parce qu'il avait toujours eu pour le grand homme une admiration sans bornes. C'est peut-être pour cette raison qu'il ne portait pas de barbe. Il avait de petits yeux gris bridés pleins de malice, un nez que n'eussent pas renié les Bourbons et une bouche large et mince. Sa voix semblait monter des cavités d'un tuyau d'orgue. L'été, il était invariablement vêtu de toile écrue et d'un large chapeau de paille en tuque. L'hiver, il ne portait pas autre chose que de l'étoffe du pays. Avec un tabac qu'il cultivait lui-même, il culottait quatre pipes par mois.

Peu communicatif il aimait cependant voir les autres s'amuser, et il n'écoutait pas sans plaisir les discussions auxquelles il lui arrivait d'assister. C'était l'homme le plus entêté que l'on connût, défaut que lui-même

croyait être de la volonté et de l'énergie. Quand il avait dit oui, c'était oui, mais quand il avait dit non, il eût préféré perdre la moitié de ses biens plutôt que de revenir sur sa décision. Au fond c'était un excellent homme, charitable à ne pas faire de distinction entre un véritable gueux du bon Dieu et un vagabond des grandes routes, et qui payait deux dîmes pour une. Bien qu'il tutoyât tout le monde, personne ne s'en offensait. Il lui était arrivé même de ne pas voussoyer M. le curé. Alors Narcisse Bigué avait dit pour excuse:

" Sauf vot' respect, Monsieur le curé, faut pas m'en vouloir, c'est affaire d'accoutumance ".

Depuis deux ans, Bigué était maire du village et président du conseil de la fabrique. On le donnait pour l'un des cultivateurs les plus à l'aise du comté. Ses terres, converties en orge et en foin, couvraient une superficie de cent quarante arpents.

Ses amis avaient voulu le pousser à la députation, mais comme il avait lu les fables de LaFontaine, il s'était rappelé celle de la grenouille qui creva pour avoir voulu se faire plus grosse que le boeuf. Et il était resté chez lui.

Noé Brunel, le voisin et le compagnon inséparable de Narcisse Bigué, était tout l'opposé de ce dernier, peut-être pour ne pas faire mentir les proverbes — qui mentent si souvent — que les extrêmes se touchent. Petit, grêle, barbu jusqu'au pommettes des joues, le visage en lame de couteau de poche, il était, quand il s'adressait

à son ami, forcé de lever le nez, ce qui le fatiguait. Timide à l'excès, le son même de sa voix flûtée paraissait lui faire peur, et il n'avait pas plutôt prononcé quelques paroles qu'il se taisait comme s'il eût voulu rattraper celles qu'il avait laissées s'échapper par mégarde. Avec cela qu'il était d'une bonté que ses amis appelaient de la bonasserie. La vue d'un chat ou d'un chien qui se font écraser une patte lui mouillait les yeux. Peut-être ceci dépendait-il de sa timidité, Noé Brunel était d'une susceptibilité désespérante.

Comment deux hommes, dont l'un était aussi entêté que Narcisse Bigué, et l'autre aussi susceptible que Noé Brunel, eussent pu si bien s'entendre à jouer aux dames tous les soirs pendant plus de vingt ans, voilà ce qu'on ne pouvait s'expliquer. Aussi certaines mauvaises langues du village, qui se donnent pour mission de toujours vouloir prophétiser en mal, disaient-elles: "Ça ne peut pas durer: faudra que ça casse un jour ou l'autre."

* * *

Ce soir-là donc, Bigué était de mauvaise humeur. Dans l'après-midi il y avait eu une assemblée de marguilliers qui s'étaient divisés en deux factions, l'une optant pour faire repeinturer le toit de l'église; l'autre, au contraire, déclarant catégoriquement qu'il fallait attendre à une autre année avant d'entreprendre

cette dépense. Bigué, qui appartenait au parti de l'économie, trouvait que les rénovateurs l'avaient traité un peu cavalièrement. De là son mécontentement. Pour comble de malheur, son compère, l'infortuné Brunel, avait eu la maladresse de passer sous le drapeau des rénovateurs, pour la bonne raison que son fils Philippe, qui était peintre en bâtiments et bien vu des marguilliers, espérait avoir cette entreprise. On avait demandé le vote, et le parti de Bigué avait été défait par une voix ; la voix de Brunel, se dit en lui-même le président. Trop fier pour lui en faire des reproches, il ne dit mot, mais ce soir-là, quand ils se furent assis sur la vérandah pour leur partie de dames, Bigué fit remarquer à son ami qu'il était bien lent à jouer. Les choses allaient de mal en pis. Bigué venait d'être victime d'une lunette. Il fronça ses épais sourcils, serra les poings et grommela :

—Joue donc, Brunel, ç'a pas d'bon sens jouer avec toé, y a pu d'imitte. A la fin des fins on perd patience et on fait des bêtises.

Alors Brunel leva timidement les yeux et de sa petite voix flûtée observa :

—Ah ben ! tu trouves que je joue lentement. Y me semble que tu prends ben assez ton temps. T'es plus lent qu'une tortue.

—C'est bon, c'est bon, joue ou je lâche tout là.

– Bougre ! donne-moé le temps de souffler. Tiens, mange !

Le marguillier enleva la dame avec hésitation, comme un homme qui craint de mettre le pied dans un piège.

—C'est pas tout, continua Brunel à mi-voix, comme effrayé lui-même de ce qui allait arriver. Mange encore. Tiens, une, deusse, trois, quatre.

—Perds-tu la boule, Brunel, de me donner à manger pour rien ?

—Mange encore, reprit le petit vieux en baissant le nez sur le damier.

Bigué mangea.

—Et à c't'heure dans la pinoso ! dit tout bas Brunel en relevant timidement la tête.

—Tornon ! hurla le colosse donnant sur le damier un violent coup de poing qui confondit toutes les lignes d'attaque et de défense.

—Eh ben dame! pourquoi te fâcher ? objecta Brunel de sa voix grêle et sans lever les yeux, est-ce que tu m'y as pas déjà fourré toé itout dans l'pinoso?

Bigué, debout, le front plissé, les sourcils arqués, la face rouge, gesticulant, tonna:

—J'te dis, Brunel, qu'y a queque chose d'pas correct dans c't'affaire-là. Penses-tu qu'on met un vieux joueur comme moé dans l'pinoso? Un peu plus j'te dirais qu't'as triché.

Ce dernier se leva en proie à une émotion qu'il ne chercha pas à dissimuler.

—Ah ben, par exemple, bégaya-t-il, viens pas m'dire que j'ai triché! Tu sais, Bigué, il y a plus qu'vingt ans qu'on fait la partie ensemble. On s'est ben dit des p'tits mots qu'autant en emportait le vent, mais jamais ça, non jamais ça!

Bonsoir, ajouta-t-il, en essuyant une larme du revers de sa main poilue, j'm'en vas!

Les villageois, qui assistaient à cette scène muets d'étonnement, et n'osaient intervenir, croyaient que leur maire allait retenir son vieux compagnon d'armes et l'empêcher de partir.

Mais Bigué répondit avec colère :

—V'là qu'tu fais des façons à présent comme une femme. Sur quelle herbe que t'as pilé? J'ai tu pas le droit de dire ce qui me plaît. Si t'es pas content, mon vieux, tu sais ce que t'as à faire!

Celui-ci mettait ses lunettes dans son étui. Il s'arrêta court.

—Est-ce que par hasard tu voudrais ?... Il n'osa achever, alarmé de dire tout haut ce qu'il pensait tout bas.

—J'veux ce que j'veux. Ça fait ben des fois que j'te passe tes caprices, j'en ai assez. Encore une fois, Brunel, si t'es pas content, si mon verbe te va pas, eh ben! t'as qu'à rester chez vous!

Et tournant le dos à son ami de vingt ans, le maire, le marguillier et le joueur de dames rentra à la maison en faisant claquer la porte par-dessus lui.

Bigué, le lendemain, fut d'une humeur massacrante. C'est à peine s'il répondit par monosyllabes aux paroles que lui adressa sa fille,—il était veuf depuis cinq ans. Il se promena de long en large dans sa maison, se parlant parfois à lui-même, lui qui ce jour-là ne parlait même pas à sa fille. Espérant rencontrer Brunel, se promettant bien de ne pas lui adresser la parole le premier s'il le rencontrait, mais souhaitant que son voisin l'abordât, il sortit. Il revint bredouille. La journée lui sembla désespérément longue. Viendrait-il, ne viendrait il pas? Et s'il ne venait pas! A cette pensée une grande douleur l'envahit. D'abord, à cause de leur vieille amitié qui remontait si loin, et puis à cause de sa partie de dames qu'il ne pourrait faire ce soir-là. Et quand le soleil fut tout à fait descendu à l'horizon, quand les lampes à pétrole eussent été allumées dans les maisons, quand la lune se fut levée et que les moissons d'or fauve eussent, sous ses reflets, ressemblé à de belles nappes d'argent ou à des lacs de cristal, il perdit tout espoir.

Dix fois il fut sur le point de mettre son large chapeau de paille et d'aller frapper chez son voisin pour le prier d'excuser sa malencontreuse boutade de la veille et reprendre la partie si inopinément interrompue ; dix fois son orgueil de paysan têtu l'en empêcha.

Et cette nuit-là, quand il coucha sa grosse tête couverte d'une tuque de laine rouge sur la taie d'oreiller de coton jaune encore pleine de la fraîcheur parfumée de l'herbe où elle avait séché, il bougeonna en crispant ses énormes poings :

—Ah oué, c'est comme ça Brunel, tu veux que j'aille me jeter à tes genoux? Eh ben, vas-y voir mon fiston! Mais je t'en donne ma parole de Bigué, y s'fauchera ben des blés avant que ton gars convole avec ma Louise!

* * *

Louise Bigué était, sans contredit, la plus jolie fille de Champlain, bien que, généralement, on la trouvât un peu maigrichonne et qu'elle eût les dents irrégulières. Mais toute sa petite personne était si bien proportionnée, ses yeux de mésange étaient si enjôleurs, sa bouche si mignonne, son nez droit et court si régulier, son oreille si fine et si bien dessinée! Avec cela qu'elle était pieuse comme une nonne du bon Dieu, et travaillante comme une ménagère qui n'a que ses dix doigts pour fournir la miche à sa nichée. Son père en était fou, et souvent, quand il l'embrassait, il la soulevait de terre comme une plume pour porter à la hauteur de ses lèvres larges et minces cette bouche si petite et si rose.

Philippe Brunel, le gars de Noé, était un timide comme son père. C'était le seul survivant, avec un frère aîné, de cinq enfants, deux garçons et trois filles. Il avait la blondeur des blés avec des yeux verts pailletés de jaune. Quand, le dimanche, il se rendait jusqu'à Batiscan ou à Sainte-Anne de la Pérade dans le boghie de son père, les jeunes filles se retournaient pour ad-

mirer ce beau garçon, vêtu d'un complet de serge noire avec un chapeau mou gris perle. Elles trouvaient que le fils à monsieur Brunel ferait un parti fort sortable, d'autant que son métier payait bien et qu'il aurait une certaine part du bien paternel. Malheureusement pour elles, on disait tout bas qu'il était le promis de Louise Bigué.

Philippe était de deux ans plus âgé que Louise. Depuis quand s'aimaient-ils ? Ils ne le savaient pas trop eux-mêmes. Peut-être s'étaient-ils toujours aimés: depuis ces jours où ils foulaient les mêmes meules de foin de leurs pieds d'enfants; où ils cassaient ensemble les branches ployant sous le poids des prunes, des pommes et des cerises; où ils s'asseyaient sur le même banc à l'école du village. Mais cet amour, qui avait germé en eux comme une belle fleur dont on n'aperçoit pas encore le fruit savoureux s'était révélé l'an dernier à Noël. Ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, Philippe, pendant le réréveillon, avait suivi Louise jusque dans la grande cuisine. Là, profitant d'un moment où ils étaient seuls, il lui avait escamoté un baiser sur la nuque duvetée. Allant d'audace en audace il avait continué :

—Dis donc, Louise, y paraît que monsieur le curé aime pas les amours qui traînent trop longtemps. Si ça te fait pas de différence, ça sera pour les foins, après qu'on aura engrangé la dernière veillotte? "

Et Louise avait promis.

• • •

Il y avait cinq mois maintenant que les parties de dames avaient été interrompues ainsi que les bonnes soirées de Philippe et de Louise. Les foins avaient été coupés, la dernière veillotte tout enrubannée avait été engrangée, mais Louise était encore fille et Philippe, garçon.

De gai et expansif ce dernier était devenu sombre et taciturne. On ne le voyait plus à aucune fête du village. Deux fois, Noé Brunel, que la mine affligée de son pauvre garçon mettait tout sens dessus dessous, avait arrêté son voisin sur le perron de l'église, après la grand'messe. Il l'avait supplié de faire la paix, de reprendre les parties d'autrefois, et de bâcler, comme il disait, le mariage de Louise et de son gars qui se rongeait les sangs et dépérissait à vue d'oeil. Le bonhomme n'avait rien voulu entendre. Monsieur le curé lui-même, brave homme s'il en fût jamais, peiné de cette division entre ses deux meilleurs paroissiens, avait tenté d'arranger les choses. Mais l'entêté paysan s'était montré sourd à tous les arguments de la pacifique et pressante intervention de son curé. A chaque bonne parole, à chaque effort de persuasion de ce dernier il répondait dans ce sens :

—M'sieu le curé, j'ai une ben grande estime pour vous, j'veux pas de mal à Brunel, mais c'est lui qui se l'est attiré. S'il était revenu jouer aux dames, le lendemain de l'affaire, rien de tout ça serait arrivé. On aurait continué comme par-devant. Il a voulu bouder, eh

ben! qu'il boude pour de bon à c't'heure! J'sus pas de ceux qu'on fait tourner comme une aile de moulin à vent. Quand j'dis oué, c'est oué, et quand j'dis non, c'est non. Demandez-moé n'importe quoé, M'sieu le curé, mais pas ça, mais pas ça, non pas ça!

* * *

On était arrivé à la mi-décembre. De tous côtés on se préparait aux fêtes de Noël et du nouvel an. Les actives ménagères, les manches retroussées au-dessus du coude, enfonçaient dans la pâte souple leurs bras blancs de farine afin de faire une provision de ces bons beignes dorés saupoudrés de sucre et de ces énormes pains de Savoie glacés qu'elles conserveront dans des coffres et des boîtes de ferblanc jusqu'aux fêtes. Les jeunes filles, alertes, joyeuses, époussetaient, balayaient, frottaient, astiquaient. Partout la gaieté, partout l'expectative de grandes réjouissances.

Et cependant, dans la demeure de Narcisse Bigué, immense comme un désert depuis six mois, le chagrin s'était installé en maître. Louise, depuis quelques semaines, était tombée dans un état de langueur, un abattement dont son père ne pouvait la tirer. La pauvre enfant, elle s'éteignait comme une lampe qui manque d'huile. Un soir, elle dut prendre le lit. Bigué fut alarmé. Il courut chez le médecin.

Ce dernier, après avoir ausculté la malade, garda d'abord le silence, puis, regardant le père dans les yeux, il lui dit avec une brutale franchise et amitié :

—Bigué, je ne puis rien pour ta fille. Elle souffre d'un mal que je ne puis soulager. Laisse-moi te dire une chose : si tu attends trop, tu n'auras plus d'enfant. Prends garde ! Rappelle-toi que toi aussi tu as été jeune, et que Louise est atteinte à la partie vitale de son être.

Le vieillard ne répondit pas. Il reconduisit le médecin jusqu'à la porte où il lui souhaita le bonsoir.

* * *

Dans la nuit sans lune la neige tombait perpendiculairement en gros flocons ouateux. Les arbres aux bras dénudés et les maisons aux dimensions confuses formaient sur cette blancheur fraîche de gigantesques taches noires en dessins capricieux et fantasques. Par-ci par-là, une porte qui s'ouvrait trouait lumineusement cette noirceur enneigée, et un, deux, trois piétons, toute une famille, allaient à la file ou par groupes, lançant des bouts de phrases, par saccades, à cause de la difficulté que l'on avait à avancer tant la neige était épaisse. Parfois un éclat de rire délicieux et pur comme un regard d'enfant trillait dans les ténèbres. De temps à autre le son grave et lent de gros grelots ou la sonnerie claire et rapide de petites clochettes s'arrêtaient

avec un frisson devant l'église aux vitraux illuminés. Des fidèles alors, emmitouflés, encapuchonnés, le cou engoncé dans des capotes et des manteaux d'étoffe ou de fourrure, roulaient presque en dehors des traîneaux tout blancs, semblables à ces bonshommes de neige que les enfants façonnent dans les champs.

En notes joyeuses, légères, religieuses, enthousiastes, les cloches sonnaient, laissant chanter mystérieusement en cette nuit incomparable leurs belles âmes célestes.

Cependant une porte restait close. C'était celle de la maison en cailloutage, dont les murs n'étaient plus tapissés que de branches dénudées et entremêlées lamentablement. Dans sa chambrette, Louise s'étiolait comme la fleur qui aspire après une pluie bienfaisante pour relever vers le ciel sa tête qui retombe avec tristesse sur sa tige. La jeune fille ne dormait pas. Elle écoutait la musique charmeresse des cloches qui carillonnaient si béatement en cette nuit de Noël, mais qui tintaient dans son pauvre coeur endolori comme un funèbre glas. Des larmes roulaient le long de ses joues émaciées qui avaient pris la teinte de vieille cire. La pauvrette, elle songeait qu'il y avait un an à cette heure solennelle, elle aussi se rendait à la messe de minuit aux bras de Philippe, et qu'au réveillon donné par son père elle avait promis au jeune homme que dès les foins finis elle serait sa femme.

Narcisse Bigué, lui, la tête penchée, les mains derrière le dos qui s'était voûté depuis six mois, marchait à pas

pesants dans le corridor donnant sur la chambre de sa fille. De temps à autre il jetait un coup d'oeil inquiet par la porte entre-baillée. Le silence lourd, accablant de la maison n'était interrompu que par le tic-tac cadencé de la grande horloge séculaire qui montait de la salle à manger.

—Papa, appela une voix faible et traînante dont le timbre douloureux et caressant attirait la sympathie et les larmes.

—Oué, ma p'tite, répondit Narcisse Bigué en accourant dans la chambre dont le plancher craqua.

—Est-ce que toi aussi tu ne vas pas à la messe de minuit ? demanda Louise avec un sourire navré.

—Ah ben, par exemple! Louise, crés-tu que j'm'en vas te laisser icitte toute fine seule?

—Mais, ma tante Josephte ?

—Oué, tu peux en parler de ta tante Josephte qu'est sourde comme un pot, et qui prend une demi-heure à grimper l'escalier!

—Non, papa, sois sans crainte. Et, d'ailleurs, je veux moi, que tu t'y rendes à la messe de minuit. Dis que tu vas y aller et prier pour ta Louise. Je ne sais pas, mais il me semble que cela me portera bonheur.

Tiens, papa, ajouta-t-elle, avec câlinerie, approche-toi de moi... Plus près encore. Comme ça, bien. Laisse-moi t'embrasser.

Et la malade, passant ses bras amaigris autour du cou du vieillard, le baisa au front. Sans laisser aller le père attendri, elle l'attira tout près d'elle, et lui souffla à l'oreille comme si elle eût craint le son des paroles qu'elle allait prononcer:

—Ah papa, si tu voulais, je serais si heureuse ! si heureuse ! répéta-t-elle avec mélancolie.

Le vieux ne répondit pas. Seulement, il se détourna très vite, car un pleur venait de mouiller sa joue ridée.

* * *

Quand Narcisse Bigué arriva à l'église, la messe commençait. Tous les fidèles étaient rendus. Il traversa la nef et alla s'agenouiller dans le premier banc, voisin de celui de Noé Brunel. Le maître-autel était éblouissant avec sa nappe dentelée d'une blancheur éclatante, sa profusion de beaux cierges ouvragés, ses fleurs artificielles aux couleurs châtoyantes et ses plantes naturelles prêtées par les villageois, ses lampes bleues, rouges, roses, aux clinquants prismés qui brillaient comme des diamants. Dans la porte entr'ouverte de la sacristie, des petits servants de messe, en surplis de dentelle, activaient le feu des encensoirs. La somptueuse et lourde chasuble d'or de l'officiant, merveille sortie des doigts habiles et religieux de quelque nonne dans l'obscurité laborieuse du cloître, étincelait sous la multiplicité des

lumières. Maintenant, au-dessus du village recueilli et agenouillé, un chant grandiose, un hymne du coeur juste et bon, s'élevait mêlé à ces accords de l'orgue qui empoignent l'âme :

" Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle,
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous."

Le père de Louise, le front dans les mains, était affaissé, comme écrasé sous un poids dont il ne pouvait analyser la nature.

Non, à la fin, c'en était trop ! Il ne pouvait plus supporter cette douleur. Pourquoi sa fille, sa petite Louise n'était-elle pas avec lui ? Qu'il était grand, sans elle, ce banc d'église ! Et elle qui se mourait à cause de lui ! Comment un sot orgueil et un criminel entêtement l'avaient-ils amené jusque-là ! Et si vraiment elle allait mourir, s'il allait ne plus la revoir ! Mais alors il serait... Non, non, il ne pouvait poursuivre cette idée. Elle, sa fille, la seule enfant qui lui restait, mourir ! non, il n'avait pas cru que cela se pût. Il s'était imaginé qu'elle n'était malade que de trop aimer. Son entêtement l'avait aveuglé. Cette nuit, le bandeau lui tombait des yeux.

Gloria in excelsis Deo : Et in terrâ pax hominibus bonae voluntatis !

chantait durant ce temps-là une voix mâle.

Alors cette colère sourde, cette mauvaise rancoeur, cette douleur cuisante, qui l'avaient travaillé des mois durant, s'effondrèrent, et une grande pitié de lui-même, suivie du remords d'avoir mis en péril la vie de son enfant, descendit en son âme lacérée.

Des larmes qu'il ne chercha pas à voiler coulèrent abondamment.

* * *

Brunel, qui avait invité quelques familles amies à son réveillon de Noël, venait de s'asseoir au bout de la grande table ovale en noyer noir, quand, dans le tambour, il entendit le chien aboyer furieusement. Quelqu'un était entré en frappant des pieds avec force comme pour en secouer la neige. De la salle à manger presque aussi vaste qu'un réfectoire de monastère s'échappaient un fumet de viandes chaudes et de francs éclats de rire.

Tout à coup, on n'entendit plus rien. Masquant l'entrée de la salle de sa massive charpente enneigée, Narcisse Bigué apparut en capote d'étoffe du pays, le cou entouré d'un cache-nez, et le torse solide dans une large ceinture " fléchée ".

Et avant même d'enlever son bonnet de fourrure de castor, il cria d'une voix rude et émue :

—Philippe, mon garçon, tu veux ma Louise, eh

ben ! viens la chercher ! Quant à toi, B[illegible]nel, si tu veux ben m'faire une place, nous allons expédier c'te réveillon-là, à cause que j'te dois une revanche.

Alors, au sein d'un tapage assourdissant, on leva les verres à la santé du prochain mariage de Philippe Brunel avec la fille de M. le maire.





L'AUTO DE LA FAMILLE ROBICHON

Connaissez-vous Mlle Prudence Robichon, fille de M. Balthazar Robichon, parfumeur et perruquier ? Non. Alors, permettez-moi de vous la présenter.

Assez grande, ni trop grosse, ni trop petite, les traits assez réguliers, la peau assez blanche, elle eût été assez jolie, sans les yeux verdâtres qu'elle avait à fleur de tête. Si les cordonniers sont les plus mal chaussés, cette fille de perruquier était la personne la plus mal coiffée au monde. On eût dit que sa toque de cheveux postiches qui s'enroulaient à triple étage ne voulait pas tenir en place. Tantôt, elle se penchait en avant d'un air frondeur; tantôt elle était rejetée en arrière avec crânerie. Parfois, on l'apercevait sur un côté ou l'autre de la tête, prêtant à Mlle Robichon un semblant de cantinière en ribote.

Diplômée depuis un an, jamais on ne vit de jeune fille sortir du couvent avec autant de médailles. Il

faut très souvent se défier des jeunes filles trop décorées.

D'abord, la malheureuse avait un défaut capital : comme elle connaissait son orthographe et était atteinte de romanesque, elle faisait des chroniques pour les journaux. De là à se croire un Georges Sand il n'y avait qu'un pas. Ce pas, elle l'avait franchi.

Prétentieuse, fantasque, autoritaire, parlant à tort et à travers et plus souvent que son tour, ce n'étaient certes pas des qualités destinées à la rendre sympathique.

Cependant, ô insondabilité du coeur humain, un jeune homme, et charmant, s'était laissé prendre à ces défauts.

Dire que Charles Miron, trente ans, joli garçon blond, courtier heureux en affaires, n'avait d'yeux que pour Mlle Prudence, ce serait peut-être exagérer les choses. Mais, en attendant mieux, il l'aimait comme un frère, bien que ce ne soit pas toujours une preuve irréfutable d'affection.

* * *

La famille Robichon se mettait à table pour le repas du soir quand Prudence, avec un claquement de porte, fit irruption dans la salle à manger.

—Papa, s'écria-t-elle, les cils humides, c'est une pitié que de laisser paraître ta fille dans la rue avec cette

guenille de chapeau. Depuis le printemps que j'ai la même coiffure, et nous sommes au mois de juillet. Mes amies me montrent du doigt.

M. Robichon déplia lentement sa serviette qu'il se noua autour du cou.

—Ma fille, répondit-il après un silence, n'est-ce pas toi qui insiste tant que j'achète une automobile? La condition, ne l'as-tu pas acceptée volontiers: économie sur toute la ligne. Il nous faut couper dans les dépenses. Deux chapeaux, c'est du luxe. En ai-je deux, moi?

Prudence se tut. Mais, au lieu de prendre place à table, elle monta à sa chambre.

A ce moment, Pancrace, l'aîné, remisait sa bicyclette.

Il entra dans la maison en s'épongeant le front.

J'ai les dents longues, dit-il, comme il s'asseyait. Dix milles de bécane dans les jambes ça vous creuse le ventre.

—Passe-moi ton assiette, dit Mme Robichon, plantureuse matrone de 250 livres au nez retroussé et les yeux jaunâtres cerclés d'une paire de lunettes.

Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le jeune homme.

Ça, reprit Mme Robichon, c'est le reste du mouton d'hier soir ; ça, c'est de la fricassée.

—C'est tout ?

—C'est tout.

—On n'est pas à un banquet, remarqua Pancrace en grimaçant.

—L'automobile, observa le père en passant sa serviette sur son crâne dénudé et ses favoris grisonnants.

—On finira par mourir de faim avec cette histoire d'automobile, répliqua Pancrace, de mauvaise humeur. On n'entend plus parler que d'auto dans la maison. Ça devient une obsession. Jusqu'à Marie qui nous casse les oreilles à ce sujet.

Mme Robichon l'interrompit :

—Mon cher Pancrace, Marie ne fera pas d'auto.

—Je vous crois, maman, si les domestiques se mettent à faire du 60, autant dire la fin des temps.

—Ton père l'a congédiée.

—Ah! Elle a de nouveau désaltéré le policeman du coin avec le porter de M. Robichon.

—L'automobile, intervint le chef de la famille. Il faut épargner, et une servante c'est autant de pris sur l'auto.

La sonnette électrique se fit entendre.

C'était l'heure du courrier.

Prudence descendit l'escalier quatre à quatre.

C'était bien le facteur. Il remit une lettre à l'adresse de Mme Robichon.

Tous les yeux étaient rivés sur l'imposante moitié du parfumeur et perruquier tandis qu'elle déchirait l'enveloppe d'une main fébrile.

Les Lafleur invitaient les Robichon à une partie de campagne.

Tous de battre des mains.

—Nous y allons, chéri, supplia Mme Robichon, entourant de ses bras de lutteur le cou de son seigneur et maître.

Cette caresse laissa le mari impassible.

Et du ton du juge qui rend sa sentence :

—Nous n'acceptons pas, déclara-t-il.

—Pourquoi donc? s'enquit Mme Robichon.

—L'automobile, dit le maître.

Il ajouta :

Tout déplacement entraîne des dépenses, surtout quand on est invité. Economie, économie, ne l'oubliez pas, mes amis.

A ces mots, on se leva de table en bougonnant.

La petite Robichon et le petit Robichon, qui n'avaient encore rien dit, éclatèrent en sanglots....

* * *

Enfin, enfin, la famille Robichon possédait une automobile.

C'est-à-dire qu'elle la possédait sans en être propriétaire. Elle en avait la jouissance.

Le perruquier, en effet, malgré ses économies, avait dû, comme beaucoup d'autres, du reste, se contenter de verser une certaine somme comptant, la balance devant être acquittée par paiements mensuels.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'on avait fait l'acquisition d'un double-phaéton avec dais et glaces, ou d'une berline de voyage ou d'un landaulet de première marque. Qu'importe, c'était un cab quelconque, une automobile, enfin, une voiture qui marchait à l'aide de moteur à pétrole, empestant les passants, renversant les piétons et faisant jurer les cochers.

Qui possède une automobile doit faire honneur à sa position. Aussi Mme et Mlle Robichon avaient-elles obtenu que la famille ferait une villégiature de deux à trois semaines à l'Assomption. Avec l'automobile le père pourrait se rendre à Montréal tous les matins et en revenir chaque soir. Somme toute, en calculant bien, les dépenses ne seraient pas ou presque pas augmentées. Bref, M. Robichon s'était laissé gagner.

Le chauffeur que l'agence d'automobiles avait prêté au perruquier avait déclaré à celui-ci qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, et, le seizième jour du mois d'août de l'an du Seigneur mil neuf cent dix, M. Robichon avait pris la direction du volant.

* * *

Les Robichon n'avaient pas séjourné huit jours à l'Assomption qu'on les avait déjà pris en grippe. Le père s'était chargé, lui, d'écraser les volailles et les chiens qui commettaient l'imprudence de s'aventurer sur le chemin du roi. La fille faisait la nique aux

braves gens peu satisfaits des procédés de ces citadins sans vergogne.

Tant va la cruche à l'eau qu'elle s'y casse. L'heure des représailles allait bientôt sonner.

C'était un samedi. M. Robichon avait ramené, dans son automobile, le presque fiancé de Prudence. Le jeune homme devait passer la journée du dimanche avec la famille.

Naturellement, après souper, la récréation était tout indiquée : un tour d'automobile.

Le soleil se couchait beau. Etroite, sillonnée de billes qui descendaient le courant, la rivière de l'Assomption promenait en méandre ses eaux calmes.

De ce côté-ci, des kiosques tachaient de blanc la pente verte et abrupte. Des chaloupes étaient attachées à des piquets. D'un mouvement régulier et monotone, le passeur faisait avancer son bac dans lequel un cheval, la tête basse, las du labeur d'une longue journée, était attelé à une charrettée de foin.

Sur le sable du rivage un chaton faisait, en gambadant, la chasse à une couple d'alouettes.

De l'autre côté, là-bas, dans un bouquet d'arbustes, l'oeil découvrait une maisonnette au toit noir, presque enfouie sous l'envahissement de plantes grimpantes. Ça et là, les dernières charges allaient, cahin-caha, vers le fenil, à travers l'émeraude des prairies et l'or des foins coupés.

Plus près, quasi caché par une grange, un coin de

toiture d'un rouge ardent. A droite, le long d'une haie, une longue file de peupliers droits comme des militaires en un jour de revue, leur ombre se prolongeant sur les prés clairs, à cause du soleil qui semble tout embraser avant de disparaître. Dominant la rivière, une vaste luzerne. Au centre, un chêne sous lequel est groupé un troupeau de vaches qui broutent avec paresse en agitant les cloches suspendues à leur cou.

Et cette enveloppante quiétude de la tombée du soir n'est troublée que par des pépitements espacés d'oiseaux, des hue! et des dia! qui éclatent dans les champs ou encore quelque voix hêlant le passeur.

* * *

—Allons, ouste! montons, commanda M. Robichon à sa famille, tandis que les badauds faisaient cercle autour de la voiture, comme s'il se fût agi d'une cage de Barnum pleine de bêtes exotiques.

Quand Mme Robichon eut hissé ses 250 livres dans l'automobile à quatre places, la voiture se trouva déjà joliment encombrée. Mais il y avait encore Mlle Prudence, M. Pancrace, le petit Robichon, la petite Robichon, et surtout M. Charles.

Le jeune homme se rendait bien compte, il est vrai, du ridicule de sa position dans cette arche de Noé. Mais, refuser l'invitation pressante de la fille du perruquier, il ne le pouvait.

Bref, il s'était blotti tant bien que mal, plutôt mal que bien.

—Nous y sommes? demanda l'homme au volant, le front grave, le regard sondant la route, plein de fierté.

M. Robichon, ça se voyait, avait conscience de la responsabilité qui pesait sur ses épaules.

Qu'il était beau! Une lueur d'attendrissement passa dans les prunelles de l'épouse.

—Vas-y, Balthazar, dit-elle.

* * *

Balthazar y va.

Grisé par la maladie de la vitesse qui s'empare des moins téméraires, il accentue l'allure endiablée de sa machine qui soulève sur son passage un tourbillon de poussière. Les chevaux se cabrent, les poules se sauvent avec des gloussements de détresse, les chiens aboient, les " habitants " tempêtent.

Et l'automobile va toujours.

Charles, soudain, pousse un cri d'épouvante.

A un tournant de la voie masqué par un orme qui penche en avant sa tête géante, une jeune fille traverse la route en portant un seau de lait

M. Robichon a tout juste le temps d'appliquer les freins. Pas assez vite cependant pour que la jeune personne ne soit renversée.

Charles se porte à son secours.

Il l'aide à se relever, et dit :

—Vous êtes-vous fait mal, mademoiselle ?

—Merci, aucunement.

Prudence, que le mouvement spontané de son ami a froissée, s'écrie :

—Eh ! la belle, vous ne voyez donc pas où vous allez. Faites donc attention !

Interpellée de la sorte, la jeune fille tourne la tête, le front rouge d'indignation.

—Pardon, demande-t-elle, à qui ai-je l'honneur de répondre ?

—Mademoiselle Robichon.

—Eh bien ! mademoiselle Robichon, si votre père ne sait pas conduire une automobile, vous, vous manquez de savoir-vivre.

—"Habitante" ! rétorque Prudence, dans une bouffée de colère.

La jeune fille ne répond mot, et continue sa route en secouant ses jupes.

—N'est-ce pas ainsi qu'il faut traiter ces " habitants " ? demande Mlle Robichon à son ami.

Celui-ci n'entend rien, encore tout ému, l'esprit obsédé par la paire des grands yeux doux et la frimousse fraîche et rose qu'il avait surprise sous la capeline mauve. On se remet en marche.

Le clocher de Saint-Paul l'Ermite se rapproche à vue

d'oeil, quand tout à coup, crac! un arrêt subit, un recul brusque, puis plus rien.

La voiture refuse d'avancer.

M. Robichon, qui de sa machine ne connaît que le volant et les freins, descend, remonte, va, vient, tourne, sue à grosses gouttes, se démène en tous sens.

Bernique! on est mécanicien ou on ne l'est pas.

Il maugrée, madame se lamente, Prudence pousse des soupirs, Pancrace veut donner des conseils, les petits Robichon pleurnichent, Charles garde le silence.

Des nuages inquiétants moutonnent dans le ciel gris, la nuit se fait peu à peu, et l'on ne veut pas rester en panne en pleine campagne.

—Il faut remorquer, conclut le perruquier avec découragement. Prenez patience.

Et il dirige ses pas vers une modeste maison.

Il frappe. Un petit vieux aux paupières clignotantes ouvre la porte.

—Bonjour, monsieur.

—Bonjour, reprend le petit vieux.

—Ne pourriez-vous pas m'aider à remorquer mon automobile à l'Assomption? Vous devez avoir de bons chevaux?

—Le petit vieux, promenant ses doigts calleux dans sa longue barbe, clignota.

—J'en ai une couple qui sont pas mal, dit-il, mais y ont peur de vot' invention comme du diable tout pur. Bonne chance!

Et il referma la porte.

Tout penaud, M. Robichon continua son chemin.

Il n'avait pas marché un arpent qu'il fit la rencontre d'un cultivateur ramenant à l'étable une paire de chevaux de trait.

—J'ai mon affaire, pensa-t-il.

Mis au courant des ennuis de M. Robichon, l'homme des champs répondit :

—Vot, machine avance plus. Tant mieux! Pour lors' on va avoir la paix.

A la revoyure, ajouta-t-il, y commence à mouiller.

Le ciel se chargeait de plus en plus.

Le parfumeur était exténué.

Les " habitants ", c'était clair comme deux et deux font quatre, se payaient sa tête.

Il se heurtait à toutes sortes de faux-fuyants. Celui-ci venait de vendre son écurie; les chevaux de celui-là n'en pouvaient plus; un autre le regrettait beaucoup, mais ses bêtes n'étaient pas revenues des champs; un quatrième s'en allait à la Pointe-aux-Trembles, et ainsi de suite pour les autres.

Au désespoir, M. Robichon allait rebrousser chemin quand il aperçut une grande étable, et tout près la maison du maître.

Plus l'étable est grande, songea-t-il, plus il y a d'animaux. A moins d'une guigne sans pareille, je suis sauvé.

Et il se dirigea résolument de ce côté.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'il entendit une voix rude partie de l'intérieur du logis :

César, mange-le!

Quelle ne fut pas son épouvante à la vue d'un dogue qu'un être invisible venait de lâcher à ses trousses.

Parlementer était impossible.

Aussi M. Robichon prit-il ses jambes à son cou.

Malheureusement, gêné par son gros ventre, il avançait aussi vite que dans un cauchemar.

Il poussa soudain un gémissement et porta ses mains derrière le dos.

Tournant la tête, il s'aperçut avec un soulagement indicible que son féroce ennemi reprenait le sentier du chenil.

Le molosse, cependant, tenait entre ses crocs un morceau d'étoffe à carreaux noirs et gris, qu'il agitait fièrement tel un lambeau de drapeau au soir d'une bataille.

Revenu parmi les siens, l'infortuné s'est abattu sur le bord d'un fossé, en ayant bien garde de ne pas se laisser voir sur toutes ses faces.

— Maudite automobile, sanglote-t-il, le crâne poli dans les mains, si jamais on m'y reprend !...

Entendez-moi bien. Foi de Robichon! personne de notre famille ne remontera dans cette machine. Si je ne m'en débarrasse pas, j'y mets le feu. C'est dit.

Et comme Mlle Robichon récriminait :

—Assez, fit-il, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Au loin, la foudre gronda.

Et trempés par l'averse, pressés les uns contre les autres sous la capote de la voiture, larmoyant, sentant les premiers tiraillements de la faim et de la soif, les Robichon dans leur automobile étaient la vivante allégorie d'une royauté en décadence groupée autour d'un trône abattu.

* * *

Insensible aux mots de colère, aux larmes, à la pluie, Charles ne sortait pas de son mutisme. Il mordillait sa moustache blonde, paraissant ruminer quelque idée.

Tout à coup, il s'élança de la voiture.

—Je vais essayer, dit-il simplement.

Et relevant le collet de son habit, il prit sa course, sacrifiant son chapeau canotier et son complet gris perle.

Au fond d'un jardin fleuri se trouvait une habitation en cailloutage avec vérandah à demi-tapissée de vignes sauvages.

Il poussa la barrière du jardin.

Des aboiements furieux l'arrêtèrent dans sa marche.

Il réfléchit.

Le jeune homme, qui n'avait pas été sans s'aperce-

voir du parti fait par le dogue à M. Robichon, redoutait le même sort.

Il allait donc tourner les talons quand une voix claire et sympathique parvint à ses oreilles.

—César, ici! Ici! te dis-je.

Le danois, qui déjà descendait les marches de la vérandah, remonta les oreilles basses et la queue entre les jambes.

Charles, lui, n'avait pas été lent à découvrir une robe de dentelle blanche qui tombait bien et un minois charmant qu'encadraient à ravir d'épaisses tresses de cheveux cendrés.

Puisque cette enfant rappelle le chien, pensa-t-il, c'est donc qu'elle ne me veut pas de mal. Et puisqu'elle ne me veut pas de mal, je puis alors avancer.

Et il avança, jusqu'à ce qu'il fût assez près pour admirer une jolie main posée sur la grosse tête du danois qui continuait à faire entendre de sourds grognements mal contenus.

Quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant dans cette belle fille châtaine aux yeux de turquoise celle que Prudence avait tout à l'heure traitée dédaigneusement d' "habitante".

Avec une galanterie parfaite, il enleva son chapeau et s'efforça de faire le plus gracieux salut de sa vie.

—Mademoiselle, dit-il, permettez-moi, je vous prie, de vous remercier de votre heureuse intervention, car, j'aurais bien pu passer de rudes instants.

La jeune fille sourit.

—Et, poursuivit Charles, vous mettriez le comble à vos bontés, en me laissant passer ici cette averse.

La fortune semblait sourire à l'audacieux, vu qu'une épaissé nuée venait de crever au-dessus de sa tête.

Quand un joli garçon est surpris par l'orage, qu'il demande poliment un abri *au prochain,* comment refuser l'abri, surtout si le prochain est femme.

—Volontiers, acquiesça-t-elle.

Elle sourit de nouveau.

Charles trouva qu'il faisait bon sur cette galerie. Il y eût, sur-le-champ, érigé sa tente.

—Voulez-vous entrer, demanda Jeanne — c'était son nom — en ouvrant la porte de la maison.

Mais Charles, qui ne se souciait guère de rompre un si délicieux tête-à-tête, repartit aussitôt :

—Merci beaucoup, mademoiselle, je suis fort bien ici, d'autant mieux si vous voulez m'honorer de votre compagnie quelques instants.

—C'est qu'il commence à faire brun, remarqua-t-elle.

Tout de même, elle s'assit sur une banquette faite de branches d'arbre.

—Mes chevaux ne sont pas loin, pensa le jeune homme.

Temps affreux, observa Charles..

—Epouvantable, répondit-elle.

La conversation tomba à plat.

—Je ne voudrais pas être dehors par un temps pareil, hasarda Charles.

—Ni moi.

—Je plains ceux qui s'y trouvent.

—Et moi donc, fit-elle, avec un sourire malin.

Décidément, on s'entendait à mi-mot.

Charles, toutefois, ne crut pas le moment venu de démasquer ses batteries.

Il dit, la voix mal assurée :

—Mademoiselle, vous me paraissez l'âme tendre. Si mon cheval s'était cassé une patte et que j'en eusse besoin d'un autre pour continuer ma route, refuseriez-vous de me secourir ?

Jeanne, à ces mots, ne se contint plus. Elle pouffa.

—Avouez donc, monsieur, que vous me cachez quelque chose. Ce n'est pas votre cheval qui s'est cassé une patte, mais bien votre automobile.

—Ah ! pour ça, non, pas le mien, protesta le jeune homme, celui de M. Robichon.

—Et vous désirez la faire remorquer.

Cette fois, réfléchit Charles, je suis flambé. La belle se moque de moi.

—Eh bien, oui, dit-il.

Jeanne continua :

—Ignorez-vous donc que mon père, qui connaît mon aventure, est en furie. Jamais il ne consentira.

Il se faisait une accalmie.

Charles se leva.

Alors, mademoiselle, pardonnez-moi de vous avoir dérangée. Je ne saurais trop vous remercier de votre gracieuse hospitalité.

Jeanne le laissait dire.

Et, comme il tirait sa révérence, elle le prit par le bras.

—Ah! les hommes, remarqua-t-elle en riant, ça se laisse décourager pour un rien. Attendez donc! je suis fille unique. Alors, vous comprenez. Excusez-moi, je suis de retour dans un instant.

Charles n'était pas revenu de son ébahissement qu'elle avait disparu.

Aussi charmante qu'originale, se dit-il. L' "habitante ", mais c'est celle qui gémit, là-bas, dans l'automobile.

Il vit bientôt sortir un homme de haute taille, large d'épaules et de poitrine, la figure mauvaise, comme un dormeur dont on interrompt la sieste.

Jeanne le conduisait par la main, comme un enfant.

—Bonjour, dit-il sèchement.

Et il toisa l'étranger.

Le danois s'était levé en grognant.

—Bonjour, monsieur, répondit Charles, en portant la main à sa coiffure.

—Que me voulez-vous ?

Voici, commença l'ami de Prudence, qui tournait son chapeau entre ses doigts. Des amis et moi, nous faisions de l'automobile quand tout à coup, ça ne va plus. Alors,

nous avons pensé... j'ai pensé venir vous prier de nous aider, de nous...

—Oui, oui, connu, mon ami. Vous voulez que je vous tire de là. Impossible, impossible. Mes chevaux sont fourbus. Et d'ailleurs j'ai autre chose à faire qu'à obliger des gens qui vous écrasent et vous rient au nez. Si j'ai un conseil à vous donner... Il n'acheva pas.

—Papa, interrompit la jeune fille en câlinant le colosse, tu vas faire ce que monsieur te demande. Fais-moi plaisir.

—Jamais!

Elle insista, traînant la voix avec caresse :

—Papa, sois gentil.

Le père garda le silence, se gratta la tête, puis :

—Si ce n'est pas une honte, grommela-t-il, de se laisser conduire par une petite comme ça, pas plus haute que ma botte.

Il fit un porte-voix de ses mains velues.

—Pierrot, appela-t-il, attelle les deux pommelés. C'est pressé. Dis à Firmin de t'aider. Vous allez me ramener cette faucheuse de l'enfer à l'Assomption.

Qu'on ne lambine pas.

—Merci, monsieur, dit Charles.

Le maître, sans répondre, alla surveiller ses hommes.

L'ami de Mlle Prudence Robichon retint la main de Jeanne plus qu'il n'était nécessaire pour un bonjour ou un simple merci.

Et, comme un coin de lune montait au-dessus de la ligne brisée d'un bosquet de sapinettes, il dit avec mélancolie :

—C'est tout de même triste que la pluie ait sitôt cessé...

* * *

Jamais François Duclos, le violoneux officiel de Saint-Paul l'Ermite, n'avait joué avec tant d'entrain.

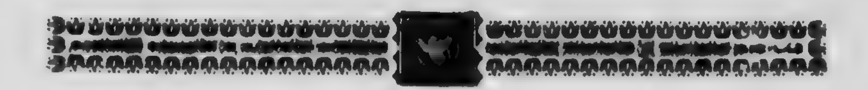
Il s'accompagnait de la tête et de la semelle.

L'archet dansait sur les cordes, exécutant mille cabrioles.

Dans la cuisine séculaire, au parquet récemment jauni, les chaises avaient été poussées contre la cloison. Les bûches d'érable et de hêtre pétillaient gaiement dans le poêle à deux ponts. Les lanciers succédaient aux quadrilles et les quadrilles aux lanciers.

Au dehors, il faisait un froid sec, un froid de janvier. De temps à autre on entendait un son joyeux de clochettes ou de grelots. C'était la jeunesse qui, au milieu de sonores éclats de rire, qu'il faisait bon entendre, venait prendre part à la fête, aux noces de Charles Miron et de Jeanne Lafrance, le meilleur parti de la paroisse.





LA FILLE DU POCHARD

Le soir tombait tristement, comme tout soir d'hiver.

Et cependant, on était à la veille de Noël, il y a de cela deux ans, une veille de Noël froide et ensevelie dans la neige.

Tourneur de son métier, Leroux était parti depuis le matin.

Or, la grève des tourneurs battait son plein et les syndicats battaient le pavé.

Toute la journée, Leroux, dont le socialisme consistait dans la haine du riche et l'amour du whiskey, avait braillé, dans une salle enfumée, sa rancoeur contre le capital et les trusts.

A force d'aspirer de la fumée âcre et de vociférer : " A bas la canaille! Mort aux riches! " on finit par s'assécher le gosier. Aussi l'ouvrier tourneur avait-il cru de bonne politique, en compagnie de quelques chômeurs, de faire halte à la buvette du coin.

Ils étaient six. En comptant bien, cela faisait donc six rasades. Pas un, en effet, qui ne se fit un point d'honneur d'y aller de son écôt. Et comme les connaissances se lient plus facilement le long du comptoir d'un bar que sur la grande place du marché où s'achètent la viande et les légumes pour la femme et les mioches, les buveurs,à la fin,ne savaient plus à qui c'était "mon tour" et vidaient leurs minces goussets avec un bon vouloir digne d'un meilleur sort.

Avec le geste d'un grand seigneur, Leroux venait de jeter négligemment son dernier écu sur le comptoir.

Il se souvint alors que le matin, à la maison, sa fille lui avait rappelé en tremblant qu'il n'y avait plus ni charbon, ni bois, que la dernière miche de pain commençait à durcir, et que les deux petits seraient bien heureux si Santa Claus ne se faisait pas trop tirer l'oreille pour laisser tomber n'importe quoi dans leurs deux paires de souliers éculés.

Le père avait promis d'y voir.

Alors l'ivrogne, les pommettes sanguinolentes, la trogne violacée, la barbe sale encore toute humide d'alcool, l'oeil mort et larmoyant, mal peigné, sortit de l'assommoir comme un boeuf que la masse a mal achevé.

—Des étrennes, dit-il, entre deux hoquets, c'est bon pour les riches, ça!... Les pauvres, ça n'a même pas de quoi se mettre dans le ventre!... Et puis est-ce que ça se réchauffe pas comme les chiens, à trembler?...

Et titubant comme une barque désemparée, donnant

contre les piétons les bras pleins d'étrennes, échappant aux véhicules sous la protection du dieu des ivrognes, il zigzague ça et là, se cramponne à des poteaux dont les lampes électriques s'allument dans la nuit qui se fait et qui lui semblent autant de phares du salut...

Soudain, il s'écroule dans un banc de neige...

* * *

Marius Ducharme se rendait à pied chez un ministre où il devait dîner. Fin causeur, de bonne naissance, charmant, on avait insisté pour qu'il répondît à l'invitation. Il avait accepté avec d'autant plus d'empressement qu'on devait le présenter à une blonde attirante qui venait d'apparaître dans le firmament du *high life* de la capitale et y scintillait avec tout l'éclat de Vénus.

Le front dans les étoiles, le coeur plein de son rêve, Marius marchait allègrement, quand il choppa contre une masse inerte et noire dans la blancheur de la chaussée. Le jeune homme s'aperçut bientôt qu'il se trouvait en présence d'un être dont les jambes faibles refusaient de servir plus longtemps la tête trop lourde. Elles étaient en grève.

Un sergent de ville venait vers eux; les curieux s'attroupaient.

Marius consulte sa montre: il a tout juste le temps de se rendre à son invitation.

—Tant pis, dit-il avec une décision soudaine, mais il

ne sera pas dit que j'aurai laissé conduire cet homme au poste le jour de Noël parce qu'il a oublié dans un estaminet son moyen de locomotion.

A l'agent de la paix qui saisissait déjà le pochard au collet :

—Laissez-moi, dit-il, le soin de reconduire cet homme chez lui, je le connais.

Naturellement, Marius n'était pas sans appréhender les efforts héroïques et le temps exigés pour faire réintégrer le domicile à ce pitoyable représentant de l'espèce humaine.

Après avoir, de peine et de misère, obtenu l'adresse voulue, il commença sa promenade moins que sentimentale à travers les rues parfois mal éclairées de la basse-ville, jusqu'au moment où il eut le sincère plaisir de héler une voiture de place.

Il était temps.

Avec une ingratitude sans égale, Leroux, qui ne voulait pas de son cicerone, avait presque complètement arraché les boutons de la pelisse fourrée du jeune guide.

Enfin, on arriva !

Pourquoi, déjà en retard, Marius franchit-il le seuil enneigé de la masure ? Voilà une curiosité dont il ne se rendit pas compte.

Chose certaine, il ne devait jamais oublier le spectacle qui s'offrit à ses regards.

Assise près d'un poêle sans feu, une jeune fille berçait deux enfants.

Les pauvres, enveloppés dans de mauvaises couvertures, s'étaient pelotonnés frileusement comme des oiseaux de neige contre le sein de la jeune fille pour réchauffer du mieux possible leurs membres engourdis par le froid.

Ils dormaient.

Leurs boucles blondes se mariaient délicieusement avec les tresses noires de la grande soeur tranchant avec grâce sur la naissance du cou immaculé.

Elle s'était levée en sursaut.

Marius alors, muet d'étonnement, put contempler dans toute sa splendeur cette fleur exquise et modeste, cachée dans ce refuge comme le nénuphar dans un étang solitaire.

[illegible]eroux, indifférent à ce qui l'entourait, s'était écroulé sur un grabat, dans un coin, en balbutiant :

—A bas la canaille!... Qu'on nous éventre les capitalistes!... Pour les pauvres, pas de feu, pas de pain... pas d'étrennes!...

—Je vous prie d'excuser ma présence chez vous, dit enfin Marius, son chapeau à la main. Cet homme, votre père, si je ne me trompe, a glissé sur le pavé. Alors, comme il ne pouvait plus marcher que difficilement, j'ai pris sur moi de le reconduire chez lui.

Intimidée, la jeune fille ne trouva rien à répondre.

Marcelle — c'était son nom — était debout, ayant de chaque côté d'elle les bambins ses bras passés autour de leur cou.

Elle était grande et mince; pauvrement et proprement vêtue de deuil.

De ses grands yeux de velours noir,divinement beaux, deux larmes roulaient le long des joues pâlies.

Marius devina l'abîme que masquait ce fier silence.

L'intérieur, deux uniques pièces, mal éclairées, d'une indigence visible, mais tenues avec propreté par l'orpheline; les deux enfants, en noir eux aussi, — un deuil récent, sans doute — qui poussaient dans une crainte exagérée du père; l'ivrogne qui cuvait son whiskey dans ce coin; pas de feu, pas de pain, encore moins de Santa Claus pour les petits...

Et toute cette misère à cause de cette crapule qui arrache le pain de la bouche de ses enfants transis par la bise pour s'emplir d'alcool!...

Et cette honte dans la grande, l'unique nuit de Noël!

—Veuillez m'attendre, mademoiselle, dit-il, en caressant les jolies têtes blondes qui faisaient comme un basrelief à un monument de beauté, d'amour et de dévouement. Je reviendrai ce soir, ajouta-t-il en sortant précipitamment dans la nuit.

Une heure plus tard, Marius était de retour, le front rayonnant comme l'amoureux qui vient de recevoir le premier baiser.

De ses bras encombrés glissèrent des paquets de toutes formes et de toutes dimensions.

—Tenez, mes chérubins, dit-il, en déficelant les paquets, j'ai rencontré le bon vieux Santa Claus... Cinq

minutes plus tard, je le manquais. Voyez ce qu'il m'a chargé de vous remettre.

Et flûte, tambour, animaux de bois, arche de Noé, fantassins et cavaliers de plomb, livres d'images, poupée, fusil, bas rempli de bonbons, chocolats alléchants, s'écroulèrent en cascade devant les regards ahuris et pétillants des petis.

—Encore, encore, continua Marius. Du pain blanc et souple comme de l'ouate, une dinde au dos et aux ailes dorés, qui attend que vous lui fassiez l'honneur de la croquer, des gâteaux habillés de rose et de vert, du beurre fraîchement sorti du moule, des noix, du raisin de toutes les couleurs, et du café, sentez-moi ça à travers l'enveloppe !...

Et, ajouta-t-il, avec une voix moins assurée, de beaux oeillets et de belles roses pour votre petite maman, pour qu'ils égayent notre réveillon!...

L'ivrogne, cependant, ronflait toujours, crachant de temps à autre ses imprécations :

—Les capitalistes... des voleurs... vous... les riches... des bandits!... des gibiers de potence!...

Mais quand Marcelle, pour toute réponse, regarda Marius, les yeux humides et les lèvres fines enchâssées dans un inexprimable sourire, le jeune homme se jeta sur le garçonnet et la fillette pour les embrasser.

—Du feu maintenant, repris Marius, en allant dans la cour chercher du bois qu'il y avait fait charroyer.

On vit alors l'étrange scène d'un élégant en habit,

faire une joyeuse flambée dans un humble logis en une nuit de Noël, et aider gauchement à une orpheline à mettre la table pour un réveillon tombé du paradis.

A l'heure où les cloches, dans toute la ville, fendant les espaces, semblèrent s'envoler dans une farandole délirante vers le plus haut des cieux, Marius, sous les yeux de l'ivrogne endormi, et n'ayant pour témoins que deux enfants tout barbouillés de graisse et de sucre, se leva avec émotion.

D'un minuscule écrin il sortit une bague dont le diamant et l'émeraude enlacés symbolisaient la pureté et l'espoir de son amour spontané.

Dans ses bras il attira la jolie fille rougissante et à son doigt il passa le cadeau de Noël du vieux Santa Claus qu'il disait avoir été bien près de ne pouvoir atteindre.





LE GLAS

Il pleuvait depuis l'aurore. Bruine froide et monotone, prismée de temps à autre par des échappées de soleil.

Mais voici que la matinée maussade a fait place à une délicieuse après-midi de juin. Dans le ciel lavé, de larges trous bleus vont toujours en s'élargissant jusqu'à ce que les derniers nuages se soient entièrement effacés.

Les oiseaux, réfugiés dans la ramure épaisse, secouent leurs plumes humides, et prennent leur essor dans l'azur en saluant de leur gazouillis le nouveau sourire de la nature.

Rosalyne, le plus gracieux et le plus séduisant de tous ces oiseaux du bon Dieu, légère et heureuse comme un matin de printemps, venait de s'envoler de sa cage fleurie, avec la permission de la grand'mère indulgente pour l'orpheline.

Et maintenant, tournant le dos à Saint-Gabriel, elle suivait, sans hâte, le chemin de Saint-Damien, longeant le lac circulaire dont les flots d'argent frissonnaient comme sous de voluptueuses caresses.

Rosalyne allait, gracieuse comme un colibri.

Elle était belle, très belle et n'avait pas vingt ans.

De ses yeux bruns, si purs qu'ils en étaient troublants, débordait une jeunesse toute de candeur et d'attirance. Si mignonne et si fraîche était sa bouche que l'on n'aurait pu qu'y becqueter des baisers.

L'ovale aux traits fins était somptueusement encadré d'une chevelure d'or fauve. La physionomie ouverte reflétait toute son âme; il s'en dégageait une éternelle bonté qui appelait les regards et gagnait les coeurs.

Rosalyne, malheureusement, souffrait d'une de ces natures de femme et d'enfant que la plus légère peine fait pleurer. Il règne tant de tendresse et de sensibilité au fond de leur être, qu'un réel chagrin les abat avec la même violence que la grêle fauchant en pleine vie les épis d'or.

* * *

La jeune fille se baissait pour cueillir une marguerite — la marguerite que l'on effeuille quand on a vingt ans — lorsqu'elle fit entendre un petit cri de fauvette effarouchée. Deux mains s'étaient posées sur ses yeux. Une voix caressante ayant aussitôt demandé: qui suis-je? elle reconnut le bandeau d'amour qui emprisonnait ses yeux.

Rosalyne se dégagea lentement, et tout bas :

—Julien! dit-elle.

Celui-ci sourit sans mot dire, mais quel sourire! Il contenait tout un monde d'amour, d'espérances et de promesses.

Ce n'était certes pas d'avoir marché vite que la jeune fille était si rose.

—Vous m'avez fait peur, dit-elle, pour dire quelque chose et cacher son trouble qui grandissait sous le rgard juvénile et ardent attaché sur elle.

Julien était un original. Ses antécédents, personne ne les connaissait. Il demeurait à Saint-Gabriel depuis quatre ou cinq mois. Pourquoi avait-il planté là sa tente plutôt qu'ailleurs? Mystère.

Le jeune homme — on lui donnait de vingt-cinq à trente ans — vivait en ermite dans une maisonnette blanche qu'il avait payée argent comptant. La vieille Marjorie, que son âge et sa laideur mettaient au-dessus de toute insinuation perfide, faisait le nettoyage et la cuisine.

Naturellement, dans les premiers temps, la conduite étrange de Julien lui valut une certaine quantité de commérages. Mais, comme il menait une vie réglée, qu'il ne levait pas le coude, ne manquait pas la messe, avait fait ses Pâques, on finit par le laisser en paix.

Bien plus, ayant demandé comme faveur spéciale de prendre la place de l'organiste, qui venait de mourir, et de sonner les cloches de l'église en briques rouges, tout cela sans rémunération aucune, il s'acquit l'estime et l'amitié de M. le curé et, conséquemment, des paroissiens.

Il partageait son temps entre la lecture et de longues promenades solitaires sans ne jamais avoir avec les gens du village que de simples rapports de courtoisie.

C'est ce qui fit remarquer que le jeune homme était venu dans ce village ensevelir quelque inoubliable affaire d'amour.

Qu'il eût aimé ou non, cela ne l'avait pas empêché de s'éprendre tout d'un coup de la belle Rosalyne aux yeux de velours et au diadème d'or fauve.

La chose était arrivée par un clair midi de dimanche qu'il avait rencontré la jeune fille tout de noir habillée, à cause d'un deuil récent, au sortir de la grand'messe, le livre de prières sous le bras et le chapelet de nacre enroulé dans les doigts blancs.

Pas une parole, deux regards qui se croisent, et tout de suite l'amour avait pris naissance; en lui, avec la conviction expérimentée de la vie; en elle, avec un trouble virginal et inquiet, comme la violette au délicat parfum qui ouvre en tremblant ses pétales aux baisers ardents de l'astre du jour.

Et depuis trois mois que le hasard les avait mis en présence l'un de l'autre, à l'un des tournants de la grande route de la vie, ils s'aimaient honnêtement et comme des fous; lui, avec l'emportement de sa nature nerveuse, elle, avec une ardeur contenue.

Asseoyons-nous là? demanda Julien, en montrant une grande roche plate, qui s'était détachée du Cap.

—Je veux bien, fit-elle.

Ni l'un ni l'autre ne parlaient. Il ne faudrait pas avoir aimé pour ignorer l'éloquence émue de ces silences prolongés. Les mots montent puissamment du coeur aux lèvres, tour à tour tendres et passionnés.

Et l'on veut tant dire qu'on ne dit rien.

Julien contemplait le profil de camée de la jeune fille assise à ses côtés.

Rosalyne cueillait nonchalamment, à portée de la main, des glaïeuls bleus aux pétales veinés de jaune, tandis que ses yeux doux reposaient sur le lac.

Soudain, d'un mouvement brusque, presque brutal, le jeune homme s'empara de la main posée sur la roche.

—Rosalyne, ma Rosalyne, je vous adore!...

Et comme celle-ci avait baissé sur lui ses longs cils de soie avec un sourire affolant, il se laissa tomber à genoux en disant tout bas comme effrayé de sa propre voix :

—Rosalyne, voulez-vous être ma femme?...

Pour toute réponse, la jeune orpheline se jeta dans les bras de Julien.

Et elle pleura.

Pleurs joyeux qui tombaient goutte à goutte dans le coeur de l'aimé comme la pluie bienfaisante dans le sol brûlant d'où sortiront les blés murs et le bonheur...

Ce soir-là, quand le sonneur mit en branle l'airain sonore pour lui faire chanter la salutation angélique, c'était sa bonne nouvelle à lui qu'il annonçait à tous. Jamais la Vierge des vierges n'avait eu d'aussi enthousiaste sonneur pour son angélus. Les cloches, folles de joie, dansaient, chantaient, criaient, pleuraient. Elles emportaient le coeur du fiancé de Rosalyne dans le ciel radieux de ce soir de juin, coupé, là-bas, à la crête des Laurentides, par la longue bande pourpre et argent du soleil couchant...

* * *

Toinette n'était pas laide; elle était même, à ses heures, fort jolie. Quelques-uns prétendaient qu'elle était la belle du village. Il se rencontrera partout des gens qui s'emballent. Chose certaine, Toinette, elle, ne se trouvait pas d'égale.

Son père, un " marchand général " très à l'aise, n'avait que cette fille-là. Il l'habillait comme une demoiselle de la ville. C'était son affaire. Quand on a vingt ans, un gentil minois, de fins cheveux d'ébène, des yeux noirs qui grisent, une taille souple et ronde,, ce n'est pas un bien gros péché que de faire ressortir tous ces avantages. Et c'est ce que faisait la belle avec une application édifiante.

Malheureusement, Toinette, bien qu'honnête, était la créature la plus coquette, la plus présomptueuse, la plus flirt, la plus dangereuse, qui ait jamais vu le jour dans la vallée de Saint-Gabriel.

Sa suprême ambition, eût-on dit, le but unique de son existence de villageoise, était de s'accaparer les hommages de la jeunesse à vingt milles à la ronde. Elle s'en faisait accroire et voulait en faire accroire. Ses succès ne flattaient que sa vanité, car elle avait le coeur sec. Se rencontrait-il une rivale sur sa route, elle devenait méchante, ne reculant même pas devant ces médisances et ces calomnies qui mutilent des bonheurs.

Quels stratagèmes n'avait-elle pas employés pour attirer dans ses mailles l'ami de Rosalyne?... Parce qu'il

s'était arrêté chez elle une couple de fois, par galanterie, elle se crut assurée du succès.

Elle s'aperçut bientôt du contraire.

En effet, le jeune homme, ayant appris que Toinette faisait courir le bruit qu'il s'était épris de ses charmes, ne remit plus les pieds chez la jeune fille.

Pleine de dépit et de confusion, la coquette dit, sous le sceau du secret à une amie, sûre que, le lendemain, tout le village le saurait, que les visites de Julien l'importunaient.

Non satisfaite, elle jura de se venger à la première occasion favorable.

Cette occasion ne devait pas tarder.

* * *

Rosalyne suivait à pas lents le chemin de Saint-Damien, instinctivement attirée vers cette grande roche plate où Julien lui avait demandé de devenir sa femme. Jamais le ciel n'avait été si bleu, le feuillage si vert, le lac si brillant. Il lui prenait des envies folles d'unir sa voix à celle des petits chantres de Dieu qui ramageaient dans l'épaisseur des bois. Ah! si Julien avait été témoin de la joie délirante de celle à qui il avait demandé d'être sienne pour l'éternité, alors il eût compris que trop souvent ce qu'il prenait pour de la froideur chez Rosalyne n'était que de la réserve que seule affermissait la volonté guidée par la pudeur.

Sa femme!... A cette pensée, elle joignait les mains,

levait les yeux au ciel, et remerciait Dieu de l'avoir faite désirable et gardée bonne.

Soudain, elle sentit son coeur lacéré par des pointes de fer, ses jambes fléchir, sa gorge sèche...

Un nuage de deuil passa devant ses yeux, et, les tempes moites, elle s'appuya, pour ne pas tomber, à un tronc d'arbre...

Au détour de la route, elle a surpris Toinette emportée dans les bras de Julien vers la mince cascade qu'on appelle le chaudron...

Malgré l'atroce brûlure qui la consume, comme la torche que le tortionnaire appliquait à la poitrine de la martyre de la Rome païenne, elle veut tout voir, tout, tout...

C'en est trop...

Elle s'affaisse sans vie dans un massif d'arbustes...

....

Quand la pauvre enfant reprit ses sens, la pluie, devenue froide par le vent qui se faisait, tombait à torrents.

Oh! le long calvaire, l'interminable chemin du retour à la maison!

La robe noire ruisselante, collée sur le corps gracile et charmant, les longs cheveux dénoués sur les épaules, les pieds pataugeant dans la boue, et choppant contre les pierres de la route, elle allait inconsciente du monde extérieur, comme poussée par la fatalité, les yeux secs et brillants, les lèvres blanches, les joues d'albâtre...

C'est dans cet état pitoyable qu'on l'avait recueillie à l'entrée du village...

Le soir même le délire l'avait saisie pour ne plus la quitter...

Deux jours plus tard, elle était fauchée dans la triple auréole de sa beauté, de sa jouvence et de sa candeur..

....

Toinette s'était vengée. Mais, il lui restait le remords plus affreux que le tombeau.

Son jeu, bah! il avait été bien simple. Elle avait aperçu Rosalyne à quelque distance. Aussitôt, elle avait feint une entorse.

Julien, qui revenait d'une de ses marches accoutumées, et qu'elle avait également vu, s'était porté à son secours.

Et, comme elle affirmait ne pouvoir marcher, il l'avait emportée jusqu'au chaudron pour lui frictionner le pied avec l'eau froide de la cascade.

—L'infortunée Rosalyne, elle, n'avait vu que son Julien enlevant dans ses bras la jeune fille flirt qui lui avait pris le coeur de son fiancé...

* * *

Il fait nuit.

Demain, Rosalyne sera conduite au champ de repos, qui borde la forêt, à droite de la voie ferrée.

Dans la chambre mortuaire, tendue de noir aux larmes d'argent, les cierges projettent lugubrement leur lumière blafarde et tremblante. Au chevet du cercueil,

l'eau bénite et la branche de buis. Et dans ce cercueil, Rosalyne toute blanche, les mains jointes, un crucifix entre les doigts. Un sourire ineffable, vainqueur de la mort, a remplacé sur les lèvres amincies et exsangues le pli amer de l'atroce souffrance morale qui l'a emportée.

Quelques braves femmes disent le chapelet. Dans un coin, écrasé sur lui-même, comme une misérable loque humaine, les yeux bouffis, la bouche amère, les cheveux en désordre, un homme marmotte des paroles inintelligibles. C'est Julien.

Toute menue dans le grand fauteuil familial, l'aïeule a son corps décrépit secoué par les hoquets.

Au dehors, le vent arrivant par rafales, ébranle les volets. Un chien hurle tristement en cette nuit de deuil.

Les prières ont cessé. Seuls se font entendre les hoquets douloureux de la vieille grand'mère et les sifflements du vent.

Soudain, un rire strident, lamentable, terrifiant.

Julien se lève, renverse et bouscule tout sur son passage.

Tête nue, il ouvre la porte qu'il ne referme pas et s'élance dans les ténèbres...

Le suivre, personne n'y songe.

Mais, pas longtemps après, un frisson d'épouvante glace les bonnes âmes qui font la veillée de la dépouille.

Dans la nuit noire, un carillon alarmant, horrible, endiablé réveille le village endormi.

Les croisées s'ouvrent, des lumières s'allument, des hommes crient, des femmes se lamentent, des enfants pleurent. Et toute cette cacaphonie est accentuée par les mugissements du vent.

Quelle main d'outre-tombe, quel revenant agite avec cette violence les cloches qui devraient dormir, à cette heure?...

Les moins apeurés sortent de leurs maisons, leurs figures anxieuses sinistrement éclairées par la reverbération des fanaux qui se balancent à leurs bras...

A demi-vêtus, ils courent à présent, attirés malgré eux vers la place de l'église par cette sonnerie fantastique et surnaturelle...

Là, on parlemente. Qui d'entre eux franchira le premier le seuil du temple redoutable?...

Deux, parmi les plus vaillants, pour montrer qu'ils n'ont pas peur, s'offrent d'affronter le danger.

Et le carillonnement continue toujours, désordonné, par soubresauts.

Les deux braves vont forcer la porte de l'église. Elle cède sans effort.

Qui donc les a précédés?...

Peu à peu, le diabolique carillon perd de sa fureur. On dirait une oscillation lente et triste comme un pendule dont chaque va-et-vient avance les derniers instants d'un condamné...

Puis quelques tintements de plus en plus espacés, puis... plus rien... silence terrible qui tombe sur les villageois groupés sur la place, comme une masse de plomb...

Tout à coup, la foule muette entend un grand cri d'épouvante suivi de pas précipités qui déboulent dans les escaliers.

Et les deux jeunes gens, qui se ruent hors de l'église, les dents leur claquant dans la bouche, racontent en tremblant ce qu'ils ont vu.

La lumière douteuse de leurs fanaux projetait sur les murs des ombres allongées et fantomatiques qui leur donnaient la chair de poule.

Et l'épouvantable soubresaut des cloches ensorcelées leur faisait dresser les cheveux sur la tête.

Puis, l'un d'eux s'est frappé contre une chaise renversée, et l'autre contre quelque chose qui avait obéi sous la poussée.

Ils ont levé la vue en même temps, et, horreur! ils l'ont aperçu, lui, oui, le sonneur, pendu à la corde de chanvre, la face bleue, la langue toute sortie et les yeux injectés de sang, démesurément ouverts qui les regardaient.

....

Le malheureux, par ses suprêmes cabrioles, avait tinté son propre glas et celui de sa Rosalyne aux yeux doux.





LA GUIGNOLEE

Dans la bonne vieille petite ville de Trois-Rivières, je me rémémore que, lorsque je n'avais pas deux coudées de haut, le terrible Croquemitaine, le farouche Ogrichon, le féroce Bonhomme Sept-Heures et l'impitoyable Quêteux dominaient de leur odieuse toute-puissance mon imagination d'enfant.

Ma mère, perpétuant la tradition commune, ajoutait à tous ces êtres fantastiques les Guignoleux ou plutôt la Guignolée.

Mais, si les autres épouvantails avaient droit de cité toute l'année durant, la Guignolée ne faisait, elle, sa redoutable tournée que la veille du jour de l'an, de l'an neuf.

A huit heures précises, le petit monde devait être au lit, les draps tirés sur le menton et la tête enfouie dans les oreillers. Sinon, tout récalcitrant était enlevé dans la hotte de la Guignolée, pour être haché, pilé, mangé comme chair à pâté. Rien qu'à y penser je me souviens des frissons d'antan.

On comprend, *a priori*, que la perspective de ce festin de cannibale n'avait rien d'attrayant pour nous, et l'heure fatale n'avait pas encore sonné que la marmaille dormait à poings fermés. C'est alors que le bon Santa Claus pouvait dégringoler à son aise dans la cheminée sans être inquiété par nos yeux indiscrets et impatients.

Enfin, je me venge! Cette satanée Guignolée m'a fait tant de mal; elle m'a fait croire tant de fois que mes jours étaient comptés et que j'allais périr dans d'indicibles tourments que j'ai bien le droit, aujourd'hui, de démasquer toutes ses abominations.

Eh bien, non! la Guignolée ne mange pas les petits enfants; la Guignolée ne prend pas la fille aînée de la maison pour lui torturer les pieds. Elle accepte seulement les aumônes que les braves gens veulent bien lui donner pour que les pauvres aient, eux aussi, des miettes du bonheur du premier jour de l'an nouveau. Et la Guignolée, en reconnaissance du bienfait, ne peut que souhaiter aux fils la force et le courage et aux filles la beauté et la vertu.

La Guignolée, c'est l'ange de la charité qui affronte les rigueurs du froid et de la tempête; oublie, un soir, sa joie, pour se rappeler celle des délaissés de la vie ; la Guignolée, c'est la voix de l'Homme qui crie que nous sommes tous frères, et que si les uns se gorgent de bien-être et de douceurs, il n'est pas juste que les autres n'aient que de sordides haillons pour les garantir contre la bise, et rien à se mettre dans le ventre; la Guignolée c'est l'envoyée du Dieu fait homme, du Dieu

mendiant qui frappe à la porte des heureux; la Guignolée c'est la philanthropie divinisée; la Guignolée, c'est, sous le costume d'une étrange mascarade, les êtres les plus enviables du dernier jour de l'année qui s'en va, puisque ceux-là qui, amis de la misère, mettent un sourire où il y avait des larmes, sont vraiment grands.

Que l'on donne largement à ces faux mendiants, à ces volontaires de la besace, à ces coeurs nobles, à ces apôtres de l'aumône qui est, comme dit le poète, soeur de la prière.





LE FER A CHEVAL DE MA TANTE JOSEPHINE

Je n'ai jamais vu autant de jolies filles qu'à Trois-Rivières, mais, d'un autre côté, un si grand nombre de filles à marier. Pourquoi ? Je me le demande. Peut-être parce que dans les petites villes on connaît aussi bien les défauts que les qualités d'un chacun. Et cet état de choses remonte très loin, s'il faut en croire l'histoire que me raconta ma tante Joséphine, une après-dînée d'hiver que j'étais assis à ses pieds près de la cheminée où flambaient de grosses bûches.

Ma tante Joséphine avait dû être ravissante dans l'épanouissement de ses vingt ans, à en juger par ses restes qui sont gravés dans ma mémoire.

Je revois encore sa petite personne gracile, délicieuse comme une figurine de Tanagra, presque perdue dans le grand fauteuil de damas vert. Qu'elle était digne et aimable, avec ses bandeaux de neige et sa coiffe de fine dentelle, ses yeux ou perçaient encore, à soixante-dix

ans, des échappées de jeunesse, et ses lèvres minces et pâles ensoleillées par un éternel sourire de bonté !

J'étais un favori dans la maison de briques rouges de la rue des Forges, d'où le maître, hélas! était parti depuis des années.

Deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche, me soulevant sur la pointe des pieds, je laissais retomber le marteau de fer forgé — une tête de lion à la crinière hérissée qui montrait des crocs formidables. Le plus souvent, c'était la vieille servante, Angélique, qui venait m'ouvrir. Quelquefois, cependant, ma tante, en personne, me faisait l'honneur de m'introduire dans le calme intérieur. A mon entrée, elle m'appliquait un bon gros bec sur les deux joues, puis s'informait de ma santé, de mes succès à l'école. Cela fait, elle me poussait une chaise près de la longue table ovale de la salle à manger. Ce geste faisait mon bonheur : les confitures, les gâteaux et la crême n'étaient pas loin. Ah! les délicieuses confitures, les succulents gâteaux de ma tante Joséphine, ils sont inséparables du souvenir de la chère disparue.

Mais, je m'écarte de mon sujet.

Au nombre des objets qui m'étaient familiers mais dont quelques-uns avaient longtemps intrigué ma curiosité, il me faut mentionner un fer à cheval, fer banal, tout rouillé, comme il nous arrive d'en trouver sur notre route.

Celui dont je veux parler occupait la place d'honneur du salon, sur une console de marbre. Il était cou-

ché sur un coussinet de peluche pourpre et recouvert d'un globe, sur lequel l'oeil ne surprenait pas un grain de poussière On n'eût pas marqué plus de considération pour une couronne dans un musée national.

Après de longues hésitations, je voulus savoir à tout prix.

Au risque de m'attirer des réprimandes avec ma question indiscrète, je pris mon courage à deux mains et suppliai ma tante de me raconter l'histoire du fer à cheval.

Voici ce qu'elle me narra.

* * *

Ma tante Joséphine ne s'était jamais senti la vocation de nonne, moins encore de vieille fille. Oh! cet aveu, elle le faisait en toute sincérité. Elle n'allait pas il est vrai, jusqu'à offrir sa main, mais la réserve et la pudeur sauvegardées, elle en parlait d'abondance à qui voulait l'entendre. Pêcha-t-elle par excès, c'est possible.

La jeune fille, toutefois, comme dans le conte du bon Perrault, ne voyait rien venir, sinon le soleil qui poudroyait, l'herbe qui verdoyait et... en hiver, la neige qui tombait.

Et les années s'ajoutaient aux années. Chaque anniversaire lui faisait dire, avec dépit et mélancolie, que si beaucoup, à Trois-Rivières, sont appelées, peu sont élues.

* * *

Elle avait alors vingt-quatre ans.

Désirable encore avec ses formes charmantes, ses yeux rieurs et d'un bleu caressant, sa peau d'un blanc transparent, son heureux naturel, elle n'en commençait pas moins à désespérer, pleine d'appréhension. Dans un an elle serait cataloguée dans le registre des vieilles filles. Bon gré mal gré, il lui faudrait incliner ce front charmant pour être coiffée par sainte Catherine. En voilà une sainte du paradis qui n'est pas populaire parmi nos belles.

Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Autres temps autres moeurs. A vingt-cinq ans, Mademoiselle vous toise du haut de ses vingt printemps. Si l'homme meurt plus tôt, la femme vieillit plus tard.

* * *

Un soir d'octobre, soir désolé s'il en fut jamais, alors que les feuilles mortes étaient emportées en tourbillons par la pluie et le vent dans le ciel sale, ma tante regagnait le logis, la tête basse.

Elle faisait d'amères réflexions sur l'injustice du sort qui s'acharnait à elle, alors que d'autres moins bien douées voyaient la fortune leur sourire.

Soudain, elle tressaillit. Ses yeux venaient de tomber sur un fer à cheval, en face de la place du Marché.

Pas plus superstitieuse qu'une autre, elle l'était assez pour avoir vu le jour à Trois-Rivières.

Or, ce vieux fer à cheval, c'était une trouvaille, un talisman de bonheur. Elle n'eut donc rien de plus empressé que d'en prendre possession.

Avant de se mettre au lit, elle accrocha son fétiche près du petit bénitier de pierre blanche, dans la chambrette tendue de rose et... continua d'attendre.

* * *

L'automne passa, l'hiver passa, les feuilles recommencèrent à verdoyer, le soleil à poudroyer et ma tante ne voyait rien venir.

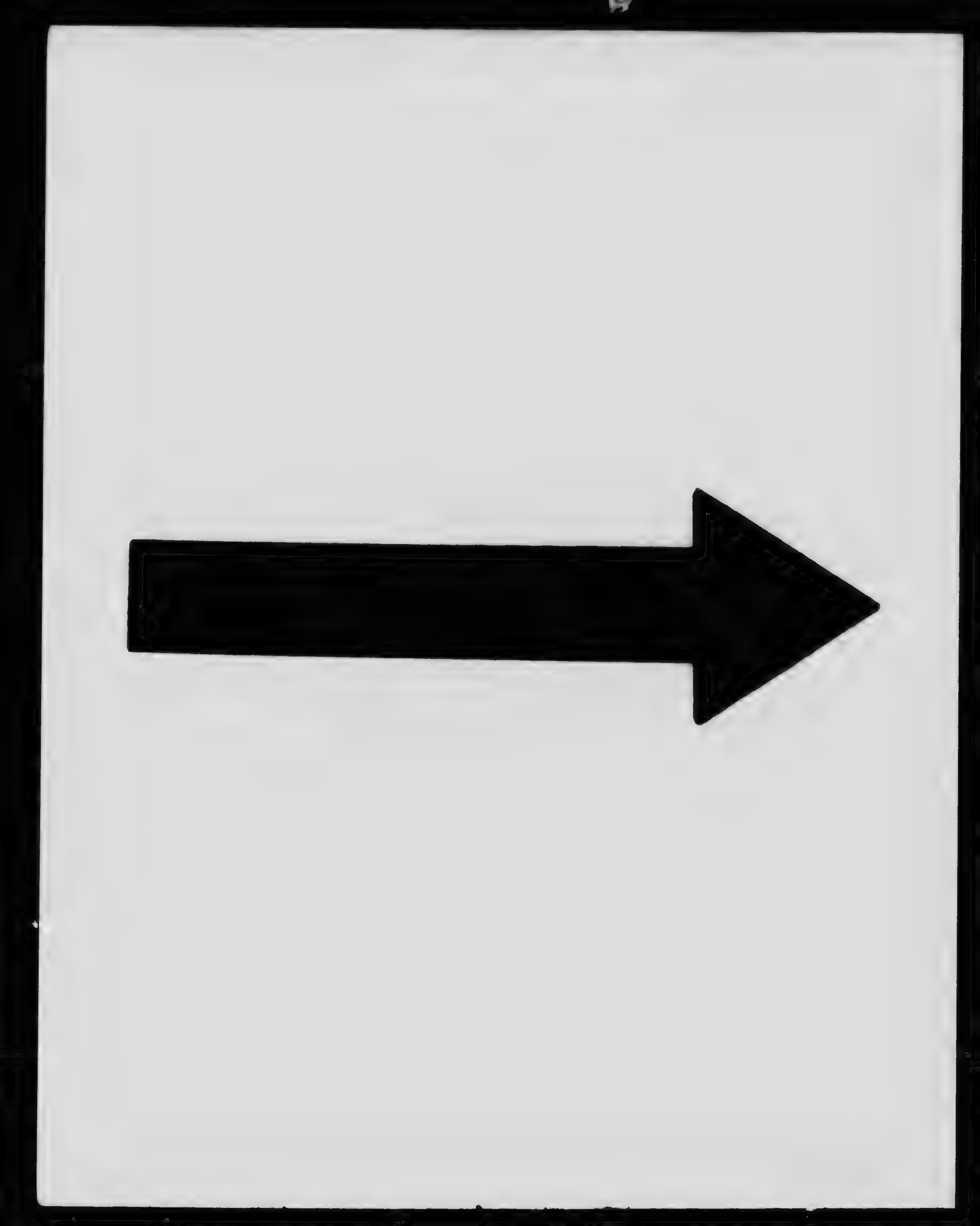
* * *

Elle était, ce soir-là, d'une humeur massacrante. C'est que, le lendemain, l'heure fatale allait sonner.

La pauvre enfant n'en serait pas un brin moins attirante, moins bonne, moins spirituelle, mais elle aurait atteint le tournant dangereux de la vie où les roses se font de plus en plus rares sous les pas de la jeune fille.

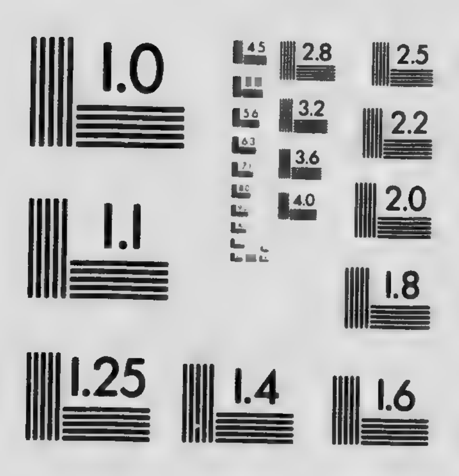
Elle serait une vieille fille. Et si les enfants sont sans pitié pour le grand monde, le grand monde est sans pitié pour les vieilles filles.

Qui de nous, cependant, n'a pas connu de ces femmes séduisantes dont le seul tort est de s'être laissé damer le pion par des cadettes qui ne les valaient pas,



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





loin de là. Et combien de dévouements héroïques et ignorés de la part de celles que l'on est trop souvent enclin à tourner en ridicule.

Ce soir-là donc, ma tante, d'un caractère naturellement doux, donna libre cours à sa colère.

Quand elle vit que tout était fini, que le Prince charmant si longtemps attendu, si impatiemment désiré ne se présentait pas, elle bondit sur le talisman qu'elle tint en partie responsable de sa guigne, et, par la fenêtre ouverte, le lança rageusement dans la rue :

—Loin d'ici, fer à cheval de malheur ! s'écria-t-elle.

Et elle s'écroula sur sa couche, la tête enfouie dans l'oreiller qu'elle mouilla de ses larmes.

* * *

A ce moment précis traversait la rue un monsieur bien mis, qui, de goûts pacifiques, avait juré ses grands dieux, lui, de ne jamais prendre femme, n'aimant pas les aventures.

Il avait trente-cinq ans. C'était donc un jeune homme, bien que son crâne fût chauve comme un oeuf. Ni beau ni laid, d'une intelligence ordinaire, pas de vices, le coeur sur la main, employé de l'Etat à l'hôtel de la Douane, Arthur Bournival était un parti fort acceptable pour une jeune fille qui ne passe pas son temps à bâtir des châteaux en Espagne dans le pays des romans.

Il arriva donc que, au moment où le monsieur en question mettait le pied sur le trottoir en bois aux

planches disjointes, sa tête vint en collision avec le fer à cheval.

Il ne connaissait rien de l'astronomie, et trouva très déplaisant de commencer l'étude de cette science par les bolides. Il en vit trente-six étoiles.

Fumant de colère, il leva les yeux.

La jeune personne n'avait pas disparu assez tôt.

M. Bournival, armé de la pièce à conviction, frappa à coups redoublés à la porte de la demeure de la jeune fille.

Un gros courtaud vint ouvrir.

Et aussitôt :

—Je veux voir votre fille, clama M. Bournival, en brandissant le fer à cheval.

Le père de ma tante, à la vue de ces traits enflammés, de ce bras armé, en entendant cette voix courroucée, se crut en présence d'un fou furieux.

Il eut peur.

Il allait refermer la porte, quand le jeune homme fit un pas en avant.

—Je veux voir votre fille, répéta-t-il, avec plus d'assurance.

—Et moi, je vous dis que vous ne la verrez pas.

—Et moi, je vous dis que je vais la voir. Je le veux.

Le père s'échauffait. Il cria tout rouge :

—Je vous dis que non. Je voudrais bien savoir qui est maître ici, polisson que vous êtes! En voilà une manière de demander à voir une jeune fille.

—Vous en parlez à votre aise. Ignorez-vous donc

que j'ai failli me faire assommer en pleine rue, et par votre fille encore ?

Les deux hommes bouillaient, les voix avaient des éclats sonores dans la tranquillité du soir, les piétons s'arrêtaient, faisaient cercle. Là-bas, un gardien de la paix s'amenait d'un pas lent et majestueux.

Attirée par le bruit de ce tapage insolite, la jeune fille parut au haut de l'escalier.

—Papa, dtt-elle, fais donc monter M. Bournival ; je vais t'expliquer.

Autant pour échapper aux lazzi des curieux que pour obtenir des éclaircissements sur cette affaire, le père se rendit à la demande de sa fille.

Ma tante, qui se savait seule responsable de cette mauvaise aventure, voulut se faire pardonner. Aussi se montra-t-elle des plus aimable. Elle avait séché ses larmes et un sourire plein d'aménité arquait gentiment ses lèvres. C'était le soleil après la pluie.

Elle prit elle-même le chapeau et la canne ds mains de M. Bournival, et le pria de daigner prendre le fauteuil qu'elle lui avança.

Comment tant de grâce et d'empressement n'auraient-ils pas désarmé le plus intraitable?

Ce fut donc d'un ton radouci que le jeune homme commença :

—Je venais de quitter un ami et traversais la rue, quand tout à coup...

—Inutile de continuer, interrompit ma tante. J'ai d'humbles excuses à présenter à M. Bournival, et j'es-

père qu'il voudra bien ne pas trop m'en vouloir de mon étourderie.

Le jeune homme s'inclina.

—Je n'y pense déjà plus, fit-il, avec une galanterie parfaite.

Ma tante, tout de même, raconta comment cela s'était passé. Naturellement, sa pudeur lui interdit d'entrer dans les détails et d'expliquer la cause de son ressentiment.

—Enfin, s'enquit M. Beaulieu, peu satisfait des explications de sa fille, tout cela est bel et bon. Mais, je voudrais bien savoir quelle mouche t'avait piquée pour risquer, à propos de rien, de tuer les passants ?

—C'est que, répondit ma tante en rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux blonds, c'est que... c'est difficile à dire.

M. Beaulieu devenait d'une ténacité désespérante.

—Admettons que ce soit difficile, donne-nous une raison, néanmoins. En voulais-tu à ce monsieur?

—Pas plus à lui qu'aux autres, répondit-elle les yeux sur la pointe de ses souliers.

—Alors ?

La jeune fille s'impatienta.

—Je vous raconterai cela à vous seul. Je ne puis toujours pas mettre les étrangers au courant de mes affaires intimes.

M. Bournival, de plus en plus empressé, à mesure que le dialogue se poursuivait, intervint :

—Je vous en prie, Monsieur Beaulieu, vous me fe-

riez plaisir en ne parlant plus de cet incident qui n'a pas la moindre importance.

Cependant, quinze jours plus tard, c'est de son propre mouvement que la jeune fille avoua à M. Bournival le motif secret de son courroux.

Faut-il ajouter que le soir de l'incident sans importance ce dernier n'était rentré que tard dans sa chambre vide de célibataire.

Et s'il s'était attardé chez ma tante, ce n'était certainement pas pour les beaux yeux du chef de la maison qui était ennuyeux comme une pluie du mois des morts.

Et va dire, mon petit, conclut ma tante, qui fut très heureuse en ménage, que les vieux fers à cheval ne portent pas chance.



DIALOGUE SUR LES MORTS

Mme Beaudry, trente ans.

Lionel Leblanc, vingt-huit ans.

Après-dînée du 2 novembre 1909. — Boudoir de Mme Beaudry, rue Peel, à Montréal. — La pièce est imprégnée des exhalaisons qui se dégagent de la chaleur tiède et parfumée de la serre et de la menue personne de Mme Beaudry. — Les pieds tout près des chenets, devant la flambée joyeuse et pétillante de l'âtre, Mme Beaudry et Lionel Leblanc disent des sottises entrecoupées de longs silences gênants. — Les deux interlocuteurs maintiennent entre eux la distance respectueuse d'un gros chien.

Lionel.—Ainsi, ma chère Madame, nulle éloquence humaine ne saurait vous convaincre?...

Mme Beaudry (*avec épouvante*).—Oh! mon ami, votre langage est horrible !...

Lionel.—Mais, ma présence dans ce boudoir, auprès de votre exquise personne, deux mois seulement après que... vous avez changé la couleur de vos toilettes, n'est-elle pas plus inconvenante ?

Mme Beaudry (*conciliante*).—Oh! ce n'est plus la même chose... Nous sommes de vieux amis, des camarades d'enfance... Et puis, (*très triste*), vous m'avez témoigné tant d'attirante sympathie après le départ si douloureux et subit de mon adoré mari... (*Long, très long silence*).

Lionel (*la voix grave*).—Quel homme charmant!... C'était mon meilleur ami...

Mme Beaudry (*faisant écho, les yeux dans le vague*).—Charmant !...

Silence...

Lionel.—La mort est une terrible affaire...

Mme Beaudry (*émue à l'extrême*).—Terrible affaire!... De ma vie je n'oublierai Charles... Je l'ai constamment devant les yeux...

Lionel.—Ce sentiment vous honore, Madame, et me confirme dans la haute estime que j'ai toujours nourrie pour vous.

Mme Beaudry.—Merci, Monsieur... Et, la dernière fois que je suis allée déposer des fleurs sur sa tombe, je

lui ai juré, là, sincèrement, du plus profond de mon coeur, de ne jamais quitter le noir.

LIONEL, (*un sourire impie sur les lèvres*).—Le noir sied si bien aux jolies femmes qui ont la blondeur des blés...

MME BEAUDRY (*les sourcils froncés*).—Monsieur!...

LIONEL.—Loin de moi, ma chère Madame, l'idée de vous faire de la peine. Mais enfin! laissez-moi ajouter quelques mots à cette conversation que vous taxiez tout à l'heure d'horrible. Ne voudrez-vous donc jamais convenir que la coutume, la mode, de porter le deuil, de s'affubler de noir durant des mois et des mois, est un des trop nombreux vestiges de la barbarie moyennageuse, de l'encens que l'on brûle devant l'idole du respect humain? S'il faut juger de l'immensité de la douleur par les démonstrations extérieures, pourquoi donc ne plus louer des femmes pour venir pleurer aux funérailles comme chez les anciens?... Pourquoi ne pas imiter les barbares de nos jours, et pratiquer, en signe de deuil, l'ablation des pieds, des mains, du nez, des oreilles, la fustigation, l'ensevelissement, et que sais-je ?...

Dieu merci! j'ai le culte des morts. Moi, qui ai perdu mon père et ma mère depuis des années, je leur ai gardé un souvenir qu'on ne soupçonne pas... Et, si j'avais l'infortune de vous voir partir, vous, Madame, n'allez pas croire que je m'arracherais les cheveux, ni

même que, sur votre tombe, je me lancerais une balle dans la tête... Seulement, je me rappellerais toujours l'amitié, l'amitié chaude et réconfortante...

MME BEAUDRY (*plus touchée qu'elle ne veut le paraître*).—Permettez-moi de vous faire observer, Monsieur, que vous vous écartez du sujet...

LIONEL (*rapprochant son X, de sorte qu'il n'y a plus entre lui et la belle Mme Beaudry que la place d'un tout petit caniche*).—Si je m'éloigne du sujet, laissez-moi m'en rapprocher.

MME BEAUDRY.—Il est fort heureux pour vous que l'homme soit le maître de la liberté...

LIONEL.—Et si je possédais une femme que je placerais dans mon respect et mon amour au-dessus des étoiles, je lui demanderais comme faveur suprême de me garder un bon souvenir, un de ces bons souvenirs de bons camarades que rien ne peut pâlir. Mais, je la supplierais, en même temps, de se montrer le jour même des funérailles à tous ses parents et amis dans une somptueuse toilette écarlate, parée de bijoux et le sourire aux lèvres.

MME BEAUDRY.—C'est abominable ce que vous me dites là!... Dans les circonstances, vos paroles sont d'une incongruité!... Je ne sais ce qui me retient de vous flanquer à la porte!... Vous êtes un sacrilège ambulant!...

LIONEL.—Ce courroux, Madame, en rosant le marbre de votre front, ajoute un nouveau lustre à votre attirante beauté...

MME BEAUDRY (*se levant de sa bergère*).—Je n'entendrai plus rien... Vous êtes un insolent!....

LIONEL (*lui posant gentiment la main sur le bras pour la forcer à se rasseoir*).—Veuillez m'accorder quelques minutes encore: j'ai fini. Je n'ignore pas, en effet, qu'il est de très mauvais ton d'abuser des instants d'une femme charmante, instants précieux qu'elle peut consacrer à la culture de ses grâces.

Je disais donc que je souhaiterais que ma femme parût dans le monde, après mon trépas, parée de bijoux et le sourire aux lèvres. N'est-ce pas logique?... Pourquoi imposer à vos amis qui, eux, n'ont rien fait pour vous affliger, le spectacle d'une figure allongée comme un carême?...

Aurez-vous réellement plus de douleur de la perte d'un être chéri parce que vous demanderez à vos proches et à vos voisins de la partager?... Dans le secret de l'alcôve, pleurez, criez, gémissez, arrachez-vous les cheveux — ce que ne fera jamais la femme — parfait! Mais, de grâce! laissez votre tristesse et son lamentable cortège à la porte de votre chambre.

Le deuil se porte dans le coeur et non sur les lèvres ni les épaules...

Mme Beaudry.—Et que dira le monde ?

Lionel.—Oh, voilà! le grand mot est lâché. Que dira le monde?... Le respect humain, voilà l'épouvantail!... Le monde, la mode, commandent de s'habiller de noir durant un certain laps de temps, on obéit comme de bonnes bêtes à cette tyrannie... Pas un n'a la force de caractère de se soustraire à cette obsession. Pensez-vous pour un moment que s'il vous arrivait de perdre un être adoré, alors que vous seriez dans les profondeurs des bois, vous en éprouveriez moins de chagrin, pour ne pas modifier la nuance et la coupe de vos robes du soir au lendemain ?...

Et du reste, on ne porte du noir, en marque de deuil, que dans l'Europe et l'Amérique chrétienne. Vous n'ignorez pas que les Turcs ont opté pour le bleu ou le violet, les Egyptiens, la feuille morte, les Abyssins, le gris, les Japonais et les Chinois le blanc. Preuve de plus qu'il ne s'agit que d'une mode aussi ridicule que les merry widows, les cuvettes et les épingles qui nous crèvent les yeux.

Que je plains, enfin, les nombreuses familles pauvres condamnées toute leur vie durant à des dépenses superflues pour mettre au rancart, à des intervalles rapprochés, leurs vêtements ordinaires qu'elles remplacent par le deuil du grand-père, de la grand-mère, du père, de la mère, des enfants, du beau-père, de la belle-mère, des beaux-frères, des belles-soeurs et de toute la lignée !...

MME BEAUDRY (*conciliante*).J'en conviens : c'est malheureux pour les gens pauvres...

LIONEL.—Oui, et les plus pauvres ne sont pas ceux qui le paraissent...

MME BEAUDRY.—En fin de compte, que proposez-vous ?

LIONEL.—Je proposerais une espèce de referendum par lequel tout citoyen et toute citoyenne gratifiés de l'âge de raison seraient appelés à dire si oui ou non ils sont en faveur de l'abolition du deuil.

MME BEAUDRY.—Faudrait-il signer ?

LIONEL.—Oh non! n'oubliez pas le respect humain, car, alors, quatre-vingt-dix-neuf sur cent opteraient pour son maintien.

MME BEAUDRY.—Et en ne signant pas?...

LIONEL.—Quatre-vingt-dix-neuf sur cent demanderaient l'abolition.

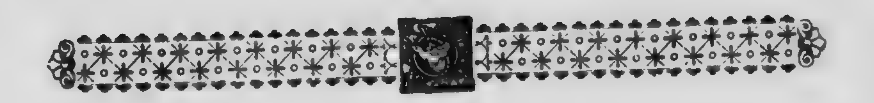
MME BEAUDRY (*compatissante*).—Avec ces brillantes idées d'innovation, mon cher, je vous promets que vous allez vous couvrir de horions.

LIONEL (*très tendre*).—Peu m'importe, Paule, si vous ne me flanquez pas à la porte...

MME BEAUDRY (*regardant Lionel avec un coin de ciel dans les yeux*).—Si vous n'étiez pas un camarade d'enfance!...

(*La distance du tout petit caniche a disparu, et les deux fauteuils se touchent*)........................
....





LE DOIGT DE LA FEMME

Comédie en un acte, représentée pour la première fois, à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, sous le haut patronage de S. E. lord Grey, gouverneur-général du Canada.

PERSONNAGES :

ROLAND, étudiant en médecine.
LE DOCTEUR DUBOIS, père de Roland.
PAUL, étudiant en génie civil.
RENÉE, soeur de Roland.
LORETTE, amie de Renée.
UN COCHER DE PLACE.

La scène se passe à Montréal, au mois de février 1903, dans une pension de la rue Sainte-Elisabeth.

Chambre à coucher, pauvrement meublée. Sur le parquet un morceau de tapis. A gauche, lit en fer avec couver-

ture toute trouée; à droite table boiteuse, avec bol et pot à eau, peigne édenté et brosse. Porte à droite et au fond fenêtre sans rideau. Pas de chaise. Suspendu au mur, au-dessus de la table, un petit miroir cassé.

SCENE PREMIERE

ROLAND, LE COCHER DE PLACE

Au lever du rideau, on entend du bruit et des pas pesants dans l'escalier, et Roland qui crie au cocher : " Attention. je l'échappe!... Vous m'écrasez les doigts contre la porte... C'est ici..." (*Roland et le cocher de place paraissent en scène avec une malle qu'ils déposent au milieu de la chambre.*)

ROLAND (*après un temps, en s'épongeant le front*).—Ouf! jamais je n'aurais cru que ma garde-robe et mon mobilier fussent si lourds. (*Au cocher*). Combien vous dois-je ?

LE COCHER.—Quarante cents.

ROLAND (*sursautant*).—Hein ! vous n'êtes pas sérieux. Quarante cents de l'avenue de l'Hôtel-de-Ville à la rue Sainte-Elizabeth. Il n'y a pas dix minutes. (*Lui offrant une pièce de vingt-cinq cents.*) Tenez! disons vingt-cinq cents et n'en parlons plus. Les bons comptes font les bons amis.

LE COCHER.—Les bons comptes, les bons amis, j'men sacre! C'est tout mon compte qu'il m'faut. Tornon! pensez-vous que j'men vas crever mon joual à vous charrier vos guenilles pour trente sous.

ROLAND (*indigné*).—Mes guenilles !

Allons! allons! Voici vos trente sous. C'est à vous que je m'adresserai la prochaine fois que je déménagerai. Et ça ne sera pas long, soyez sûr. C'est moi qui vous le dis.

LE COCHER.—C'est pas trente sous, c'est mes quarante cents que j'veux. Faut-i qu'j'aille cri la police?

ROLAND (*impatienté*).—Ah! fiche-moi la paix avec ta police et tes quarante cents. Tiens, les voilà et maintenant fais-moi le plaisir de déguerpir au plus vite.

LE COCHER (*empochant l'argent, prenant une chique et crachant par terre*).

ROLAND (*indigné*).—Allons! hein! attention à mon tapis d'Orient.

LE COCHER.—Ces beaux m'sieurs, ces étudiants, ça voudrait s'faire mouver pour rien, quand ça reste aussi haut que sur les tours de Notre-Dame. Ça vaut une piastre comme une cent, ainque pour grimper ces maudits escaliers. Y a pas de térif qui tienne!

ROLAND.—C'est bon! c'est bon!...

Le cocher (*paraissant n'avoir rien entendu*). — Quand on a pas d'argent on reste chez eux et on mouve pas.

Roland.—C'est bon! c'est bon!...

Le cocher (*en regagnant la porte*).—Il faut ben qu'on vive à c't'heure, et pis... j'ai une grosse famille...

Roland.—Ah! va au diable avec ta famille!... (*Il ferme la porte avec colère. Dans l'escalier on entend grogner le cocher*).

SCENE II

Roland

Roland (*les deux mains dans les poches*). — Depuis huit jours, voilà la troisième fois que je déménage et chaque fois je monte d'un étage. Du train que j'y vais, dans une semaine je serai dans un grenier. Ah ! mon cher papa, si vous connaissiez l'étendue du mal que vous faites à votre héritier. A quoi bon d'avoir des papas dont les coffres-forts regorgent d'or s'il nous faut aller nous emprisonner dans des cambuses pareilles ? Mais s'il se figure, mon père, que je m'en vais baisser pavillon devant l'ouragan, oh! il se trompe.

(*Il ouvre sa malle et en sort un crâne.*) Crâne lugubre, sujet de profondes méditations pour l'homme de

Dieu, misérable crâne souvent maudit par l'étudiant qui se heurte aux aspérités de ta conformation, d'où viens-tu? Toi, dont le rictus hideux s'est éteint sur un lit d'hôpital, qui te porta? L'un de ces gueux nomades, peut-être, dont les loques cachent mal le coeur d'un honnête homme et dont le chapeau déchiqueté, par où entrent comme dans une gargouille la neige, la pluie et le soleil, abrite mal un génie que l'envie ou l'indifférence n'ont jamais voulu reconnaître.

Infortuné, quelles pensées vicieuses ou quelles nobles aspirations ont germé dans ta boîte osseuse? Quelles trompeuses illusions, quels déboires t'ont usé ?

Que tu aies été bon ou méchant, paix à ta mémoire, surtout si tu as pleuré.

(Il dépose le crâne sur la table et sort un éventail de la malle.)

Qu'est-ce? Un éventail. Salut, coquet éventail qui si souvent tamisas le flirt et l'étincellement de deux grandes prunelles noires. Pauvre petite, elle n'avait pas vingt ans et, depuis un mois à peine, elle dort dans ce froid charnier aux murs suintant les pleurs hypocrites de la mort, charnier dont la porte est gardée par deux squelettes.

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas,
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles ;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

....

Que j'en ai vu mourir! L'une était rose et blanche ;
L'autre semblait ouïr de célestes accords ;
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
Son âme avait brisé son corps.

O poète, dors en paix !

(Il dépose l'éventail à côté du crâne et sort de la malle un buste de Pasteur.)

Le buste de Pasteur! Voilà le dernier cadeau du jour de l'an que m'a fait mon père. Il espérait, sans doute, en me mettant constamment sous les yeux la figure de ce bienfaiteur de l'humanité, m'inspirer l'amour de l'étude et de la médecine. Excellente était l'intention et le présent a paru fort me faire plaisir. Mais, entre nous, cette binette du bonhomme Pasteur ne me dit absolument rien. Bien plus, lui dont le plus beau titre de gloire est de guérir de la rage, il ne fait que m'enrager, moi, avec toutes ses fioles et ses sérums. J'eusse préféré le cadeau moins dispendieux mais en espèces sonnantes.

(Il met le buste sur le lit et sort de la malle une chemise.)

Oh! excusez. *(Il rejette aussitôt la chemise dans la malle.)*

(Marchant et s'arrêtant alternativement.)

Voyons! quel est mon bilan depuis mon entrée à

l'Université? Quinze examens de bloqués, deux cent vingt-deux piastres de dettes secrètes, et vingt-trois entrevues orageuses avec mon père. Si ça continue, mais ça ne continuera pas, parce que... Brrr! on gèle dans ce taudis.

(*Il arpente la chambre en relevant son collet et se glissant les deux mains dans les poches.*) Et l'on dit que la chaleur tend toujours à monter. Pas ici. Je m'aperçois que la grève des mineurs sévit dans toute sa rigueur. J'étais beaucoup mieux sous le toit paternel. Là, on chauffe au gaz. N'importe, je ne céderai pas.

Il y a haut, ici? (*Il va à la fenêtre.*) Le rez-de-chaussée, le premier, le deuxième, le troisième. Cette hauteur me donne des idées de vertige, des idées noires, des idées de suicide. (*Se soufflant dans les doigts.*) C'est terrible comme il fait froid. La maîtresse de pension a dû lever le pied avec son poèle. Mais, encore une fois, je ne céderai pas.

Quel vide! que l'on se sent seul ici! *Donec eris felix, multos numerabis amicos.*
Sed si tempora fuerint nubila, solus eris.

(*Regardant par la fenêtre.*)

Hé! Paul! Hé! Paul! (*Haussant la voix*) Paul ! Paul ! Regarde-moi donc, animal ! Tous les passants lèvent le nez, excepté lui... Bon, voilà que je cause un attroupement, à présent... Il est sourd, ma foi! Suis-je assez bon! il reluque, de l'autre côté de la chaussée,

une jolie femme qui se retrousse jusqu'au mollet....
Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Attends un peu, tu vas m'entendre.... (*Il lance une boîte en fer-blanc par la fenêtre.*) Tiens! attrape, voilà ma carte de visite. (*Des cris de colère, mêlés de rires montent de la rue.*)

PAUL.—Hé, là-haut, ne pourriez-vous pas prendre garde avant de lancer vos pots à fleurs à la tête des gens ?

ROLAND.—Dis-donc, on ne reconnaît plus les amis. As-tu honte de tes anciennes connaissances ?

PAUL.—Mais je ne trompe pas, c'est bien Roland.

Diable! qu'est-ce que tu fais juché là-haut ?

ROLAND.—Ce que je fais? Je gèle en attendant le paradis à la fin de mes jours. Monte donc, je te conterai ça dans mon hôtel. Car, tu sais, entre nous, il fait un peu froid pour nous servir de ce téléphone sans fil.

(*Il ferme la fenêtre.*) Ce qu'il va en faire une tête lorsqu'il me verra dans cette chambre dégarnie.

(*Bruit dans l'escalier. Roland ouvre la porte.*) Fais attention! Si tu te casses le cou, je te préviens que je ne veux pas en être tenu responsable.

SCENE III

ROLAND, PAUL

ROLAND (*A Paul, en lui tendant la main*).—C'est à pic, mais pas de plaisir sans peine et le plaisir de me voir vaut bien, n'est-ce pas, la...

PAUL.—Ton père ne demeure donc plus avec toi ?

ROLAND.—Non, c'est moi qui ne demeure plus avec lui.

PAUL.—Serais-je indiscret en te priant de t'expliquer ? Depuis huit jours, tes copains ne t'ont pas vu à l'Université. Moi-même, je suis allé deux fois chez toi. D'abord, on m'a répondu avec un air tout drôle que tu étais absent. C'est une servante qui m'a fourni cette réponse laconique. Le lendemain, je rencontrai monsieur ton père au moment où il sortait de chez lui. En réponse à ma question: " Mon fils n'est pas à la maison", dit-il, d'un ton peu engageant. Je saluai, remis mon chapeau et continuai. Maintenant, jeune homme, je vous tiens et ne vous lâcherai pas tant que vous ne m'aurez pas expliqué ce mystère.

ROLAND (*sur un ton funèbre*).—J'ai disparu de la circulation.

PAUL.—Disparu de la circulation! Ce n'est pas une explication ça et... Offre-moi donc un siège.

ROLAND (*fermant la malle*).—Excuse-moi, mais comme tu peux le constater par toi-même, je n'ai pas là une installation des plus modernes. Choisis, si tu l'oses, voici mon lit, voilà ma malle.

PAUL (*en s'asseyant sur la malle*).—Tout homme bien né ne doit pas rechercher le meilleur siège de la maison. Va pour ta malle!... Je te disais donc... que te disais-je ?

ROLAND.—Tu me disais que mon explication n'était pas très... très claire.

PAUL.—Ah! j'y suis. Un jeune homme fait sa cour à une jeune fille censée réunir tous les dons physiques, intellectuels et moraux; il fait la demande, on publie les bans et, le matin du mariage, l'infortuné ne se rend à l'église que pour apprendre que Mademoiselle a filé avec un quidam, je comprends alors que le marié non marié disparaisse de la circulation; un rival malheureux dans ses amours, assomme l'autre, dans un accès de jalousie noire, et se coupe la gorge ensuite, l'imbécile, c'est évident, disparaît de la circulation; un écervelé qui, après avoir dissipé un tiers de son patrimoine avec les femmes, un autre tiers avec le bluff et le troisième tiers avec le jus de la vigne, veut encore en perdre

trois tiers, entasse dettes sur dettes, fait endosser des billets, alors assailli par une nuée de créanciers, fuit devant la tempête, celui-là encore disparaît de la circulation pour quelques années; un étudiant se vante dans tous les salons fashionables de la ville qu'il lui est impossible de rater un examen et, le lendemain, bloque avec très grande distinction, celui-là plus que tous les autres disparaît de la circulation. Mais toi, mon cher ami, toi qui as l'inappréciable bonheur de descendre d'un papa riche à gogo, toi qui vis au sein d'une famille charmante, toi qui possède un *home* délicieux, toi qui es joli garçon, intelligent, pourquoi disparaîtrais-tu de la circulation, voilà ce que je ne comprends pas ?

ROLAND.—C'est pourtant bien simple.

PAUL.—Pas pour moi.

ROLAND.—Mon père... tu connais mon père ?

PAUL.—Oui, un peu.

ROLAND.—C'est un excellent homme mon père, mais lorsqu'il a dit "Non" c'est non et lorsqu'il a dit "Oui" c'est oui. On ne badine pas avec sa volonté. Tu sais ?

PAUL.—Je sais... je sais... c'est-à-dire que je n'en sais rien, moi. Mais quel rapport y a-t-il entre la volonté de ton père et ta présence ici ?

(*Paul s'asseoit.*)

ROLAND.—Mon père m'a flanqué à la porte.

PAUL (*se levant*).—Hein! tu as dit ?

ROLAND.—J'ai dit que mon père m'a flanqué à la porte.

(*Mettant la main dans la poche de son paletot.*) Veux tu un cigare? (*Il cherche dans toutes ses poches*). Ah! pardon! j'ai fumé mon dernier, hier. Si tu n'y mets pas d'objection, tu grilleras bien une cigarette à la place.

PAUL.—Avec plaisir.

ROLAND (*se levant*).—Je crois en avoir encore quelques-unes. (*Il cherche partout, mais en vain.*) Peste ! je n'en ai plus une seule. (*Revenant vers Paul.*) Eh bien! mon cher Paul, nous allons nous rabattre sur la pipe. Oh! mais, j'ai du si bon tabac, que tu vas me supplier d'en emplir ta blague. Celui dont se vante tant Charlie n'est que de la "verrine" auprès du mien.

Roland ouvre la malle. Il en retire le pot à tabac. En enlevant le couvercle il fait un geste de désespoir.) Passe-moi ta blague.

PAUL.—Eh bien! et ton excellent tabac ?

ROLAND.—Désespéré, mon ami, mais... je n'en ai plus.

PAUL (*tendant sa blague à Roland*).—Voici. Il n'est peut-être pas aussi bon que le tien mais il y en a pour deux. (*Avec surprise.*) Tiens! tu fumes avec une pipe de plâtre. Qu'as-tu fait de la jolie pipe que t'a donnée ta soeur au jour de l'an ?

ROLAND.—Ce que j'ai fait là n'est pas bien, je l'avoue, mais je l'ai portée, hier, chez Abraham Coquinovitch. Car enfin, avant de fumer avec des pipes d'aristocrates, il faut songer à se mettre quelque chose sous la dent. Ah! mon ami, c'est la misère, la misère noire qui me tend les bras, mais si elle croit, la gueuse, que je m'en vais m'y jeter tout de suite, comme ça, sans résistance...

PAUL.—Pauvre garçon, je te plains !

ROLAND.—Tu me plains, je t'en remercie. Mais ce que tu devrais déplorer, plutôt, c'est l'erreur qui m'a conduit jusqu'ici. Mon père est un exemple frappant de ce contresens des pères qui disent à leurs fils:"Votre vie m'appartient, voici comment j'ai décidé d'en disposer. C'est mon bon plaisir que vous choisissiez telle ou telle carrière; vous serez ceci ou cela ". Comme si la vocation se plantait dans le coeur d'un enfant ou d'un jeune homme ainsi qu'un coin dans une bûche pour la faire écarteler à coups de hache. Allons donc! c'est insensé !

PAUL.—Ah! que tu t'emportes!

ROLAND.—En chacun de nous Dieu a placé une destinée, qui se développe tantôt comme les clochetes blanches de la jacinthe, tantôt comme le lichen sur le rocher nu et désert.

A personne, personne au monde, je ne reconnais le droit de me dire: " Voici ta route, marche! " Un seul être, l'Etre suprême devant qui j'incline respectueusement ma volonté, a le droit de me commander: " Tu iras jusqu'ici et pas plus loin ! "

Si mon voisin se croit né pour être jardinier, boucher épicier, mécanicien, journaliste, ou prêtre, son père ira-t-il, lui mettant entre les mains un code de loi, lui ordonner : " Mon fils, je veux que tu sois médecin, obéis. " Et si, moi, je me crois des aptitudes pour les arts ou la littérature et que la médecine me pue au nez, mon père pourra-t-il m'imposer une vocation que j'exècre. Encore une fois, je te le répète: Non! non! non!

PAUL.—Mais voyons! tu t'emballes!

ROLAND.—Il est mort et enterré, Dieu merci, le siècle des lettres de cachet. Nous vivons dans un pays de liberté, et je veux comme le premier venu avoir ma part du gâteau. C'est pour ça que...

PAUL.—Calme-toi, je t'en prie. Donne-moi une allumette.

ROLAND (*donnant l'allumette*).—Voici. (*Paul allume sa pipe, Roland la sienne.*)

C'est pour ça que tu me déniches dans ce maudit grenier. Je ne t'apprends rien de nouveau, pour avoir discuté la chose si souvent avec toi, en te répétant que j'exècre l'étude de la médecine et que mon père tient mordicus à ce que je sois médecin. Après plusieurs entrevues quelque peu animées, il a pris un parti extrême. Voyant que, de parti pris, je refusais de me ranger à son avis,il me montra tout simplement la porte: "Mon cher Roland, dit-il, quand tu seras plus sage, tu reviendras au logis. En attendant, rêve, flâne, meurs de faim, fais ce qu'il te plaira, peu m'importe! "

Là-dessus, je lui demande aussi respectueusement que possible dans les circonstances combien il m'alloue de pension. " Rien " me répond-il. Bref, larmes de ma mère, sanglots de ma soeur, je boucle ma malle et, après avoir déménagé trois fois depuis huit jours, me voilà.

PAUL.—Tu es un idiot.

ROLAND.—Merci. Mon père m'a souvent fait la même remarque.

Mes provisions sont épuisées. Ma mère m'avait glissé dix piastres, à mon départ, ma soeur deux. Et voici ce qu'il me reste. (*Il retourne à l'envers les poches de son pantalon*).

Et dire que ces choses-là se passent au vingtième siècle, dans un pays civilisé. Ma foi! on se croirait au moyen-âge des îles Fidji.

PAUL (*sortant son portefeuille*).—Permets-moi de te prêter une couple de dollars.

ROLAND.—Tu es bien aimable. Dans le malheur on reconnait les vrais amis, mais, je ne puis accepter. Je le regrette. Nous sommes de bons amis et je ne veux pas que pour deux misérables dollars, nous devenions d'irréconciliables ennemis. Car tu sais, entre nous, si tu me prêtes de l'argent, j'ignore quand et si jamais je te le rendrai. Et en dépit de toutes tes excellentes qualités, si je ne te rends pas l'argent que tu m'auras prêté, tu m'en voudras toujours. Ainsi donc, encore une fois, je te remercie, et n'en parlons plus.

PAUL.—Tant pis. Enfin, mon cher Roland, oublies-tu que nous vivons dans un siècle pratique avant tout. Tu n'as plus que deux ans d'études. Ton père est riche. Tu es intelligent. Les dédales de l'Université ne sauraient t'effrayer. Aussitôt que tu auras ton diplôme, ton père te cédera une partie de ses patients. Tu n'auras donc pas, comme tant d'autres moins heureux que toi, à soigner,durant des mois et des mois, des malades qui ne te paieront qu'en belles paroles et en remerciements. Je ne comprends pas que tu lâches ainsi la proie pour l'ombre. Crois-tu que l'étude du génie civil soit un jeu d'enfant pour moi, et cependant, je pioche...

ROLAND.—Encore une fois, je te le répète, c'est plus fort que moi.

PAUL.—Je pioche, car, à l'extrémité de ce chemin pierreux qu'est la vie d'étudiant, je vois scintiller une étoile, l'avenir et ses promesses et une femme bonne, aimante, gracieuse, qui me remboursera au centuple des quelques sacrifices que je me serai imposés pour me rendre jusqu'à elle et m'élever à la hauteur de son affection, de ses vertus et de sa beauté. Aimes-tu, Roland?

ROLAND.—Moi, non; je n'ai jamais aimé...

PAUL.—Voilà ce qu'il te manque : l'amour. Si tu avais,pour soutenir ta vaillance dans ce vide dans lequel tu te débats, l'amour d'une femme aimée, si tu étudiais à la flamme de ses yeux, si, par sa tendresse, tu sentais se réchauffer et vivre sous tes doigts paresseux et apathiques les pages froides et arides d'un traité barbare, si tu te disais: Dans deux ans, un an, demain, j'aurai oublié tous mes labeurs, mes anxiétés, mes veilles en reposant sur le sein d'une petite femme que j'adore et qui m'adore cette tête labourée en tous sens de termes scientifiques tels que jamais l'Achéron n'en inventa dans sa fureur pour punir les humains, oh! alors, mon cher ami, tu trouverais dans ton âme lassée une ardeur neuve et inconnue, et, comme les grands saints à la pensée du paradis, tu répéterais avec transport: "Encore! Seigneur! Encore!"

ROLAND (*ironique*).—C'est à l'école polytechnique que tu as appris cela. Eh bien! mon cher, je t'en fais

mes compliments. Tu es épris et passionnément. Il n'y a plus de remède possible. Tu es incurable.

PAUL.—Oui, j'aime et voilà pourquoi je trouve dans l'étude ce charme et cette facilité que tu ne connais pas.

ROLAND (*levant les épaules*).—Aimer! encore un mot sonore et vide de sens. Comment veux-tu que je m'éprenne de celle-ci ou de celle-là. Les jeunes filles, tu t'adresses bien si tu veux faire leur panégyrique. Des êtres frivoles dont le coeur n'est qu'un camaléon et la tête qu'une girouette grincheuse; des êtres qui ne savent que parler jupons, chapeaux, corsages, bridges, réceptions, bals et défauts, des êtres qui changent d'amour septante fois sept fois: des êtres bouffis de prétention, de jalousie et de susceptibilité: des parvenues se réclamant toutes d'un *high-life* qui n'existe pas, des êtres dont l'idéal de la distinction, de l'esprit et de l'intelligence est un beau valseur... des êtres enfin qui s'habillent, se déshabillent et babillent... Oh! on les connait! Et voilà, toi, ce que tu me propose candidement comme stimulant à l'étude de cette maudite médecine!

Femme ou médecine, médecine ou femme, pour moi, la première qui sort du sac ne vaut pas mieux que celle qui reste au fond.

PAUL.—Donne-moi une allumette. (*Il allume une cigarette et en donne une à son ami*). Pour déblatérer

ainsi contre nos Canadiennes, il ne faut pas que tu les connaisses. Non Roland, détrompe-toi. Nous avons encore, et en très grand nombre, Dieu merci ! de bonnes et charmantes jeunes filles, dont le coeur fidèle ne demande qu'à chérir un mari qu'elles entoureront de soins affectueux et de prévenances caressantes : dont la chaîne ne sera pas de plomb mais deux beaux bras blancs, lesquels, sois-en sûr, se dénoueront de temps à autre, pour donner à leur seigneur et maître un peu d'air et de liberté.

Si la vertu de certaines chancelle, faisons un silence et pardonnons-leur généreusement ; elles ont trop ou mal aimé. Mais la forte majorité, n'en doute pas, est foncièrement honnête, et quant à leur esprit, halte-là, nombre d'entre elles en ont plus dans l'ongle de leur petit doigt que nous dans nos grosses têtes folles.

Roland.—Pour éloquent qu'il soit ton plaidoyer ne peut me convaincre. Entends-moi bien, jamais je ne me marierai, jamais je ne serai médecin. C'est mon dernier mot. Et si tu veux que nous soyons amis comme par le passé, restons-en là.

Paul (*tendant la main à Roland*).—Soit. Allons ! au revoir. tu n'es pas d'humeur à rire, aujourd'hui, c'est évident. Au moins, avant de te quitter, accorde-moi une faveur. Je t'emmène au théâtre, ce soir. On joue la Dame aux Camélias. Tu acceptes ?

ROLAND.—Ah! oui, le roman de cette poitrine amoureuse. Pas besoin d'aller au spectacle pour cela, nous en avons beaucoup de Marguerite Gauthier. Eh bien ! j'accepte avec reconnaissance, mon cher Paul. Au revoir. (*Il lui tend la main.*)

PAUL.—A ce soir. (*Il sort.*)

SCENE IV

ROLAND

ROLAND (*prenant un livre sur la table*). — Tiens ! Alfred de Musset.

(*Il se couche à demi sur le lit et récite*) :

Fut-il jamais douceur de coeur pareille
A voir Manon dans mes bras sommeiller ?
Son front coquet parfume l'oreiller ;
Dans son beau sein j'entends son coeur qui veille,
Un songe passe, et s'en vient s'égayer.
Ainsi s'endort une fleur d'églantier
Dans son calice enfermant une abeille
Moi, je la berce, un plus charmant métier.
Fut-il jamais ?

(*Levant les yeux*). Que c'est beau ! (*Il continue*) :

Mais le jour vient et l'Aurore vermeille
Effeuille au vent son bouquet printanier.
Le peigne en main et la perle à l'oreille,
A son miroir Manon court m'oublier.
Hélas ! l'amour sans lendemain ni veille
Fut-il jamais ?

(Il ferme le livre).

Et dire que si Musset eût été médecin, il n'eût jamais écrit ces vers incomparables!

Si j'essayais d'étudier un peu. Peut-être que dans un autre milieu... Certains grands hommes ne travaillaient que par une température très froide. (*Il ouvre sa malle et en retire un traité de médecine. Il lit.*)

La carotide droite prend son origine sur le tronc brachio-céphalique, la gauche sur la crosse de l'aorte. Elle se divise, au bord supérieur du cartilage thyroïde, en carotide interne et carotide externe.

Rapports.—La carotide gauche est en rapport, dans le thorax: en arrière, avec la sous-clavière gauche ; en avant, avec l'origine du tronc veineux brachio-céphalique gauche, qui la croise; en dehors, avec le sommet du poumon gauche, les nerfs phrénique et pneumogastrique; en dedans, avec la trachée.

Dans le cou, les deux carotides sont en rapport : 1o En arrière, avec les muscles pervertébraux et le nerf pneumogastrique, et en bas avec l'artère thyroïdienne

inférieure et la vertébrale (celle du côté droit est croisée par le nerf récurrent droit). 2o En avant, avec les lobes du corps thyroïde, l'anse nerveuse du grand hypoglosse, le muscle omoplat-hyoïdien, le sterno-cléido-mastoïdien, muscle satellite, et plus bas avec le sterno-cléido-hyoïdien. 3o En dehors, avec la veine jugulaire interne. 4o En dedans, avec la trachée, l'oesophage, le larynx et le pharynx.

(*Découragé*). Quelle chinoiserie !

Voyons, par coeur, maintenant.

La carotide gauche (*se reprenant*) non, droite, prend son origine dans le tronc... dans le tronc... (*Il regarde dans le livre*) sur le tronc brachio-mastoïdien. (*Se reprenant*) Imbécile que je suis!... brachio-céphalique, la gauche sur l'aorte de la crosse... (*Se reprenant.*) Mais non! sur la crosse de l'aorte.

Elle se divise... Elle se divise... (*Se fâchant*) En un tas de bêtises! (*Il lance le livre contre la cloison.*) Ah! que le diable t'emporte, toi, la médecine et les fioles et tous les médecins de la terre.

SCENE V

ROLAND, LE DOCTEUR DUBOIS

LE DOCTEUR DUBOIS.—Hein! que dis-tu, mon fils ?

ROLAND.—Je vous demande pardon, mon père, mais

franchement, vous constatez ma bonne volonté. Je viens de tenter un nouvel effort, c'est inutile.

Veuillez donc prendre un siège. (*Lui montrant le lit*) C'est-à-dire faites-moi l'honneur de vous asseoir là.

LE DOCTEUR DUBOIS.—Non, merci.

ROLAND.—Je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir aujourd'hui.

LE DOCTEUR DUBOIS.—Aussi ne serai-je pas long. Je veux simplement te demander si tu es revenu à des idées plus raisonnables ?

ROLAND.—Je regrette de vous apprendre, mon père, que mes idées n'ont pas changé.

LE DOCTEUR DUBOIS (*parcourant la chambre du regard*).—Quelle misère !

ROLAND (*sortant un sou de sa poche de gilet*).—Je vous crois : je n'ai plus qu'un gros sou et encore il est percé.

LE DOCTEUR DUBOIS.—Est-ce que tu n'étais pas mieux à la maison, dans ta chambre, tu sais ta chambre si chaude, si confortable, meublée à l'orientale.

ROLAND (*avec un soupir et levant les yeux au ciel*).—Si j'étais mieux! *Infandum rex, jubes renovare dolo-*

rem. Mais pourquoi me rappeler ces souvenirs. Vous me torturez le coeur.

Le docteur Dubois.—Et que fais-tu, à présent ?

Roland.—Des dettes.

Le docteur Dubois.—Et que comptes-tu faire ?

Roland.—Des dettes.

Je n'ai pas encore arrêté le choix de ma carrière. En attendant, je gèle. A propos, mon père, si, par ce temps de grève, vous envoyez du charbon aux nécessiteux, ne nous oubliez donc pas ici. Si vous saviez comme cette action charitable me ferait du bien.

Le docteur Dubois (*avec emphase*).—Tous mes ancêtres, mon fils...

Roland (*en aparté*).—Encore un sermon.

Le docteur Dubois (*toujours avec emphase.*)—ont été médecins de père en fils... C'est une tradition sacrée dans notre famille.

Roland (*en aparté*).—Oui, une sacrée tradition!...

Le docteur Dubois.—Ce legs précieux, nous nous le sommes transmis de génération en génération. Tous l'ont porté, ce titre de médecin, avec orgueil, la tête

haute. C'est notre noblesse à nous et nous en sommes fiers. Toi, tu es le premier qui déroges. Et cela après tous les sacrifices que je me suis imposés pour ton éducation. Est-ce assez pénible ?

En outre, quelle science plus élevée, plus digne de l'humanité ? Quel apostolat sublime que celui du médecin qui guérit ses semblables ?...

ROLAND (*en aparté*).—Quand il ne les tue pas...

LE DOCTEUR DUBOIS (*continuant toujours*). — Qui conserve l'enfant à la mère, la mère à l'enfant, le père à la fille, la fille au père, la femme au mari, le mari à la femme. Je ne reconnais qu'un homme au monde supérieur au médecin : le prêtre, qui guérit les âmes. Et voilà ce que tu dédaignes, toi, mon fils, par un sot entêtement. Ah ! si tu étais témoin des larmes que ta mère verse chaque jour sur toi.

ROLAND.—Aussi, est-ce votre faute à vous, mon père.

LE DOCTEUR DUBOIS (*indigné*).—Ma faute à moi ! tu as dit ma faute !

ROLAND.—C'est malheureusement trop vrai. Pourquoi m'avez-vous mis à la porte comme un valet ? Pourquoi vous acharnez-vous à faire de moi un médecin ? Les arguments que vous avez apportés tout à l'heure à l'appui de votre volonté sont très touchants, je l'avoue,

mais enfin! il ne faut pas que des médecins dans le monde, car alors personne ne voudrait se faire soigner. Croyez-vous que ma mère se soucie fort que je sois médecin? Ce qu'elle veut, ma mère, c'est que je sois heureux, et pas autre chose.

Le docteur Dubois.—Ton bonheur est dans la médecine.

Roland.—Permettez-moi, mon père, de différer d'opinion avec vous.

Le docteur Dubois.—Alors, c'est ton dernier mot.

Roland.—Je le regrette.

Le docteur Dubois.—Et si je te déshéritais ?

Roland.—Vous en avez le droit.

Le docteur Dubois (*sortant*).—Adieu.

Roland.—Au revoir, mon père... N'oubliez pas le charbon!....

SCENE VI

Roland

Roland.—Encore une entrevue comme celle-là et, dégoûté du monde, je me fais trappiste.

(*Une horloge sonne dans une autre chambre.*)

ROLAND (*comptant*).—Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze.

Hein! quatorze heures... Ce n'est pas une horloge comme les autres que l'on a ici.

Et ma tante qui m'a invité à dîner. Elle est bien bonne ma tante. Si l'on n'avait pas d'amis dans le malheur, on se passerait souvent de dîner, et dans ces circonstances quatre vingt-dix-neuf sur cent s'en passeraient.

Quelle heure est-il? (*Il va pour regarder à sa montre*).

Il ne manquait plus que ça. J'ai porté ma montre au mont-de-piété, avant-hier soir.

(*Jetant un coup d'oeil par la fenêtre.*) Il ne doit pas être loin de cinq heures.

Non, il est quatre heures cinq, si le cadran de l'hôtel de ville n'est pas arrêté par le froid.

(*Il se passe la main sur la joue.*)

Aïe! ça pique. Pour le coup, la petite Germaine, ma cousinette, va encore me demander, en me passant ses menottes dans la figure, si je me suis planté des broquettes dans les joues. Ma tante, elle, va me dire que je ressemble à un orang-outang.

(*Il se regarde dans le miroir cassé par la moitié*). Ces miroirs cassés nous renvoient toujours un visage à deux faces. Ce n'est pourtant pas mon genre.

(*Il ouvre sa malle, prend son pot à barbe, son blaireau et son rasoir*). Naturellement, je n'ai pas besoin de demander si l'on a de l'eau chaude ici. (*Il va pour verser de l'eau dans le pot à barbe*). L'eau ne vient pas. (*Il regarde dans le pot à eau.*) Oh! oh! une patinoire sur laquelle mesdemoiselles les punaises prennent joyeusement leurs ébats. (*Il casse la couche de glace avec un tibia qu'il sort de la malle*). Jamais je ne dormirai dans cette glacière, car, pour sûr, je ne me réveillerais que dans l'autre monde.

(*Il fait mine d'enlever sa pelisse mais se ravise.*) Non, il fait trop froid. (*Il met une serviette autour de son cou, puis se savonne la figure.*) (*Frissonnant*) Ouf!

(*Se rasant.*) Que vais-je devenir maintenant? Il y a plus de huit jours que je suis à rien faire, cette situation ne peut durer... Et si j'en juge par la causerie amicale et pacifique que je viens d'avoir avec mon père, il a l'air bien résolu à me tenir tête et moi aussi. Je ne trouve pas d'autre solution que de battre le pavé et de me trouver une occupation quelconque. Un emploi,c'est bel et bon,mais mon éducation et mon instruction s'objectent à mon nouveau *modus vivendi*. Quel sera mon salaire? Trois dollars, cinq dollars par semaine. C'est mince et ça ne me sourit pas beaucoup.

Ecrire, je pourrais écrire peut-être. Mais je serais curieux de savoir ce que cela me rapporterait dans ce pays où l'argent fait loi, où les écrivains, et j'entends les meilleurs, ne sont appréciés qu'en autant qu'ils ont de la protection, ou de la fortune, ou un nom, qu'en autant qu'ils ont une bonne presse. Celui-ci est riche, il est lancé dans le monde, donc il est intelligent. Celui-là est pauvre, il écrit à ravir, mais il n'a pas de protecteurs, pas d'argent, pas de nom, c'est un imbécile. Il ne mérite pas qu'on s'en occupe. Et comme dans les circonstances je me trouve forcément classé dans cette dernière catégorie. (*Il se fait une légère coupure*).

Aïe! maudit rasoir !

(*On frappe à la porte*).

J'ai entendu des pas de femme. Sans doute, ma maîtresse de pension qui vient me demander comment je trouve mon logement. Je l'attends de pied ferme...

(*D'une voix forte.*) Entrez!

SCENE VII

ROLAND, RENÉE, LORETTE

ROLAND (*avec un geste de terreur*).—Oh! (*Il se cache derrière le couvercle ouvert de sa malle et s'essuie la figure en toute hâte avec sa serviette*).

RENÉE (*appelant*).—Roland!

(*Pas de réponse.*)

RENÉE (*plus haut*).—Roland!

ROLAND (*levant la tête par-dessus le couvercle de la malle*).—Présent !...

RENÉE.—Allons, vite, montre-toi, que je te présente à une amie, une délicieuse jeune fille.

ROLAND.—Impossible, ma soeur, je suis dans un négligé... indécent.

RENÉE.—Dépêche-toi, gamin. Ne sais-tu pas qu'il est de mauvais ton de faire attendre les dames.

ROLAND (*se levant tout à fait, le visage à demi-barbouillé de savon*).—Me voici.

(*Renée rit aux éclats et Lorette se mord les lèvres pour ne pas en faire autant*).

RENÉE.—Ma chère Lorette, permets-moi de te présenter mon frère Roland, en grève avec le monde civilisé.

ROLAND (*saluant*).—Mademoiselle.

LORETTE (*saluant*).—Monsieur.

ROLAND.—Je regrette infiniment de vous recevoir

dans cette affreuse cambuse. Veuillez donc prendre un siège. (*Il ferme le couvercle de la malle*). (*Renée s'asseoit sur le lit et Lorette choisit pudiquement la malle.*)

ROLAND (*Montrant le poing à Renée sans que Lorette s'en aperçoive*).—Pourquoi as-tu emmené ici ton amie? (*Renée lui envoie un baiser.*)

RENÉE (*haut*).—Franchement, mon cher Roland, tu dois nous trouver audacieuses. Pense donc : deux jeunes filles sages dans un logement de garçon. C'est assez pour ruiner à tout jamais notre réputation.

Nous revenions d'un thé, Lorette avait les doigts gelés et moi le bout du nez.

ROLAND (*à Lorette, en lui prenant les mains et en déposant un léger baiser sur le bout des doigts*).—Ces mignons, il faut les réchauffer.

RENÉE.—Oh ! oh ! Monsieur le chevalier.

Et comme nous étions à deux pas d'ici, j'ai proposé à Lorette d'entrer, en ajoutant que tu nous recevrais en grand seigneur.

ROLAND.—Ah ! bien, vous tombez mal.

RENÉE.—Au moins, as-tu un petit verre de vin à nous offrir ?

ROLAND.—Hélas ! pas même du sirop de framboise.

Excusez le désordre, Mesdemoiselles, je ne fais que d'arriver et... (*Il met un peu d'ord[re d]ans la chambre.*)

Lorette (*A Renée en parcourant la chambre du regard*).—Dis donc, Renée, pourquoi ton frère pensionne-t-il dans cette maison ?

Renée.—Voici. Mon frère... mon frère...

(*A Roland.*) Roland, mon amie, curieuse comme nous le sommes toutes...

Lorette (*A Renée, sur un ton de reproche et en lui posant la main sur la bouche*).—Renée!

Renée.—... désirerait savoir ce que tu fais ici? Pour moi, ça m'a tout l'air comme si tu cherchais à te rapprocher du Ciel.

Roland.—Chez mon père... (*mettant par hasard la main sur une boîte de chocolats, sur la table.*) Tiens! des chocolats, ils sont égarés ceux-là. (*Il passe la boîte à Lorette et Renée.*) (*Les deux jeunes filles se servent.*) ...Il y a beaucoup de bruit à la maison, euchres, teas, réceptions, at homes, bals, surprise parties. Et un tas de choses! Tout ce délicieux babillage m'empêchait d'étudier. Alors j'ai prié mon père de me laisser prendre ma chambre en ville. Ce qu'il m'a accordé... très volontiers.

Renée (*en aparté*).—Il est très fort le garçon.

LORETTE.—Permettez-moi de vous faire remarquer, Monsieur, que vous avez des goûts plus que modestes pour un jeune homme du monde.

ROLAND (*avec une indifférence affectée*). — Bah! simple question d'économie.

(*Lorette va à la table où elle examine le crâne.*)

ROLAND (*à Renée*).—Elle n'est pas mal du tout, ton amie.

RENÉE.—En serais-tu amoureux ?

LORETTE (*se retournant*).—Ça vous donne un froid dans le dos, ce crâne.

ROLAND.—Moi, ça m'en donne un dans l'esprit.

RENÉE.—Est-ce un crâne d'homme ou de femme ?

ROLAND.—On dirait qu'il va parler, c'est un crâne de femme. (*Allant à la fenêtre.*) Cette fenêtre n'est pas complètement fermée. (*Tandis qu'il a le dos tourné près de la fenêtre il défait le noeud de sa cravate.*)

LORETTE.—Il est très bien, ton frère.

RENÉE.—En serais-tu amoureuse ?

ROLAND (*avec une surprise feinte*).—Tiens! ma cravate est défaite. (*Présentant les deux bouts de la cra-*

vate à Renée.) S'il te plaît, ma petite soeur. (*Bas à Renée.*) Renvoie-moi à ton amie.

RENÉE (*occupée à regarder l'éventail*).—Adresse-toi donc à mon amie, elle est beaucoup plus habile que moi.

ROLAND.—Mademoiselle, voulez-vous être assez bonne ?

LORETTE.—Volontiers. Comment portez-vous votre cravate, en régate ou en boucle ?

ROLAND.—De la façon que cela vous prendra le plus de temps.

LORETTE.—Le noeud est plus long à faire, mais la régate vous siérait mieux.

ROLAND.—Je préfère la régate.

RENÉE.—Comment se fait-il que tu aies un éventail dans ta chambre? Tu fais donc usage d'éventail à présent ?

ROLAND.—Oui... pour m'éventer.

LORETTE.—Ici, dans cette chambre ?

ROLAND.—Oh non! quand il fait chaud... en été.

LORETTE.—Cet éventail m'a l'air bien joli. Je devine d'ici qu'il est parfumé. N'est-ce pas, Renée ?

RENÉE (*sentant l'éventail*).—Oui, tu as raison.

LORETTE.—Il y a longtemps que vous possédez cet objet ?

ROLAND.—Une couple de mois.

LORETTE.—Je saisis. Vous l'avez acheté à prix réduit dans un fonds de banqueroute en prévision des grandes chaleurs de l'été prochain.

ROLAND.—Oui, oui, c'est cela.

LORETTE (*s'éloignant de quelques pas*).—Voilà. Regardez-vous dans cette glace et dites-moi si c'est réussi.

ROLAND (*se regardant dans le miroir*).—Superbe !

(*Il défait le noeud.*) Mais vous avez raison, la boucle m'irait mieux. S'il vous plaît de recommencer. Je n'abuse pas de votre bienveillance ?

LORETTE.—Mais non, mais non.

ROLAND (*tandis que Lorette fait le noeud*).—Je crois que ce ruban est enroulé en arrière du cou. Ayez donc, Mademoiselle, la complaisance de le mettre en place.

(*Lorette passe ses bras autour du cou de Roland.*)

On dit que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Cette remarque est vraie même pour les heures. Quelle bizarrerie que la vie ! Avant votre arrivée ici...

LORETTE (*s'éloignant de quelques pas, ayant fini le noeud*).—Vous êtes libre, Monsieur.

ROLAND.—Merci, Mademoiselle; mais je regrette ma captivité.

(*A Renée.*) Renée, chérie, jette donc un coup d'oeil sur mon Musset. (*Il va à la table et prend le volume qu'il remet à Renée.*) Tu y trouveras des poésies enchanteresses.

RENÉE.—Et naturellement, pour te faire plaisir, je lirai les pièces de vers les plus longues.

ROLAND.—Pas précisément, mais si tu le préfères.

RENÉE.—Sans doute. (*En aparté.*) Je ferais bien de ne paraître rien entendre.

ROLAND (*à Lorette*).—Avant votre entrée dans cette chambre j'étais transi de froid et maintenant (*enlevant sa pelisse*) j'ai tropicalement chaud.

(*A Renée.*) Enlève donc ton manteau, Renée, il fait chaud ici..

RENÉE.—Chaud! j'en ai l'onglée.

ROLAND (*à Lorette*).—Et vous, Mademoiselle ?

LORETTE.—Nous sommes très bien. (*Elle détache son manteau.*)

ROLAND.—Il n'est pas bon, Mesdemoiselles, que vous gardiez vos manteaux. Vous pourrez prendre du mal en sortant. (*Il aide Lorette et Renée à enlever leurs manteaux*).

(*Lorette se baisse pour ramasser le traité de médecine qu'avait jeté Roland.*)

ROLAND (*à Renée*).—Prête-moi un dollar.

RENÉE (*lui remettant un billet de banque*).—Voici.

LORETTE.—Vous permettez ?

ROLAND (*distrait, sans regarder*).—Allez donc !

LORETTE (*lisant*).—Nouvel abrégé d'anatomie descriptive. (*A Roland.*) C'est un de vos livres d'étude ?

ROLAND.—Oui, Mademoiselle.

LORETTE.—Et ça s'apprend facilement ?

ROLAND.—Oui, aussi facilement que l'idiôme des Sioux du Nord-Ouest.

RENÉE (*ouvrant au hasard et lisant*).—Physiologie de la femme.

ROLAND (*avec un cri de terreur et arrachant le livre des mains de la jeune fille*).—Ouf !

RENÉE.—Qu'y a-t-il? Vous me paraissez tout ému.

ROLAND.—Ce livre ne vous intéressera pas. Il est d'un baroque, avec des mots longs comme un carême et d'une difficulté de mémoire, ah! grand Dieu! (*Ouvrant le livre à la page* 206.) Par exemple, voici une page sur laquelle je me suis cassé la tête tout à l'heure. Je n'étais pas rendu à moitié que le découragement s'est emparé de moi, et j'ai laissé tomber le livre à mes pieds.

LORETTE.—Franchement, est-ce si ardu ?

ROLAND.—Peut-être n'y verriez-vous aucune difficulté, Mademoiselle, mais mon esprit paresseux se montre réfractaire à ce galimatias.

LORETTE.—Vous exagérez sans doute. Lisons ensemble cette page, si vous voulez bien. Je puis lire cette page ?

ROLAND (*regardant par-dessus l'épaule de Lorette*). —Celle-là, oui.

(*Il s'asseoit à côté de Lorette sur la malle.*)

RENÉE.—Il est captivant ton Musset.

ROLAND.—Tourne donc à la page 195. Tu y liras une pièce de vers superbes.

RENÉE (*feuilletant les pages*).—180, 184, 185, 195. Mais il n'y a là que quatre vers.

ROLAND.—Ah! pardon, je voulais dire 333.

RENÉE.—295, 325, 333, 333. C'est la table des matières.

ROLAND.—Ah! lis ce que tu voudras. Mais lis. Tiens, assieds-toi comme ça. Il est mauvais que tu reçoives dans le dos le froid qui tombe de cette fenêtre. (*Il met un oreiller au pied du lit et Renée s'asseoit en tournant le dos à Roland et à Lorette.*)

RENÉE.—Merci. Jamais tu n'as été aussi empressé et aussi galant pour moi.

(*Roland et Lorette, assis l'un à côté de l'autre sur la malle, tiennent le livre à deux.*)

ROLAND.—Veuillez lire, Mademoiselle Lorette, je vous écoute.

LORETTE (*lisant*).—La carotide droite prend son origine dans le tronc brachio-céphalique, la gauche sur la crosse de l'aorte. Elle se divise au bord supérieur du cartilage thyroïde, en carotide interne et carotide externe.

Rapports.—La carotide gauche est en rapport, dans le thorax: en arrière, avec la sous-clavière gauche, (*Roland lève la vue sur Lorette*) en avant avec l'origine du tronc veineux brachio-céphalique gauche qui la croise; en dehors avec le sommet du poumon gauche, les

nerfs phrénique et pneumogastrique; en dehors, avec la trachée.

LORETTE.—Vous m'écoutez !

ROLAND (*avec admiration*).—Si je vous écoute! Je bois les paroles qui tombent en musique de vos lèvres. Jamais ces mots ne s'effaceront de ma mémoire.

RENÉE (*se retournant, en aparté*).—Ca va bien.

LORETTE (*continuant de lire*).—Dans le cou, les deux carotides sont en rapport : 1o En arrière, avec les muscles pervertébraux et le nerf pneumogastrique, et en bas avec l'artère thyroïdienne inférieure et la vertébrale (celle du côté droit est croisée par le nerf récurrent droit). 2o En avant, avec les lobes du corps thyroïde, l'anse nerveuse du (*Roland regarde Lorette avec admiration.*) grand hypoglosse, le muscle omoplat-hyoïdien, le sterno-cléido-mastoïdien, muscle satellite, et plus bas avec le sterno-cléido-hyoïdien. 3o Avec la veine jugulaire interne. (*Roland regarde Lorette.*) 4o En dedans, avec la trachée, l'oesophage, le larynx et le pharynx.

LORETTE.—Maintenant, voyons si vous savez votre leçon, Monsieur. Sinon, gare à la pénitence.

ROLAND (*se levant et allant à sa soeur*).—C'est beau, ces vers, n'est-ce pas? Que lis-tu? (*Il se baisse pour re-*

garder dans le livre.) Le livre a la tête en bas. Mais tu ne lis donc pas ?

RENÉE.—Non... Je songeais.

ROLAND.—Et à quoi ?

RENÉE.—C'est mon secret.

ROLAND.—Lis.

(*Revenant vers Lorette.*) Allons, je suis à vous. (*Il se tient debout devant elle.*) (*Récitant.*)

La carotide droite prend son origine dans le tronc brachio-céphalique, la gauche sur la crosse de l'aorte. Elle se divise au bord supérieur du cartilage thyroïde, en carotide interne et carotide externe..

Rapports.—La carotide gauche est en rapport, dans le thorax; en arrière avec... avec...

LORETTE.—La sous-clavière gauche...

ROLAND.—Merci... en avant avec l'origine du tronc veineux brachio-céphalique gauche, qui la croise ; en dehors avec le sommet du poumon gauche, les nerfs phrénique et pneumogastrique; en dedans, avec la trachée.

Dans le cou, les deux carotides sont en rapport : 1o En arrière, avec les muscles pervertébraux et le nerf

pneumogastrique, et en bas avec l'artère thyroïdienne inférieure et la vertébrale (celle du côté droit est croisée par le nerf récurrent droit). 2o En avant avec les lobes du corps thyroïde, l'anse nerveuse du grand... hypoglosse.

Lorette.—C'est cela.

Roland.—Le muscle omoplat-hyoïdien, le sterno-cléido-mastoïdien, muscle satellite, et plus bas avec le sterno-cléido-hyoïdien. 3o En dehors, avec la veine jugulaire interne. 4o En dedans, avec la trachée, l'oesophage, le larynx et le pharynx.

Lorette (*applaudissant*).—Très bien! très bien!

Roland.—Ah! si tous les professeurs avaient la douceur de votre voix et de vos grands yeux bruns. Pas un étudiant ne bloquerait.

Renée.—Les étudiants seraient trop nombreux peut-être.

Roland.—En vérité, voilà une révélation. Jamais je n'aurais cru que l'étude de la médecine fût aussi intéressante et aussi facile, lorsque l'on étudie à deux.

Lorette.—Pourquoi n'avez-vous pas commencé plus tôt.

Roland.—Je ne vous connaissais pas... Prenons une autre page. Cette étude me charme.

LORETTE.—Et quelle page ?

ROLAND.—Celle du coeur...

LORETTE.—Vous êtes d'une audace! Voilà un sujet que l'on ne doit aborder qu'en tremblant.

ROLAND.—Nous l'aborderons à deux.

LORETTE.—Nous pourrions sur ce sujet ne pas aussi bien nous entendre.

ROLAND.—Si, plutôt que d'ouvrir les pages de ce livre, je feuilletais celles de votre coeur, qu'y trouverais-je ?

LORETTE.—Un sujet d'étude peut-être plus difficile que vos traités, mais d'une grande simplicité pour qui veut comprendre.

ROLAND.—Trop longtemps j'ai méprisé nos Canadiennes, trop longtemps j'ai été à leur égard d'un scepticisme coupable.

LORETTE.—Mon Dieu! quels grands mots! et à quel propos ?

ROLAND.—De vous.

LORETTE.—De moi ?

RENÉE (*à part*).—Ça marche.

ROLAND.—Trop longtemps, j'ai ridiculisé ce que je n'avais jamais compris. Et aujourd'hui je suis bien puni, puni par là où j'ai péché.

LORETTE.—Et par où avez-vous péché ?

ROLAND.—Par l'amour.

LORETTE.—Et vous êtes puni par?...

ROLAND.—L'amour.

L'amour, l'amour, toujours l'amour. Il n'y a donc que de l'amour ici-bas. On se venge, c'est de l'amour, on déteste, c'est de l'amour, on est jaloux, c'est de l'amour. Et, moi-même, je suis atteint... Oui, j'aime et chaque minute que...

Croyez-vous à l'amour à première vue, Mademoiselle Lorette ?

LORETTE.—Peut-être ?...

ROLAND.—Et chaque minute que (*Il lui prend la main*) je contemple vos yeux si purs, votre bouche captivante, tout votre être, ce sentiment que vous avez fait naître là s'implante plus fortement dans mon coeur. Pourquoi? Comment? Je ne vous connais que depuis quelques minutes et déjà je vous aime, je vous adore, je sens que je vous aimerai comme un fou.

Renée (*en aparté*).—Encore un pas.

Roland (*suppliant*).—Si vous vouliez bien m'aimer un tout petit peu..

Lorette.—Vous dites vous-même que vous me connaissez à peine. Comment pouvez-vous...

Roland.—Se demande-t-on pourquoi, lorsque sur un chemin désert et rocailleux on découvre une fleur aux pétales brillants, on l'aime tout de suite cette fleur et on l'épingle avec orgueil à la boutonnière; se demande-t-on pourquoi lorsqu'un de ces petits chantres du bon Dieu vient le matin, sous notre fenêtre, nous réveiller de son délicieux gazouillis, on l'aime tout de suite cet oiseau. Et lorsque l'on rencontre une jeune fille belle, bonne, douce comme vous, Mademoiselle, car vous êtes bonne, je le devine, a-t-on le droit de se demander pourquoi on ne cueillerait pas avec dévotion et amour cette fleur rare entre toutes pour en faire la plus riche décoration du foyer, la joie de la vie et l'orgueil de l'existence ?

Lorette.—En amour, l'espérance est la reine des vertus théologales.

Renée.—Et quel est mon rôle, à moi, dans cette idylle ?

Roland (*avec feu*).—Tu es témoin de mon serment,

tu es témoin qu'il ne faut jamais se rire de l'amour, et que notre cuirasse a beau être bien trempée, le petit diable découvre toujours le défaut où frapper.

RENÉE.—Mais, mon amie ne t'a pas dit qu'elle partage tes sentiments.

LORETTE.—Qui ne dit mot...

ROLAND (*baisant les deux mains de Lorette avec transport*).—Vous êtes divine !

RENÉE (*fermant le livre*).—Ça y est!

Ainsi, Roland, tu reviens à la maison.

ROLAND.—Tout de suite; nous partons tous les trois.

RENÉE.—Et tu ne déménageras plus, j'espère ?

ROLAND.—Pardon, encore une fois, avec (*regardant Lorette*) vous.

Quelle plus belle vocation que celle du médecin ?

Quel sujet d'études plus digne de l'intelligence et du coeur de l'homme ?

Mon père avait raison : Si j'ai un fils, il sera médecin !

Rideau.

TABLE DES MATIERES

